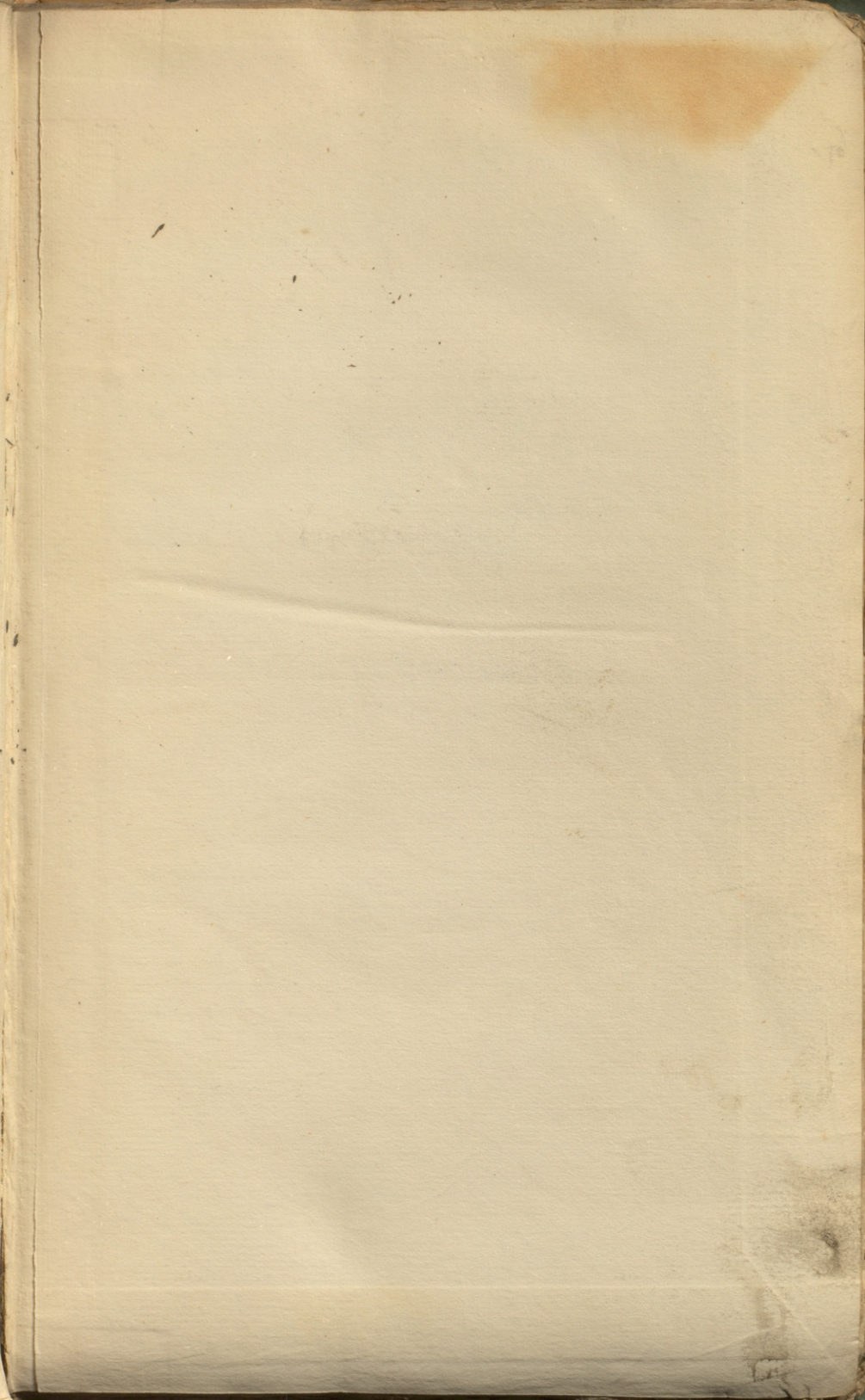


544. Long

60 $\frac{2}{-}$

(1178)



Bibliothèque S.B.T.

VOYAGES
CHEZ
DIFFÉRENTES NATIONS SAUVAGES
DE L'AMÉRIQUE
SEPTENTRIONALE.

LIBRARY OF THE
MUSEUM OF NATURAL HISTORY
AND
GEOGRAPHY
OF THE
CITY OF BOSTON
FUND
1822

5

VOYAGES

HERBERT ...
BY ...

[Faint, illegible text]

[Faint, illegible text]

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

NOUS avons une collection nombreuse d'écrits publiés sur l'Amérique Septentrionale. Sans parler des voyages de *Lahontan*, de l'histoire de la Nouvelle-France par le P. *Charlevoix*, & du Journal de son voyage dans l'Amérique Septentrionale qui y fait suite; du supplément à l'histoire de la baye d'Hudson, & du mémoire du capitaine *Best*, inférés dans les voyages de *Robert Lade*, & de tant d'autres descriptions, journaux & récits des missionnaires & de différens voyageurs; il existe un recueil d'observations plus récentes, de faits plus rapprochés de nos jours, connu sous le titre de *Relation historique de l'expédition faite en 1764, contre les Indiens de l'Ohio, par le colonel Henry Bouquet*. Il existe un voyage dans

a

ij P R E F A C E.

les parties intérieures de l'Amérique fait par un officier Anglois pendant la dernière guerre, & dont le C. Le Bas a donné en 1792 une bonne traduction. Quelque soit le mérite de ces divers ouvrages, l'étendue & la variété des détails qu'ils renferment, j'ose assurer que les voyages dont j'offre aujourd'hui la traduction au public, ne sont pas moins dignes de son attention. Un Européen forti, dès sa jeunesse, du pays qui l'a vu naître, pour aller trafiquer avec les Sauvages; engagé, par les besoins même de sa profession, à vivre longtems au milieu d'eux; doué, d'ailleurs, de cet esprit d'observation si nécessaire à celui qui visite des climats habités par *les hommes de la nature*, cet Européen, dis-je, n'a pu composer qu'un journal singulièrement curieux. L'objet seul de ses courses longues & périlleuses, l'état qu'il avoit embrassé, l'a mis à portée d'acquérir & de répandre des connoissances

DU TRADUCTEUR. iii

tout à fait neuves sur le commerce des pelleteries & fourures qui se fait avec les Indiens de l'Amérique Septentrionale; & son ouvrage auroit déjà, sous ce rapport, des droits à la curiosité publique. Mais J. Long ne s'est pas borné à des détails de commerce, quoique fort intéressans par eux mêmes : son journal est rempli d'instructions utiles sur les mœurs, usages, opinions religieuses & politiques, les cérémonies, les jeux même des diverses tribus de ces peuples parmi lesquelles il a vécu. On y lira, non sans beaucoup d'intérêt, l'histoire simple de ces hommes qui doivent à l'orgueil des nations de l'ancien continent, plus peut-être qu'à leur vie grossière, le nom de *Sauvages*, (1) dont

(1) Il semble qu'on soit convenu en Europe de désigner par ce nom une classe d'*êtres animés* qu'on rougiroit d'élever au rang des hommes. C'est, du moins, ce que donne à penser le mépris avec lequel on les y traite ; on s'y est accoutumé à les regarder

la plupart démentent souvent par des actions nobles & touchantes, cette in-

comme d'une *espèce* qui, pour être supérieure à celle des bêtes, n'en est pas moins fort au dessous de la nôtre, ou qui tout au plus, tient le milieu entre les deux. De tous les Européens qui ont pénétré chez ces peuples, les Français sont les seuls, peut-être, qui ne méritent pas ce reproche. Il n'est aucune nation qui leur ait donné autant de preuves de bienveillance & d'amitié, qui les ait plus traités *en hommes*, qui ait su, comme eux, leur inspirer des sentimens d'estime & captiver leur affection. Je n'en veux citer pour preuve que le témoignage suivant. Il ne sera pas suspect; c'est celui d'un officier anglais. Le lieutenant *Henry Timberlake* qui accompagna en Angleterre, dans l'année 1762, trois Indiens *Cherokees*, & qui avoit vécu parmi ces peuples, s'exprime ainsi :

« A mon arrivée dans le pays des *Cherokees*, je trouvai chez ce peuple un vif attachement pour les Français. Ceux-ci ont le talent de se concilier l'affection de presque tous les Indiens qu'ils fréquentent, par les charmes de cette politesse qui coûte si peu, & qui est quelquefois si utile, ainsi que par leur attention à se conformer aux mœurs, à se plier au caractère de ces peuples, tandis que le sot orgueil de nos officiers n'a souvent d'autre effet que de les rebuter. Il y a plus : ils ne se firent aucun scrupule de m'avouer que c'étoit le désir seul de trafiquer qui les avoit engagés à faire la paix avec nous, & non un motif de préférence sur les Fran-

DU TRADUCTEUR. ¶

jurieuse dénomination. On admirera dans les idées de plusieurs de ces peuples, nés bons, (1) & qui ne deviennent

çais pour lesquels ils se sentoient beaucoup plus d'amitié. » Mémoires du lieutenant Henry Timberlake, pag. 73.

Ces mémoires, ou plutôt ces voyages très-intéressans & très-curieux, ne sont point connus en France. Je n'en ai vu, du moins, aucune traduction dans notre langue. Je me propose d'en publier une incessamment.

(1) « A voir les Sauvages du premier coup-d'œil, il est impossible d'en juger à leur avantage, parce qu'ils ont le regard farouche, le port rustique, & l'abord si simple & si taciturne qu'il seroit très-difficile à un Européen qui ne les connoitroit pas, de croire que cette manière d'agir est une espèce de civilité à leur mode dont ils gardent entr'eux toutes les bienséances comme nous gardons chez nous les nôtres qui leur servent de risées. Ils sont donc peu caressans, & font peu de démonstrations. Mais, nonobstant cela, ils sont bons, affables, & exercent envers les étrangers & les malheureux une charitable hospitalité qui a de quoi confondre toutes les nations de l'Europe. Oui, je puis avouer ici que, depuis mon retour dans cette partie du monde qui passe pour la plus belle, la plus policée & la plus abondante en biens & en richesses; une disgrâce outrée ne cessant de m'y poursuivre, je me suis souhaité plus de cent fois parmi ces peuples que nous

vj P R É F A C E.

féroces que dans l'excès d'une liqueur (1) présent fatal des Européens; dans la simplicité de leurs hommages à la divinité & du culte par lequel ils honorent sa puissance; dans l'éducation de leurs enfans; dans leur amour de l'indépendance; dans leur magnanime mépris des tourmens & de la mort; enfin, dans presque toutes les circonstances de leur vie, des principes purs, des effets sublimes qui rendent plus sensible encore le contraste remarqué depuis longtems entre les lumières & les mœurs des nations civilisées.

nommons barbares.» *Aventures & voyages de Lebeau parmi les Sauvages de l'Amérique Septentrionale, rom. 1er. chap. 18, pag. 307 & 308.*

(1) Le rum. Le même Henry Timberlake, que je viens de citer, assure positivement dans ses mémoires, que « cette tribu de sauvages est amie des blancs; qu'ils sont confians; que leur caractère est bon & hospitalier; que l'excès seul des liqueurs les porte à des actions cruelles.» *Mémoires du lieutenant Henry Timberlake, pag. 52 & 53.*

DU TRADUCTEUR. vij

Plusieurs écrivains, je le fais, notre voyageur lui-même, nous représentent ces peuples sauvages, altérés de sang, vindicatifs à l'excès & goûtant un plaisir barbare dans les souffrances des vaincus. Je ne prétens pas les justifier de ce reproche : je dirai seulement qu'on doit attribuer ces habitudes déplorables, ces affreuses jouissances à la liqueur dont ils s'abreuvent pendant des semaines entières, à l'enthousiasme qui les anime lorsqu'ils marchent au combat & que leurs chansons de guerre sont bien propres à rendre plus aveugle & plus terrible, (1)

(1) Je ne puis résister au désir de citer en entier une de ces chansons de guerre. Elle se trouve dans les mémoires du lieutenant *Henry Timberlake* dont j'ai déjà parlé, & d'où je l'ai traduite fidèlement.

« Que dans tous les lieux de la terre où le soleil
« donne sa lumière, où la lune prête son flambeau à
« l'obscurité de la nuit, où croît l'herbe, où l'eau coule ;
« que, partout enfin, on sache que nous allons, comme
« des hommes, courir les hazards d'une guerre des-

& davantage encore à l'idée qu'ils se forment des maux que leur préparent leurs

« truçrice, dans les campagnes denos ennemis. Nous
 « marchons comme des hommes à la rencontre des
 « ennemis de notre pays qui, semblables à des fem-
 « mes, voudront échaper par la fuite à nos coups qu'ils
 « redoutent. Oui, comme une femme qui, à l'aspect
 « d'un serpent superbe dont l'œil étincelant brille à tra-
 « vers la fougère, recule en tressaillant d'effroi, reste
 « stupide de surprise, ou fuit, pâle de crainte, trem-
 « blante & presque inanimée : ainsi ces lâches ennemis,
 « plus craintifs que la biche, laisseront derrière eux leurs
 « armes & leurs vêtemens, & tremblans au moindre
 « bruit, tout meurtris par les épines, retourneront en
 « fuyant parmi ceux de leur nation dont ils seront deve-
 « nus la honte & le mépris. Ou, puissent-ils, dans le
 « fort de l'hiver, lorsque les bois nus & stériles refu-
 « seront à leurs entrailles dévorées par la faim la sub-
 « sistance que produit la nature, s'asseoir tristement, loin
 « de leur pays, loin de leurs amis, & détester mille
 « fois, en versant des pleurs, le jour où ils seront ve-
 « nus à cette guerre !

« Nous laisserons nos massues exposées aux plaines
 « de leur pays, & s'ils osent les rapporter dans le nô-
 « tre, leurs chevelures peintes de diverses couleurs se-
 « ront pour la renommée le noble sujet de chants su-
 « blimes en notre honneur & à la gloire de notre pays.
 « Ou si l'ennemi vaincu est épargné par nous guerriers

DU TRADUCTEUR. ix
ennemis : d'où j'infere qu'ils semblent
proportionner leur vengeance à celle

« illustres, que le perfide se prépare à souffrir au milieu
« de nous les plus affreux tourmens.

« Mais quand nous partons, qui de nous fait s'il lui
« sera donné de revenir, lorsque le matin de chaque
« jour nouveau voit naître pour nous de nouveaux dan-
« gers? Adieu, vous, foibles enfans, adieu tendres
« épouses. Pour vous seuls, la vie nous eût été chère
« & douce à conserver. Cessez pourtant de verser des
« larmes. Votre douleur est inutile. Si notre destinée
« n'est pas de périr, nous nous reverrons bientôt. Mais,
« ô nos braves amis, si vos compagnons succombent,
« songez que c'est vous que leur mort demande pour
« vengeurs. Apaisez notre sang en levant sur nos meur-
« triers le terrible *tomahawk*, en faisant couler des
« torrens du leur dans ces bois témoins de leurs succès
« cruels, afin que ces orgueilleux ennemis ne puissent
« du moins jamais indiquer le lieu où nous aurons suc-
« combé victimes de leurs coups. »

Si l'on se rappelle que ce morceau est traduit de vers
Anglais qui ne sont eux mêmes qu'une traduction de
la langue *Cherokee*; si l'on songe que les pensées per-
dent beaucoup de leur force & de leur beauté à mesure
qu'on s'éloigne de l'original, on se formera une haute
opinion des hommes qu'anime un pareil enthousiasme.
La grandeur des idées, la vivacité des sentimens, cette
noble fierté qui caractérise l'indépendance, tout y éton-
ne, tout y annonce des ames vigoureuses, des cœurs

* P R E F A C E.

qu'ils se persuadent qu'on eût exercée envers eux. Car ces peuples ont, en général, de grandes idées de justice; mais privés des avantages de la civilisation, privés, surtout, des maximes admirables de la charité universelle qui prescrivent le pardon des injures, qui conseillent de rendre le bien pour le mal, il n'est point étonnant qu'ils fassent, de leurs idées de justice, une si fautive application.

magnanimes. Je doute que les vers par lesquels Tyrtée enflammoit jadis le courage des Lacédémoniens volant au combat, fussent le fruit d'une verve plus mâle & plus poétique. Ce n'est pas non plus sans un sentiment d'admiration qu'on retrouve dans une chanson de guerre de Sauvages l'une des plus belles comparaisons qu'ait enfantées le génie de l'immortel auteur de l'Énéide. Le passage, « oui, comme une femme qui, à l'aspect d'un serpent superbe, &c. » Ne paroît-il pas la traduction fidèle de ces beaux vers ?

Improvissum aspris veluti qui sentibus anguem

Pressit humi nitens, trepidus que repente refugit

Attollentem iras & cœrula colla tumentem :

Haud secus Androgeos visu tremefactus abibat.

Æneidos libro secundo, v. 379 & 9.

Une telle conformité de pensées & d'expressions prou-

DU TRADUCTEUR. xj

Je n'essayerai point non plus de présenter comme une vertu l'étrange compassion qui porte quelques autres de ces peuples à donner la mort à leurs vieillards & aux infirmes. (1) Je dirai cependant que le principe qui les dirige dans cet acte d'une humanité barbare, la cérémonie religieuse qui l'accompagne, les prières qu'ils adressent à leur divinité, les vœux qu'ils forment pour le bonheur futur de celui qu'ils envoient dans un autre climat, le désir qu'ils ont d'éprouver un sort pareil, quand les mêmes maux ou le grand âge en feront des êtres inutiles, à charge à leurs frères, sont autant d'hommages rendus par ces peuples à l'existence de Dieu & à l'immortalité de

ve bien, sans doute, que le poëte puisoit les siennes dans la nature.

(1) Cette coutume étoit pratiquée par les anciens peuples de la Bactriane, au rapport de Strabon, Plin & autres auteurs.

xij P R E F A C E.

l'ame. (1) Pénétrés de ces deux principes fondamentaux de toute religion, (2) la mort qu'ils donnent à leurs parens,

(1) « *Animorum immortalitatem persuasissimam omnes habent.* » Ducreux, *historia Canadensis libro primo*, pag. 87.

(2) « Il semble, disent quelques uns, que l'idée de l'immortalité de l'ame n'a du naître que des spéculations des hommes de génie qui, considérant l'ensemble de cet univers & les liaisons que les scènes présentes ont avec celles qui les ont précédées, en ont du conclure des suites nécessaires avec l'avenir; ou bien que cette idée d'immortalité s'est introduite par les législateurs dans les sociétés policées comme des espérances lointaines propres à consoler les hommes des injustices de leur politique. Mais, si cela étoit ainsi, comment peut-elle se trouver dans la tête d'un Nègre, d'un Caraïbe, d'un Patagon ou d'un Tartare? Comment s'est elle répandue à la fois dans les îles de la mer du Sud & en Laponie, dans les voluptueuses contrées de l'Asie & dans les rudes climats de l'Amérique septentrionale, chez les habitans de Paris, & chez ceux des nouvelles Hébrides? Comment tant de peuples séparés par de vastes mers, si différens de mœurs & de langage ont-ils adopté une opinion si unanime, eux qui affectent souvent par des haines nationales, de s'écarter des moindres coutumes de leurs voisins. Tous croient l'ame immortelle.....

Les beautés de la nature attestent à tous l'existence

DU TRADUCTEUR. xii

à leurs amis, n'est, à leurs yeux, que le dernier témoignage de leur affection ; en accélérant le terme d'une vie que l'âge où les souffrances commençoient à rendre insupportable, ils n'ont pour but que de hâter l'instant de leur délivrance & leur passage à une existence éternellement fortunée. La raison seule, cette législatrice puissante des sociétés humaines, nous a appris que rien ne justifie un pareil meurtre, que le vrai courage consiste à supporter les maux de la vie. Elle nous a appris à mieux répondre aux intentions de la nature qui nous impose le devoir sacré d'aimer nos parens, de tendre à leur vieillesse une main secourable, & de leur rendre, à cette époque de leur existence, où les misères humaines les assiègent en foule, tous les soins qu'ils nous ont prodigués à notre entrée

D'un Dieu. » *Études de la nature, par J. H. B. St.-Pierre, tom. 1er. pag. 611 & suiv.*

dans la vie. Mais la raison, mais la lumière bienfaisante de la saine philosophie n'ont point éclairé ces peuples, & sans être méchans ni dépravés, ils se livrent à des cruautés qui révoltent & font frémir la nature.

Observer, tel est l'intérêt de tout homme qui voyage : *être vrai*, tel est le devoir de celui qui écrit après avoir voyagé. Le journal dont je donne ici la traduction, peut être annoncé comme un modèle de simplicité. Il faut bien se garder de le juger d'après l'avis préliminaire de son modeste auteur. En le lisant, il sera facile au contraire de se persuader que J. Long a été injuste envers lui même, & l'on avouera qu'un voyageur aussi judicieux mérite une place parmi ces hommes rares, *ces citoyens du monde* dont la généreuse audace, le zèle ardent pour le progrès des connoissances humaines ont droit au suffrage des con-

DU TRADUCTEUR. xv

temporains & de la postérité. Son style est toujours celui qui appartient au sujet qu'il traite ; ses descriptions sont pittoresques comme les lieux mêmes, ses discussions remplies d'intérêt. La morale, la politique, l'histoire naturelle, tout est de son ressort : toujours quelque anecdote, touchante ou récréative, est entremêlée au récit de ses voyages. Souvent encore, il s'arrête & fixe l'attention du lecteur, par des réflexions pleines d'une douce morale, qui reposent l'ame & plaisent à l'esprit. En un mot, il raconte comme il a vu, s'exprime comme il a senti, sans prétention, sans exagération, observateur attentif, écrivain sincère & n'usant jamais, suivant l'ingénieuse expression de la célèbre Émilie Wortley Montague, (1) *du privilège des voyageurs*. Enfin c'est aussi un zélé partisan des

(1) Lettre V.

droits des hommes, un ami de la liberté & de la vérité. (1)

J. Long commença ses voyages en 1768, & les termina en 1787. Son ouvrage parut au commencement de 1791, & l'on a lieu de s'étonner qu'il n'ait point été traduit en français dès les premiers momens de sa publication. L'auteur qui, à la profession de trafiquant, joignoit celle d'interprète de langues indiennes, a fait suivre son journal d'un vocabulaire de langue Chippeway, des noms de fourures & pelleteries en anglais & en français, d'un recueil de mots en langages Iroquois, Mohégan, Shawanése & Esquimaux, enfin d'une table servant à démontrer l'analogie qui existe entre les langues *Algonquine* & *Chippeway*. Ce recueil qui forme une suite considérable à son voyage est très

(1) Mais comme tout homme a son foible, je dois ne pas dissimuler celui de notre voyageur. Il est né Anglais : soit intérêt national soit opinion personnelle,
très

DU TRADUCTEUR. xvij

curieux. Je n'ai, cependant, pas cru nécessaire de le publier. De telles connoissances, recherchées avidement par les savans, n'ont rien d'intéressant pour le reste des lecteurs. Tous aiment à s'instruire des détails qui regardent les mœurs, les usages, le commerce: un très-petit nombre seulement s'attache à l'étude du langage. Je renvoye à l'original ceux dont ce travail particulier de l'auteur pourra piquer la curiosité. Je dois présumer que ceux là n'ont pas besoin d'une traduction, & possèdent assez à fonds la langue Anglaise, que leur amour pour les Sciences porte à s'instruire des langues mêmes des sauvages & de leur analogie

il se montre quelquefois partial lorsqu'il s'agit *des Américains des États Unis*, ces hommes heureux chez lesquels la liberté a jetté de profondes racines & qui doivent à la possession paisible de ce bien, toutes les vertus qu'ils pratiquent & dont ils offrent l'exemple aux autres nations. Je dois, au reste, ajouter que souvent il n'épargne pas ses compatriotes eux mêmes, & qu'il rend, dans toutes les occasions, justice à la nation Française.

soit entr'elles, soit avec les langues Européennes.

J'ai recueilli dans les divers auteurs dont j'ai parlé plus haut, (1) ainsi que

(1) Outre leurs ouvrages, il en existe d'autres qui ne sont pas moins dignes d'être consultés. *L'Histoire de la nouvelle France*, composée au commencement du siècle dernier, par *Marc Lescarbot* est, malgré le style du tems, l'une des plus fideles & des plus curieuses que nous ayons. L'auteur, témoin oculaire des faits qu'il raconte, a recueilli sur les sauvages des observations très-exactes & très-importantes. Une histoire du Canada ou de la nouvelle France écrite en latin par le P. Ducreux, jésuite, (*Historiæ Canadensis seu novæ franciæ, libri decem ad annum usque 1656, auctore P. Francisco Creuxio, e societate Jesu, Parisiis, Sebastien Cramoisy &c. 1664.*) m'a fourni des éclaircissemens utiles. L'histoire générale des voyages est aussi remplie de détails instructifs sur ces peuples, sur le commerce, & sur l'histoire naturelle des pays qu'ils occupent. Enfin, ceux que renferment les voyages & les aventures presque incroyables de *Lebeau* parmi les Sauvages de l'Amérique Septentrionale, ouvrage mal écrit d'ailleurs, sont également très-intéressans. Le séjour de l'auteur chez plusieurs tribus de ces Sauvages, l'avoit mis à portée d'acquérir une connoissance parfaite de leurs mœurs, de leurs principes religieux & politiques. On peut lire, au reste, au commencement du 1^{er}. vol. de *l'histoire de la nouvelle France*, par le P. Charlevoix,

DU TRADUCTEUR. XIX

dans beaucoup d'autres, les éclaircissements qui m'ont paru nécessaires. J'en ai formé des notes. La conformité de détails, souvent même d'expressions, prouvera mieux encore la fidélité de notre voyageur. Dans d'autres notes, je me suis livré à des réflexions qui naissoient du sujet même. Je me suis également attaché à rendre, dans toute leur simplicité, les différens discours prononcés par les Sauvages dans leur rencontre avec le trafiquant Anglais, ou adressés par lui à quelques tribus de ces peuples. Ses réponses, surtout, prouveront combien il

la nomenclature de tous les auteurs qui avoient écrit sur l'Amérique septentrionale, jusqu'au moment où il publia son ouvrage.

Quant au commerce particulier, on trouvera des résultats très-précieux sur la balance du commerce de l'Amérique Anglaise avec l'Angleterre & la France, dans l'ouvrage de *Sheffield* traduit en français par Mirabeau, en 1789. C'est un vol. in-8°. qui se vend chez Royez, libraire, quai des Augustins, N°. 34, ou maison Bullion, rue J. J. Rousseau.

connoissoit leur génie, leurs inclinations
& avec quelle adresse il savoit les adou-
cir, les intéresser & les amener à son
but. Enfin je n'ai rien épargné pour don-
ner une traduction, digne en même tems
de l'ouvrage & du public.

P R E F A C E.

D E L' A U T E U R.

LE lecteur a droit d'attendre quelques observations préliminaires sur cet ouvrage.

A l'égard de la partie historique, j'ai tâché de faire connoître la situation des postes qui doivent être cédés aux Américains, d'après une stipulation expresse du traité de M. Oswald, & j'ai indiqué ce qu'elle a d'avantageux pour l'Angleterre, sous les rapports politiques & commerciaux. J'ai donné aussi une description des *cinq & six Nations Indiennes*, & tâché de faire voir l'utilité, la nécessité même, d'une étroite alliance avec elles, tant que nous conserverons quelques possessions dans le Canada.

Quant aux descriptions des lacs, rivières &c. qui se trouvent au delà du lac supérieur, depuis le lac *Nipégon* jusqu'au lac *Arbitibis*, je les ai données avec autant de soin qu'il m'a été possible, soit d'après mes connoissances personnelles, soit d'après les détails les plus authentiques parmi les *Indiens*: & si l'on considère que les interprètes pour le commerce ont rarement quelques occasions d'acquérir des connoissances géographiques, on me pardonnera de n'avoir pas donné des explications plus satisfaisantes.

Le vocabulaire que j'ai joint & qui m'a coûté

quelques peines, procurera, non seulement, je l'espère, des lumières à tous ceux qui voudroient acquérir la connoissance du langage *Chippeway*, mais encore deviendra très-utile à ceux qui ont déjà des relations de commerce avec les Indiens. Comme la manière de parler une langue qui n'a jamais été réduite en système de grammaire, ne peut être que fort arbitraire, & dépend principalement de l'oreille, j'ai tâché d'employer les lettres qui s'accordent le mieux avec la prononciation anglaise, évitant la multiplicité des consonnes qui ne font qu'embarrasser. Pour mettre le lecteur en état de parler de manière à se faire entendre par les naturels du pays, il convient d'abord d'observer que l'*a* se prononce, d'ordinaire, avec un son plein, & que l'*e* final n'est jamais rendu sensible dans les monosyllabes.

Voici les motifs qui m'ont engagé à rendre si volumineux le vocabulaire de langue *Chippeway*. D'abord cette langue est, à bien dire, une des langues mères de l'Amérique Septentrionale. Elle est généralement parlée dans les conseils, par les chefs qui habitent aux environs des grands lacs vers l'Ouest, des bancs de *Mississipi*, au Midi, jusqu'à l'*Ohio*, & au Nord jusqu'à la *baye d'Hudson*, quoique plusieurs tribus, dans l'étendue de territoire que j'ai décrite, parlent en commun, un langage différent. Cette observation est confirmée par des auteurs d'une réputation établie, & prouvée, mieux encore, par le concours de témoignages des interprètes Indiens.

Lahontan assure que *l'Algonquin* est une langue mère, & qu'il est en aussi grande recommandation dans le Nord de l'Amérique, que le Grec & le latin en Europe. En admettant cette assertion, je suis persuadé que le *Chippeway* a d'autant plus de supériorité (s'il n'en acquiert pas davantage par cela même) qu'il est, sous tous les rapports, mieux entendu par les *Indiens* du Nord-Ouest. Mais comme la connoissance de ces deux langages peut être non seulement utile, mais nécessaire, j'ai donné une table comparative d'environ deux cents soixante mots dans l'une & l'autre langue, afin que le lecteur puisse les employer, suivant qu'il les trouvera mieux entendus par les tribus avec lesquelles il aura occasion de commercer. Il remarquera en général, dans un nombre infini d'exemples divers, qu'elles ont entr'elles le plus parfait rapport.

La table de mots en langues *Muhhekanneews* ou *Mohégan*, & *Shawanése*, est extraite du travail publié par le respectable M. Edouard. Je ne l'ai ajouté que pour montrer leur analogie avec le *Chippeway*: & comme il observe que la langue des *Delawares* en Pensylvanie, des *Pénobscots* sur les bords de la nouvelle Ecosse, des *Indiens de S.-François*, en Canada, des *Shawanéses* sur l'Ohio & de beaucoup d'autres nations Sauvages s'accordent originairement, j'ai jugé que ces tables d'analogie ne feroient point à mépriser.

Dans le cours de la partie historique, j'ai inséré quelques discours en langue *Chippeway*, & à la fin

du vocabulaire, un nombre de phrases familières qui non seulement serviront à faire connoître la manière de parler, mais donneront encore une meilleure idée de la langue que de simples mots isolés.

On trouvera que le vocabulaire de M. *Carver* diffère en plusieurs occasions du *Chippeway*; mais si l'on considère que, malgré le nom qu'il lui donne de vocabulaire *Chippeway*, il dit à la page 414. de son ouvrage » le *Chippeway* ou *Algonquin* » on aura la preuve évidente qu'il les regarde comme la même langue. A l'égard de l'utilité de la langue, son sentiment fortifie le mien; car il remarque que le *Chippeway* paroît être la plus dominante de toutes les langues Indiennes. Il ne fera pas inutile d'observer que le *Chippeway*, tel que le parlent les employés de la baye d'Hudson, diffère en quelque chose, quoique peu essentiellement: ils l'appellent la langue *home-guard* (*garde-logis*.)

A l'égard de la langue *Iroquoise* ou *Mohawk* qui est particulière aux *cing & six nations Indiennes*, elle n'est pas nécessaire dans le commerce de fourrures au delà de *Michillimakinac*, & si elle l'étoit jamais, il n'y manque pas d'autorités imprimées suffisantes pour l'instruction: c'est ce motif qui m'a engagé à n'en donner que les nombres & quelques mots du langage.

Je n'ai plus rien à ajouter, si ce n'est le vœu sincère que mes travaux deviennent utiles au monde & que, malgré les défauts que le public pourra trouver dans l'ouvrage suivant, il le regarde avec bonté & se souvienne que ce n'est pas le journal d'un voyage.

teur de profession, mais seulement le résultat de l'expérience, & un recueil d'observations qu'un homme de commerce a pensé devoir être agréables, tant aux commerçans qu'aux philosophes. (1)

[1] L'auteur a dédié son ouvrage à *Joseph Banks*, président de la Société de Londres. Cette dédicace que j'ai supprimée paroît un hommage rendu au mérite. C'est à lui seul, sans doute, ou à l'amitié, que doivent être offertes les productions du génie. Le pouvoir, le crédit, les richesses, rien de tout cela ne donne à un individu le droit de présider à leur succès. Ce pays est loin de la liberté où l'on attache au nom d'un homme puissant, l'honneur & la fortune d'un ouvrage! Note du traducteur.

T A B L E
D E S C H A P I T R E S .

C H A P I T R E P R E M I E R . Départ de
Gravesend. = Séjour à Terre-Neuve. = Arrivée
à Québec. = Origine du nom *Canada*. =
Fleuve S. Laurent. = Isle d'Orléans. = Vil-
lage de Beauport. = Cascade de Montmo-
rency. = Arrivée à Montréal. = Trois Ri-
vières. = Sa fonderie de canons. = Commerce
ancien & actuel de cette ville. page I

C H A P I T R E I I . Description du village & des
habitans de Cahnuga ou Cocknawaga, sépa-
rés des Mohawk depuis quelques années. =
Population. = Moyens d'existence = Chaf-
ses. = Commerce. = Gout pour la parure. =
Religion. = page II.

C H A P I T R E I I I . Des Indiens des cinq &
six nations. = L'année 1603, époque de l'é-
tablissement des Français dans le Canada. =
Les Adirondacks. = Leur mépris pour les
cinq nations. = Alliance des Français avec
les Adirondacks contre les cinq nations. =
Indiens du Nord de Philadelphie. = Opinion

TABLE DES CHAPITRES. xxvij

du voyageur Lahontan sur les Iroquois. =
Les Mohawks, nation très-guerrière. = Leur
origine. = Cataraqui ou fort Frontenac. =
Etendue du pays occupé par les cinq na-
tions. = Nécessité pour l'Angleterre de con-
server alliance avec cette confédération. =
Oswegatche sur le fleuve S.-Laurent. = Sau-
vages de ce pays. = Le *rum*, objet de com-
merce indispensable avec les Sauvages. =
L'Isle de Carleton. = Son port. = Fort Of-
wego sur le lac Ontario. = Albany. — Fort
Niagara sur le même lac. = Chute funeste
de Niagara. — page 15.

CHAPITRE IV. Patrouilles Indiennes. =
Suite des détails du voyage. = L'usage adopté
par les Américains, de pointer leurs pièces
sur les officiers vient des Indiens. = Leur
opinion à ce sujet. = Stratagème employé
par les Indiens pour tromper leurs ennemis. =
Scalpage ou manière d'enlever la chevelure,
genre de supplice particulier aux Indiens. =
Manière dont se fait l'opération. = Ses sui-
tes. — Autre ruse employée par les Indiens
contre leurs ennemis. = Anecdote de deux
Sauvages. = page 33.

CHAPITRE V. Détails sur le caractère &
les inclinations des Indiens *Connecédagas* ou

xxvii] TABLE DES CHAPITRES.

Rondaxès très-civilisés. = Leur bravoure. —
Leur attachement aux intérêts de l'Angle-
terre. = Preuves qu'ils en ont données. =
Qualités nécessaires pour acquérir la confiance
des Indiens. = Opinion d'un chef indien sur
le général Washington. = Habitude des In-
diens dans les bois. = Leur manière de s'o-
rienter. = Anecdote tirée des voyages de
Kalm. = Sobriquets donnés par les Chéro-
kees. = Caractère des Indiens. = Soumission
aux rois, absurde dans l'opinion des Iro-
quois. — Grandes idées qu'ils ont de la sou-
veraineté. = Leur caractère. = Efforts des na-
tions, leurs alliées, pour adoucir leurs mœurs.
— Les Français y ont réussi en employant
les principes du christianisme. — Reproche
que leur fait Jacques Adair à ce sujet. —
Leur justification. — Effets de la société des
commerçans ou même des prédicateurs An-
glais, bien différens chez les Indiens. — Faits
à l'appui de cette assertion. — Autre preuve. —
Motifs probables de leur prévention contre
les Anglais. —

page 47

CHAPITRE VI. Description des danses in-
diennes. — Leurs noms divers. — Charivary,
usage parmi ces Indiens. = Agilité des Sau-
vages. — Leur adresse à la chasse. — Lumme

TABLE DES CHAPITRES. xxix

du petit plongeon de la mer du Nord. —
 Chasse de cet oiseau par les Indiens. — For-
 me des canots. — Origine du nom donné au
 village la Chine. — Ce village, lieu du dé-
 pôt des marchandises indiennes. — Courant
 très-violent dans la route de Trois Rivières à
 la Chine. — moyens en usage pour le sur-
 monter. — Habileté des Canadiens à les em-
 ployer. — Distance de la Chine à Michilli-
 makinac. — Manière de réparer les accidens
 qui endommagent les canots. — Le grand
 faut, courant très-dangereux. — Animaux sau-
 vages dont le pays abonde. — *Michibichi*,
 espèce de Tigre, le même que nous nom-
 mons la Panthère. — Le Castor. — L'Ours
 gris, très-redoutable. — Anecdote d'un jeune
 Indien. page 63

CHAPITRE VII. Voyage au lac Supérieur,
 jadis le lac Tracy. — Sa description. — Ro-
 cher appelé par les Indiens *Kitchee-Mani-
 zoo*. — Hommages qu'ils lui rendent. — Ré-
 flexions sur cette piété naturelle. — Digres-
 sion. — Description du rocher & du lac su-
 périeur. — Echanges. — Cérémonie de l'a-
 doption parmi les Indiens. — Le courage en
 grande recommandation parmi les Sauvages. —
 Calumet ou pipe indienne. — Sa description. —

XXX TABLE DES CHAPITRES.

Opinions des Sauvages sur le calumet. —
 Wampum. — Ses divers usages. — Suite des
 détails de la cérémonie de l'adoption parmi
 les Indiens. — Durée de l'opération. — *Pock-
 queefegan*, herbe indienne. — Les Indiens
 dangereux dans l'ivresse. — Honneurs funè-
 bres, particuliers aux Sauvages. — Continua-
 tion du voyage. — La grande côte de la
 Roche. — Lac Alemipigon ou Nipégon. —
 Sa description. — Lac Esturgeon. — Lac la
 Mort. = Les Indiens Chippeways moins pas-
 sionnés pour la chasse que les autres Sauva-
 ges. = La raison. = Mépris des Indiens en
 général pour les occupations domestiques. =
 Jeu de balle chez les Indiens. = *Ahtergain*,
 autre jeu. = Jeu du cerceau. = Les jeunes
 gens y sont très-adroits, surtout les Indiens
 Cahnuagas. page 8r

CHAPITRE VIII. Etablissement au lac la
 Mort avec les préparatifs & usages des tra-
 fiquans. = Complimens de Sauvages. = *Yo-
 hah*, cri de joie des Sauvages. = Femmes,
 esclaves de leurs maris. = Pêche des In-
 diens. = Tendresse des femmes Indiennes
 pour leurs enfans. = Leur manière de les
 élever. = Opinion des *Biscatonges*, ou Sau-
 vages pleureurs sur la naissance & la mort

TABLE DES CHAPITRES. xxxj

de leurs enfans. = *Mosquitos*, espèce de mouches. = Manière dont les femmes soignent leurs enfans, lors de l'entrée des Français en Canada. = Arrivée au lac Esturgeon. = Description de ce lac. = *Hawoyzask* ou *Musquashes*, tribu indienne. = Aventure périlleuse, = Conduite à tenir par les trafiquans avec les Sauvages en cas de danger. = Anecdote ou trait de courage d'un guerrier *Muskohge*, fait prisonnier par les Indiens *Shawanèses*. = Autre trait de courage. = La mort parmi les Indiens, souvent plus à désirer qu'à craindre. = Proposition que font les *Chippeways* du Nord aux vieillards & aux infirmes. = Cérémonie qui se pratique lorsqu'ils envoient un vieillard ou un infirme dans un autre climat. page 106

CHAPITRE IX. Manière des Indiens d'aller à la guerre. = Le lac *Manontoye*. = Les *Sioux*, sur le *Mississipi*, ennemis des *Chippeways*. = Réflexions sur les inclinations sanguinaires de quelques unes des nations Indiennes. = Formalités du départ pour le combat, & de la déclaration d'hostilités. = Anecdote tirée des lettres de *Milady Montaguë*. = Autre exemple de la passion des Indiens pour la vengeance. = Réflexion sur les

xxxij TABLE DES CHAPITRES.

principes inculqués par les Indiens à leurs
enfants. = Les Indiens donnent quelquefois
des preuves de modération. = Exemple. =
Différence des caractères chez les jeunes gar-
çons & les filles parmi les Indiens du Mi-
ssissipi. = Lac Rouge. = Pourquoi ainsi nom-
mé. = Lac Caribou ou lac des Rennes. =
Lac Arbitibis. = Lac nid de Corneille. =
Fleuve de la Corneille. = Lac des deux
sœurs. page 146

CHAPITRE X. Nouveaux traités avec les
Sauvages. = Effets terribles de la rigueur du
froid. = *Totam*, ce que c'est. = Anecdote à
ce sujet. = Exemple d'une superstition sem-
blable chez des peuples civilisés. = Anecdote
de Samuel Bernard. = Respect des Indiens
pour les songes; parti qu'ils tirent quelque-
fois de ce respect. = Exemple. = Jalousie des
Indiens. = Exemple singulier. = Peines de
l'adultère chez les Sauvages. = Opinion des
Sauvages Indiens sur la monogamie. = Chasse
de l'Ours blanc & du Buffle par les Sauvages
Indiens. = Cure faite par un médecin Sau-
vage. page 162

CHAPITRE XI. Seconde expédition. = Pré-
paratifs pour un second hivernement parmi
les Nipégons. = Projet formé par un Indien

TABLE DES CHAPITRES. xxxiiij

de nous piller. = Accident déplorable arrivé à un chef Indien. = Assassinat médité par un traîneur Indien, heureusement évité. = Fleuve du Brochet. = Portage la rame. = Portage la grande côte de la Roche. = Lac le nid au Corbeau. = Vanité attachée par les Indiens à avoir de grandes oreilles. = Chançon d'amour indienne. = Aventure périlleuse. = Détails circonstanciés sur la mort tragique du trafiquant Joseph La Forme. = Réflexions. page 196.

CHAPITRE. XII. Cruelles extrémités auxquelles est réduit le voyageur, par le manque de provisions. = Arrivée heureuse de quelques Indiens qui l'en délivrent. = Bouillon de poisson agréable au goût. = Tripe de Roche, herbe sauvage. = Bonté naturelle des Sauvages. = Récit des crimes affreux commis par un des hommes de M. Fulton, trafiquant, & châtiment que ce dernier inflige au criminel. = Visite d'un trafiquant appartenant à la compagnie de la Baye d'Hudson. = Quelques observations sur cette compagnie. page 218.

CHAPITRE XIII. Arrivée d'un plus grand nombre d'Indiens. = Le rum manque. = Recours au moyen ordinaire d'augmenter la

xxxiv TABLE DES CHAPITRES.

provision, ce qui met le voyageur à portée de terminer le trafic pour la saison. = Il prend congé des Indiens, & continue son voyage pour retourner chez lui. = Formalités de la galanterie chez les Indiens Chipeways. = Anecdote d'une Femme Indienne. = Opinion que ces Indiens ont de leurs femmes. = Hommages des Indiens à la providence. page 244.

CHAPITRE XIV. Troisième expédition. = Séjour de quelque tems à la pointe Chipeway. = Récit d'une aventure bizarre, où notre voyageur fut près de tomber dans la disgrâce de l'officier commandant. — Bonheur qu'eut un certain M. Ramsay, trafiquant, de se sauver d'un grand danger. = Escorte d'une grande quantité de marchandises du Mississipi, entreprise & exécutée avec succès. = *Poes*, nation très-sauvage, ennemie des Anglais. = Exécution des vaincus par les Sauvages. = Comment elle se fait. = Onisconsin, beau Fleuve. = Serpent à sonnettes. = Aventure surprenante rapportée à son sujet par M. Beatty. = Retour à Montréal, de là à Québec. — Engagement au service d'un nouveau patron. page 256

CHAPITRE XV. Départ de Québec. = Ta

TABLE DES CHAPITRES. xxxv

douffac, ville au bout du fleuve Saguenay. =
 = Indiens de Lorette de la nation des Hurons. = Leurs mœurs. = Ils font les plus sociables des Sauvages de l'Amérique Septentrionale. = Leurs usages. = Erreurs de La Hontan & de Kaims au sujet de la barbe des Sauvages. = Remarques de Jacques Adair à ce sujet. = Querelle produite par l'ivresse. = Épidémie. = Fleuve Panebacash. = Chutes du fleuve Panebacash. = Découverte d'un morceau de mine. = Lac Schaboomoochoine. = Détails sur les serpens à sonnettes. = Leur chair, mets délicieux. = Serpent, *poule d'eau*. = Serpent d'eau noir. page 276.

CHAPITRE XVI. Visite au fort George. = Trait remarquable de courage & de résolution de la part d'un Indien Mohawk. = Passion des Canadiens pour la danse. = Retour à Londres. = Nouveau départ de cette ville. = Arrivée à Québec. = Histoire de l'Indien Jean. = Arrivée au lac Jenefee. = Contretems fâcheux = Description de la maison où l'on fit un feu du conseil. = Nouveau malheur. = Baye de Kenty. = Établissmens de royalistes dans le Canada. = Observations sur les terres, situées depuis la pointe au Baudet jusques à la Baye de Kenty. =

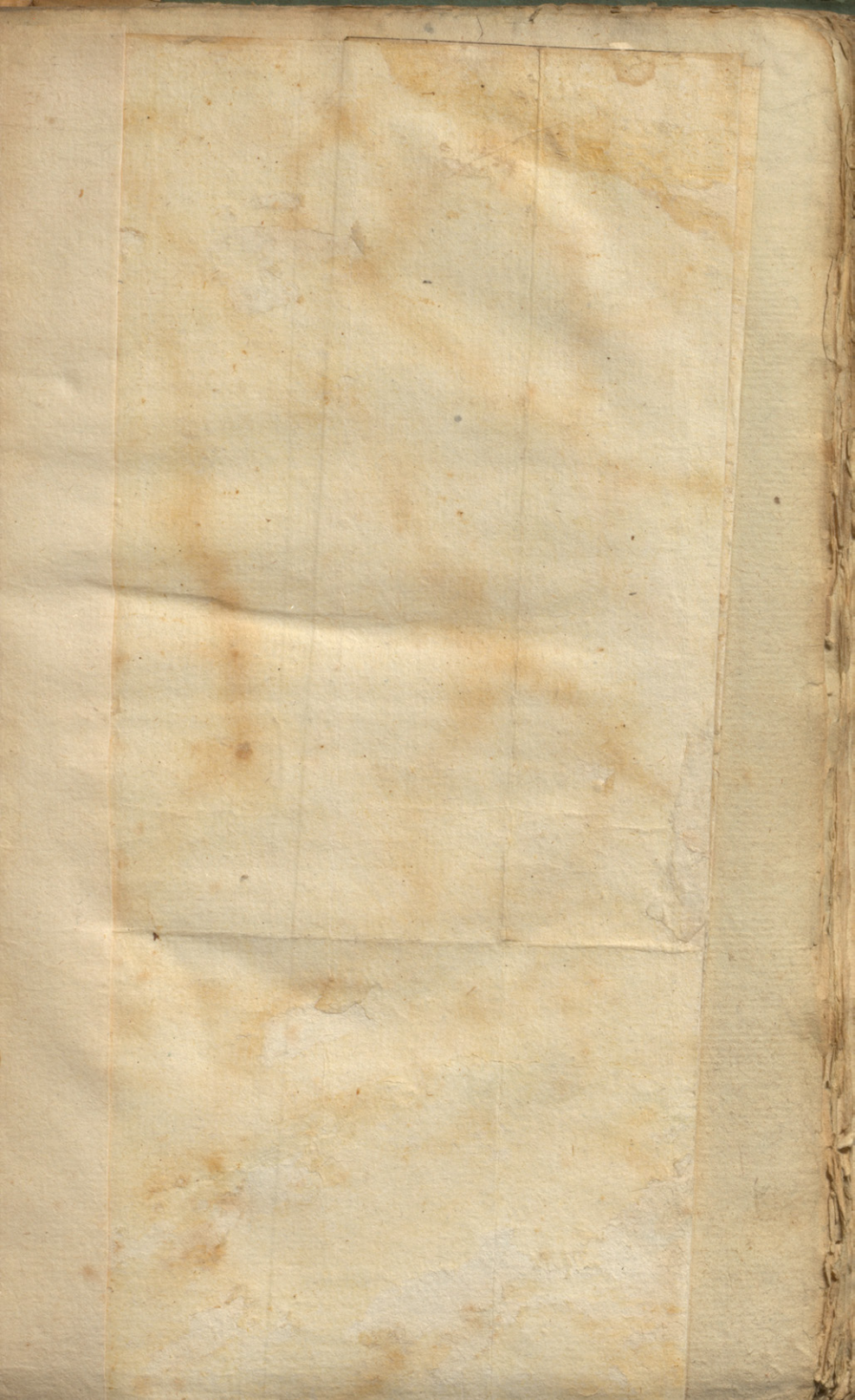
xxxvj TABLE DES CHAPITRES.

Critique du système absurde de féodalité qui existoit en France. = Réflexions sur la population des nouveaux établissemens, sur la fertilité du sol &c. = Dernier retour à Londres. page 292.

FAUTES ESSENTIELLES

à corriger.

- PRÉFACE du Traducteur, page iij, lign. 18; *dont la plupart*, lisez: & dont la plupart.
Ibid pag 8, lign 23; *aux plaines*, lisez: aux pluies.
Chapitre 7 de l'ouvrage, pag. 102, lign. 19; à *se lancer*; lisez: à lancer.
Chap. 8, pag. 113, lign. 21; *du frais*, lisez: du frai.
Ibid. pag. 120, lign. 20; *Cap de gracias Daios*, lisez: Cap de Gracias a Dios.
Ibid. pag. 135, lign. 15; *exposeroit*, lisez: irriteroit.
Ibid. pag. 157, lign. 25; *il y un long portage*, lisez: il y a un long portage.
Chap. 10, pag. 183, lign. première; *d'à peu près un mille*, lisez: dans la longueur d'à peu près un mille.
Chap. 11, pag. 203, lign. 9; *jusques Shecarke Sakiegan*, lisez: jusqu'à Shecarke Sakiegan.
Ibid. pag. 210, lign. 18; *rigoureux*, lisez: rigoureux.
Ibid. lign. 19, *il abonde en poisson, sauvage*, lisez: il abonde en poisson: les marais produisent une quantité de riz sauvage.
Chap. 13, pag. 250, lign. 12, *liherté*, lisez: liberté.
Ibid. pag. 252, lign. 25; *d'éprouver*, lisez: d'espérer.
Chap. 14, pag. 270, lign. 2; *ajouta*, lisez: ajoute.
Ibid. pag. 277, lign. 19; *visibles*, lisez: visible.
Chap. 15, pag. 282, lign. 10; *bon amis*, lisez: bons amis.
Chap. 16, pag. 320, lign. 13; *la natale terre*, lisez: la terre natale.
-





VOYAGES

CHEZ

DIFFÉRENTES NATIONS SAUVAGES
DE L'AMÉRIQUE
SEPTENTRIONALE.

CHAPITRE PREMIER.

*Départ de Gravesend. — Séjour à Terre-Neuve. —
Arrivée à Québec. — Origine du nom Canada. —
Fleuve S. Laurent. — Isle d'Orléans. — Village
de Beauport. — Cascade de Montmorenci. —
Arrivée à Montréal. — Trois Rivières. — Sa
fonderie de canons. — Commerce ancien & ac-
tuel de cette ville.*

AYANT pris, fort jeune encore, l'engagement
de me rendre dans l'Amérique Septentrionale en
qualité de Commis, je quittai *Gravesend* le 10
avril 1768, à bord du *Canada*, Capitaine *Smith*,

A *

chargé pour *Québec & Montréal*. Notre voyage fut agréable jusqu'au moment où nous touchâmes les côtes d'Amérique. Le tems devint alors contraire, & nous fûmes obligés de relâcher à *Terre-Neuve* où nous restâmes quatorze jours. Il ne nous y arriva rien de remarquable, si ce n'est qu'une partie de nos gens étant allée à terre pour chasser, l'un d'eux, *M. Jourdan*, passager chargé pour *Montréal*, qui se trouva très-fatigué, resta dans les bois. Les autres revinrent à bord vers le soir, non sans inquiétude sur le sort de leur compagnon. Après quatre jours d'une pénible attente, ne pouvant avoir aucunes nouvelles de lui, nous perdîmes toute espérance de le revoir; & comme la neige étoit fort épaisse sur terre, & le nombre des bêtes féroces, très-considérable, nous présumâmes, ou qu'il étoit mort de froid, ou qu'il avoit été dévoré par les animaux. A l'instant où le Capitaine se disposoit à remettre à la voile, vint à bord un *Indien* auquel nous nous efforçâmes d'expliquer notre embarras. Il parut nous comprendre, & nous fit signe que son intention étoit d'aller à la recherche. Nous lui donnâmes quelques coups de *Rum* pour l'encourager: il descendit dans son canot & rama vers la terre. Le Capitaine différa de quelque tems, par humanité, de poursuivre le voyage; mais l'*Indien* ne reve-

nant point, nous quittâmes *Terre-Neuve*, & après une ennuyeuse traversée de près de onze semaines, nous arrivâmes à *Quebec*, (1) Capitale du Canada.

Lorsque les Espagnols (qui, les premiers découvrirent ce climat septentrional) firent voile passé le *Cap Rosiers*, à l'entrée du *Fleuve St.-Laurent*, (2) les montagnes appelées aujourd'hui *Monts de Notre-Dame*, étoient couvertes de neige. Un pareil aspect, en été, leur donna la plus défavantageuse opinion du pays. Ils renoncèrent à monter le fleuve, supposant le terrain trop stérile pour récompenser sur le champ leurs

(1) « *Quebec* fut fondé en 1603, par les soins de M. de Champlain, Citoyen français. » *Histoire de la Nouvelle France par le pere Charlevoix*, prem. vol. pag. 121.

« Au-dessus de l'isle d'Orléans, le fleuve S.-Laurent se rétrécit si subitement que près de Québec, il n'a pas plus d'un mille. C'est à cela que cette Ville doit son nom, le mot indien *quebeis* ou *quebec* signifiant une chose étroite ou qui se rétrécit. » *Voyages dans les parties intérieures de l'Amérique*, traduits de l'anglais par le C. Le Bas, tome 1, pag. 41 & 42.

5 (2) « Le fleuve S. Laurent est ainsi nommé, parce que ce fut le 10 août 1495, jour de la fête de ce saint, que les trois vaisseaux de Jacques Cartier, Navigateur & Capitaine Malouin, rentrèrent dans le golfe du Canada. Ce nom fut donné au golfe, ou plutôt à une Baye qui est entre l'isle d'Anticosty & la côte septentrionale, d'où il s'est étendu à tout le golfe dont cette baye fait partie; &, parce que le fleuve qu'on appelloit auparavant la Rivière du Canada se décharge dans ce même golfe, il a pris insensiblement le nom de *Fleuve St.-Laurent* qu'il porte aujourd'hui. » *Histoire de la Nouvelle France*, par le pere Charlevoix, prem. vol. pag. 10.

peines, ou leur faire espérer quelques avantages pour l'avenir. Ce fut cette première idée qui les porta à l'appeller *Capo di Nada*, ou *Cap de Rien*, nom par lequel il est désigné dans leurs cartes, & dont, par corruption de langage, est dérivé celui de *Canada* qu'il porte aujourd'hui. (1)

Le fleuve *S. Laurent* prend sa source dans le lac *Nipissin*, au nord-est du lac *Supérieur*, à 2000 milles environ de *Québec*. Sa largeur est de 90 milles à l'entrée : il est navigable l'espace d'environ 500 milles depuis la mer.

L'île d'*Orléans*, (2) à une petite distance de la Ville, est une belle portion de terre d'à peu près vingt milles en longueur & six en largeur. La

(1) *Aca Nada*, ici *Rien*, autre origine présumée du nom *Canada*, expression attribuée aux Castillans qu'on prétend avoir abordé dans ce pays avant Jacques Cartier, & qui la prononcèrent plusieurs fois, n'appercevant, en ces lieux, aucune apparence de Mines. Quelques uns dérivent ce nom du mot iroquois *Kannata*, qui se prononce *Canada*, & signifie un amas de cabanes. » *Ibid* pag. 9.

(2) « Cartier l'avoit nommée auparavant *Ile de Bacchus*, parce qu'elle étoit toute couverte de bois & de vignes. » *Ibid*. pag. 11.

« Cette île est bien cultivée, & l'œil se promène avec plaisir sur de grandes maisons bâties en pierres, sur des champs de bled, des prairies, d'excellens paturages, des bois. . . . »

Jusqu'à la hauteur de cette île, le fleuve *S. Laurent* a presque toujours quatre ou cinq lieues de largeur. » *Voyages dans les parties intérieures de l'Amérique, traduits de l'Anglois par le C. Le Bus, prem. vol. pag. 41.*

fertilité du sol (1) en fait un jardin utile & de rapport. Il fournit la Capitale de grains & de plantes en abondance. Le village de *Beauport*, qui est en face, charme aussi la vue & relève beaucoup la scène qui est riche, majestueuse & romantique.

La chute d'eau de *Montmorency* attira particulièrement ma curiosité. (1) C'est, peut-être, la cascade naturelle la plus agréable du monde. Quoiqu'elle ne présente, ni dans sa hauteur, ni dans sa largeur, un aspect aussi imposant à beaucoup près que l'étonnante cataracte de *Niagara*, c'est une merveille qui atteste la puissance de l'architecte de l'univers. Ses effets sont plus

[1] Voici ce que dit le père *Ducreux* de la fertilité du sol dans la Nouvelle France.

« Argumento sunt arbores plantæque cunjscumque generis quas edere terra spontè solet, quercus, fagus, carpinus, populus, cedrus, pinus, abies, nux, morus, pyrus, pomus, prunus, corylus, labrusca; uvarum haud pessimarum ferax, fiaga: stirpes item multiplies, tum ad usus medicos, tum alimentaria, quæ tametsi cuncta silvestre quiddam redolent, nihil tamen propterea de soli pretio bonitate ve detrahitur. » *Historiæ Canadensis, libro primo, page 48.*

Et un peu après :

» Nihil de auri, argenti, metallorumque aliorum fodinis atexam, nihil de lapidicinis: conjectura non vulgaris est & scilicet usu aliquo approbata, nihil hujus generis his locis desiderari. » *Ibid. page 49.*

[2] Il y a une description curieuse de cette chute d'eau dans

agréables que ceux de la dernière : en produisant la surprise & le plaisir au suprême degré, elle n'affecte pas le spectateur par des idées aussi terribles.

Comme notre vaisseau étoit chargé pour *Montréal* autant que pour *Québec*, & que j'étois sous la direction du Capitaine, il ne me permit point d'aborder en cette dernière Ville. Mais au bout de quelques jours, j'eus la satisfaction d'arriver à bon port, à *Montréal*, lieu de notre destination définitive.

Montréal, (1) anciennement appelé *Ville-Marie*, ne renferme aujourd'hui rien de remarquable ; jadis elle étoit célèbre par une grande foire qui duroit près de trois mois. C'étoit le rendez-vous des *Indiens* qui y venoient de plusieurs centaines de milles pour échanger leurs pelleteries contre des marchandises anglaises. Le lecteur partagera sans doute l'intérêt avec lequel nous apprîmes que M. *Jourdan* avoit été trouvé dans les bois deux jours après

les *Voyages dans les parties intérieures de l'Amérique*, traduction du C. Le Bas, 1er. vol. page 78 & suivantes.

[1] « Nommé auparavant *Hochelaga*, par les Sauvages : ce fut Jacques Cartier qui le nomma *Mont-Royal*, d'où l'on a fait *Montréal*. » *Histoire de la Nouvelle France par le pere Charlevoix*, pag. 11 & 13 du premier vol.

Les *Voyages dans les parties intérieures de l'Amérique* que j'ai

notre départ de *Terre-Neuve*. La rigueur du froid lui avoit ôté l'usage de les pieds. Un vaisseau l'amena depuis à *Trois-Rivières*, où il s'établit dans une fonderie de fer.

Trois-Rivières (1) est ainsi nommée de la jonction de trois courans qui se déchargent dans le fleuve S. Laurent. A une lieue environ de la Ville, se trouve une fonderie de fer, établie par des particuliers en 1737, & cédée ensuite au roi. D'abord, on y fondit des canons & des mortiers : mais elle est aujourd'hui spécialement destinée à la fabrication des chaudrons où l'on fait bouillir l'eau pour le linge, & de ceux où on

déjà cités, offrent des détails très-intéressans sur cette Ville. Voyez les pages 100 & suivantes du prem. vol. de cet ouvrage.

(1) Rien n'est plus charmant que sa situation : elle est bâtie sur un coteau de sable qui n'a guères de stérile que l'espace qu'elle peut occuper, si elle devient jamais une ville considérable ; car, à présent, c'est fort peu de chose. Du reste, elle est environnée de tout ce qui peut rendre une ville agréable & opulente. Le fleuve, large de près d'une demie lieue, est à ses pieds. Au-delà, on ne voit que des plaines cultivées, fertiles & couronnées des plus belles forêts du monde. Un peu au-dessous, du même côté que la ville, le fleuve reçoit une assez belle rivière qui, avant que de confondre ses eaux avec les siennes, en reçoit en même tems deux autres, l'une à sa droite & l'autre à sa gauche ; c'est ce qui a fondé le nom de *trois Rivières*. . . . Elle a dans son voisinage de quoi enrichir une grande ville. Ce sont des mines de fer très-abondantes qu'on fera valoir quand on voudra. *Journal historique d'un voyage de l'Amérique, par Charlevoix, pages 112 & 113.*

la met pour faire le thé. On prend la mine à une petite distance des travaux. Une Rivière coule en bas de la fonderie dans le fleuve S. Laurent. Elle procure aux propriétaires la facilité d'envoyer, dans des bateaux, leurs objets manufacturés par tout le pays d'alentour, à des conditions très-peu onéreuses.

Cette Ville, située à moitié chemin entre Québec & Montréal, avoit autrefois un commerce considérable de pelleteries. Elle étoit la seconde foire du Canada. Mais dans la suite des tems, les habitans de Montréal trouvèrent le moyen d'attirer à eux presque tout le commerce de fourrures; & quoique ceux de Trois-Rivières vivent de leur commerce avec les Sauvages, & en manufacturant des canots de bouleau, la Ville a perdu cependant le rang & l'importance dont elle jouissoit autrefois. L'avantage de posséder une fonderie de fer, leur procure pourtant quelques dédommagemens, & ils vivent, après tout, aussi heureux qu'aucun peuple du Canada. Les habitans de Trois-Rivières étoient autrefois très incommodés de puces qui fourmilloient en grande quantité, &, suivant la remarque plaisante de *Lahontan*, (1) occasion-

(1) Il y a une occupation dominante dans cette ville, c'est de se gratter & de tuer les puces. Cette vermine y fourmille; à tous

noient chez eux une insupportable mobilité dans la conversation.

A mon arrivée à Montréal, je fus confié aux soins d'un respectable Marchand, pour apprendre le commerce de l'Inde, qui est le principal soutien de la Ville. Je scûs bientôt le nom de chaque article de commerce en langues Iroquoise & Française. Comme j'avois aussi beaucoup de penchant pour les Sauvages, je fis, de jour en jour, des progrès dans leur langue, au grand contentement de mon patron. Il fut charmé de mon zèle, & désirant me voir assez habile dans le langage *Mohawk*, pour pouvoir commercer avec les Indiens en son absence, il m'envoya à un village nommé *Cahnuaga*, ou *Cock-nawaga*, situé à neuf milles environ de Montréal, au midi du fleuve S. Laurent, chez un chef nommé *Affenegether*, pour m'y instruire dans la langue. Je retournai alors chez mon patron où je voulois avancer dans le français. On ne parle pas généralement cette langue en Canada; mais la connoissance en est d'une telle

momens il faut lui faire la chasse. Cela donne aux conversations une activité incommode & un vis importun; enfin, il faudroit être un peu du naturel des chiens pour durer tranquillement dans un tel séjour. *Voyages de Lahontan dans l'Amérique septentrionale, 2me. vol. page 28.*

nécessité dans les relations commerciales avec les naturels du pays, qu'il seroit impossible à celui qui ne la posséderoit pas, de jouir de la société des plus respectables familles où, d'ordinaire, on ne fait pas la langue anglaise.

CHAPITRE II.

*Description du village & des habitans de Cahnua-
ga ou Cocknawaga, séparés des Mohawks
depuis quelques années. = Population. = Mo-
yens d'existence. = Chasses. = Commerce. =
Goût pour la parure. = Religion.*

LES Sauvages de cette nation, appelés les *Indiens Prians*, parce que leurs chefs portent des crucifix, & parcourent les rues de Montréal avec leurs chapelets, en demandant l'aumône, se sont séparés, depuis un grand nombre d'années, des *Indiens Mohawks* & des *Indiens de la Rivière*. Longtems après leur séparation, ils continuèrent un commerce frauduleux entre *Albany* (1) & Montréal. Le village contient environ deux cents maisons. Quoique bâties principalement en pierres, elles ont une apparence sale & misérable. Le nombre des habitans monte à environ huit cents, & (ce qui est contraire aux observations générales sur la population des In-

(1) Autrefois le fort & la ville d'Orange. *Histoire de la Nouvelle France par le père Charlevoix. 1er. vol. page 143.*

diens) il s'accroît continuellement. Ce village est regardé comme le plus respectable de tous les villages Indiens. Le peuple y est parvenu à un degré éminent de civilisation & d'industrie. Il sème du bled, & n'est pas réduit, comme d'autres nations, à exister de la chasse; mais, en même tems, il a peu d'ardeur pour les ouvrages pénibles qui, dans son opinion, ne conviennent qu'à des hommes moins libres. Ce qui lui reste de sa valeur & de son indépendance primitives, suffit pour qu'il attache l'idée d'esclavage à tout emploi domestique. Les terres de chasse de ces Indiens sont dans les États-Unis, à une distance considérable du village, aux environs du *fort George*, de *Ticonderago* & de *Crown-Point*, où ils tuent le castor & le daim, mais en moins grande quantité qu'autrefois, le pays étant mieux habité, & les animaux féroces étant forcés, depuis l'état présent de la population, de chercher des retraites plus éloignées & plus sûres. Les pelleteries qu'ils se procurent sont ordinairement apportées à Montréal. Elles y sont ou vendues pour de l'argent, ou échangées contre des marchandises. Il est probable que, dans peu d'années, il n'y aura pas, parmi eux, un grand nombre de bons chasseurs. Ils sont passionnés, jusqu'à la folie, pour la parure, surtout pour

celle du genre le plus coûteux. Les profits qu'ils retirent des terres louées par eux aux *Canadiens* leur permettent de satisfaire leur goût pour ce luxe. Il contribue à les rendre plus paresseux ; & comme leur indolence & leur mollesse augmentent en proportion de leurs vaines inclinations, la chasse est sur le point d'être tout-à-fait abandonnée. Leur religion est la Catholique. Ils ont un prêtre français, ou, (selon l'expression de l'*Indien Chippeway*) *l'homme du maître de la vie*, qui les instruit, & fait le service divin en langue *Iroquoise*. Leur dévotion fit sur mon esprit une impression trop puissante pour la passer sous silence. Elle me porte à observer qu'on doit de grands éloges à leurs pasteurs. Par un zèle infatigable, par l'exemple même de leur vie, par leurs entretiens, ils ont converti de l'idolâtrie au christianisme une race de Sauvages, & leur régularité augmente le respect de ces pieux Indiens pour eux & pour leur culte. Exemple bien digne d'imitation ! & qui prouve sans réplique que la nature, dans son état le plus dégénéré, peut toujours être réformée par des efforts sincères, des mœurs douces, & une conduite dirigée constamment par les mêmes principes. Il est à espérer, il est à désirer surtout, que leur caractère sauvage puisse être plus dompté encore

avec le tems; que leur impétuosité naturelle soit adoucie & réprimée, qu'ils soient guéris enfin eux mêmes de ce malheureux goût pour l'usage des liqueurs fortes auquel ils se livrent avec une déplorable facilité qui entraîne souvent les suites les plus tristes & les plus funestes.

 CHAPITRE III.

Des Indiens des cinq & six Nations. = L'année 1603, époque de l'établissement des Français dans le Canada. = Les Adirondacks. = Leur mépris pour les cinq Nations. = Alliance des Français avec les Adirondacks contre les cinq Nations. = Indiens du nord de Philadelphie. = Opinion du voyageur Lahontan sur les Iroquois. = Les Mohawks, nation très-guerrière. = Leur origine. = Cataraqui ou fort Frontenac. = Etendue du pays occupé par les cinq Nations. = Nécessité pour l'Angleterre de conserver alliance avec cette confédération. = Oswegatche, sur le fleuve S. Laurent. = Sauvages de ce pays. = Le Rum, objet de commerce indispensable avec les Sauvages. = L'île de Carleton. = Son port. = Fort Oswego sur le lac Ontario. = Albany. = Fort Niagara, sur le même lac. = Chûte de Niagara.

JE vais donner présentement une connoissance particulière des *Indiens des cinq & six Nations*, & des motifs de cette dénomination, afin de mettre le lecteur à portée de se former une idée

de leur importance sous le point de vue politique, ainsi que sous le rapport de la traite des fourrures. Le voisinage des terres américaines depuis la *Georgie* jusqu'à la *Nouvelle-Angleterre*, procure aux Etats-Unis un immense pouvoir & une vaste influence. L'avantage de cette situation les rend plus redoutables que ne le furent jamais les *Français* dans le plus haut degré de leur puissance en Amérique, dans le tems même où, de l'aveu général, leur crédit parmi les Sauvages étoit tel que ces derniers ne leur donnoient pas d'autre nom que celui de *Pères*. Il existe encore, au reste, d'assez fortes traces de ce crédit : car ils ont conservé une prédilection marquée pour les commerçans d'origine française établis parmi eux.

En l'année 1603, époque où les Français s'établirent dans le Canada, une partie des cinq & six Nations habitoit l'île de Montréal, & étoit en guerre avec les *Adirondacks* (qui demeuroient sur l'*Uttawa*, ou grand fleuve conduisant à *Michillimakinac*.) Ceux-ci considéroient les cinq Nations comme des adversaires tout-à-fait nuls & incapables de se défendre avec vigueur. Ils les traitoient avec autant de dérision que les *Delawares* qu'ils avoient coutume d'appeller *Vieilles femmes*, (1) ou les *Shawanéses*, (demeurant sur

(1) On verra, dans la suite de ces voyages, qu'il n'y a pas d'injure
le

le fleuve *Wabach*) qui furent longtems obligés de porter des jupes , en signe du mépris qu'on faisoit de leur manque de courage , & comme une preuve de leur avilissement & de leur lâcheté. Mais aucun peuple ne supporte qu'on regarde la foiblesse & la poltronnerie comme son caractère national. Les chefs résolurent d'éveiller le courage de leurs jeunes gens , & de les exciter à rétablir leur réputation , ou à s'en faire une. Ils leur inspirèrent des sentimens d'héroïsme , les conduisirent à la guerre contre les *Satanas* ou *Shaoïnous* , qu'ils domptèrent sans peine. Ce succès ranima leurs esprits abattus. Ils oublièrent combien de fois ils avoient été défaits par les *Adirondacks* , & commencèrent des hostilités contre eux. Profitant aussi de l'opinion peu honorable que leurs ennemis avoient conçue de leur valeur , ils les vainquirent dans plusieurs combats : enfin ils portèrent des armes triomphantes au sein même de leur pays , & forcèrent ces hommes qui les avoient vaincus jadis , à fuir de leur terre

plus sanglante , & qu'elle est , parmi les sauvages , l'expression du dernier mépris. Comme ils n'accordent de considération qu'à la force , qu'ils placent toute leur gloire dans une mâle vigueur , on ne doit pas s'étonner qu'ils attachent de la honte à l'extrême foiblesse. *Note du traducteur.*

B *

natale, & à chercher un asyle sur le territoire où Québec est situé aujourd'hui.

Bientôt après que les Français furent arrivés & établis à Québec, ils formèrent une alliance avec les *Adirondacks* contre les *Cinq Nations*. La première action fut décisive pour les *Adirondacks*. Ils furent redevables de ce succès à l'usage des armes à feu introduites parmi eux par leurs nouveaux alliés, & que les Indiens des *Cinq Nations* n'avoient jamais vues auparavant. Cette alliance & la défaite qui en fut la suite, loin de soumettre ou de décourager les *Cinq Nations*, parut plutôt augmenter leur ardeur. Ces peuples suppléoiert par le courage & la ruse à ce qui leur manquoit en connoissances militaires ou en armes propres à leur défense. Quoique les Français eussent remporté sur eux plusieurs avantages dans le cours de plus de quinze années, ils se trouvèrent cependant heureux à la fin de mettre un terme à leurs querelles, & de faire la paix avec eux.

Cela prouve que les Sauvages des *Cinq Nations* ne sont pas faciles à dompter, & démontre la nécessité de les conserver dans nos intérêts aussi longtems que la politique nous fera regarder comme avantageuse la possession du Canada. Rien ne peut en conséquence conduire mieux à

ce but que de conserver des barrières qui puissent nous mettre à portée de leur assurer protection, & de les fournir d'armes, de munitions & des autres choses nécessaires dans les momens de crise.

Les Indiens qui habitent au Nord de *Philadelphie* entre les provinces de *Pensylvanie* & les lacs, consistent en trois confédérations distinctes, dont les *Sénecas*, (1) les *Mohawks* & les *Onondagoës* appellés les *Pères*, composent la première : les *Oneidoës*, les *Cayugas*, les *Tuscororas*, *Conoys* & *Nanticokes* qui font une tribu, forment la seconde, & ces deux confédérations constituent ce qu'on appelle les *Six Nations*. La troisième est composée des *Wanamis*, *Chihokockis* ou *Delawares*, des *Mawhiccons*, *Munseys* & *Wapingers* auxquels on

[1] J'ai laissé à ces peuples le nom même que leur donne le texte. C'est un soin fort minutieux, à mon avis, que de s'attacher à traduire les noms propres. La prononciation fait souvent, pour chaque peuple, la seule différence. Tout le monde verra bien, par exemple, que les *Onondagoës*, les *Cayugas* sont les *Onnontaguës*, les *Goyogouins* sont par le père Charlevoix; que les *Oneidoës*, les *Mingoës*, les *Chippeways* sont les tribus indiennes que le traducteur de l'expédition du colonel Bouquet nomme les *Onëida*, les *Mingoux*, les *Chipwas*, & ainsi des autres. Note du traducteur.

peut joindre les *Mingoës*. Les *Cowetas* ou Indiens *Creeks* sont aussi unis d'amitié avec eux.

M. *Colden* dit que les nations qui sont liées ensemble par une confédération ou ligue à l'instar des provinces unies de Hollande, sont connues sous les noms de *Mohawks*, d'*Oneidoës*, d'*Onondagoës*, de *Cayugas* & de *Senekas*; que chacune de ces nations est subdivisée en trois tribus ou familles que l'on distingue par les noms de *Tortüe*, d'*Ours* & de *Loup*; (1) & que les *Tuscororas*, après la guerre qu'ils soutinrent contre le peuple de la Caroline, se réfugièrent au milieu des *Cinq Nations*, & s'incorporèrent avec elles, de sorte que, dans le fait, elles composent *Six Nations*, quoiqu'elles conservent toujours le nom des *Cinq Nations*. Cette réunion est si ancienne qu'il reste, à peine, quelques traces de son origine.

Lahontan prétend que les Iroquois ne sont réellement qu'une nation divisée en cinq districts qu'il divise de la manière suivante: les *Tsonnonthouans*, les *Goyogans*, les *Onontagues*, les

[1] Le père Charlevoix parle aussi de quelques tribus de sauvages en les désignant sous les noms des tribus de l'*Ours*, du *Loup*, de la *Tortüe*. *Histoire de la Nouvelle France*, premier vol. pag. 275.

Oneyouths & les *Agnies* qui, tous, étoient établis à trente lieues environ les uns des autres près le grand lac *Frontenac*, nommé aujourd'hui *l'Ontario*.

Les *Mohawks* ou *Maquas* sont la plus belliqueuse des cinq nations, & comptent près de sept cents guerriers. Les Français les appellent *Agnies* ou *Annies*. (1) Ils étoient établis originairement sur le *Fleuve Français* ou grand fleuve qui conduit à *Michillimakinac* d'où, par la fuite, ils se retirèrent au fleuve *Mohawk* près *Schenectady*, à seize milles environ d'*Albany* dans l'état de *New-Yorck*. (2) Depuis la guerre de 1757, ils se sont séparés; une partie de leur nation est fixée sur le grand fleuve de *Niagara*, & le reste derrière la baie de *Quenty* ou *Kenty*, environ à quarante huit milles au dessus de *Cataraqui*, (3) capitale des établissemens royalistes sur le fleuve *S. Laurent*.

[1] Le P. Charlevoix les appelle *Agniers*.

[2] *La nouvelle Yorck*, autrefois la *nouvelle Belgique*. Elle avoit reçu ce premier nom en 1615 de quelques marchands d'*Amsterdam* qui avoient envoyé des navires dans cette rivière pour y faire la traite en 1610; il fut changé en celui de *nouvelle Yorck*, lorsque *Charles II*, roi d'Angleterre, en donna le domaine au duc d'*Yorck*, son frère, depuis son successeur. *Histoire de la nouvelle France*, par le P. Charlevoix, prem. vol. pag. 142 & 143.

[3] * Ce fut M. de Courcelles, gouverneur général, qui persuadé, plus que jamais, de la nécessité d'opposer une barrière à

Cataraqui, ou le *fort Frontenac*, est bâti près de l'endroit où le lac Ontario se décharge dans le fleuve S.-Laurent. Il fut construit par le comte de *Frontenac* pour arrêter les incursions des Iroquois & intercepter le commerce de pelleteries que faisoit ce peuple avec les habitans de *New-Yorck*. Ceux-ci se les procuroient des Sauvages en échange d'autres marchandises, à bien meilleur compte que les Français ne pouvoient les leur fournir.

Le fort *Cataraqui* étoit, d'abord, construit en bois & en gazon, & entouré de piquets fort

un peuple inquiet qui n'avoit plus d'occupation au dehors, & dont la puissance & la réputation augmentoient chaque jour, fit dire aux principaux chefs des cantons, qu'il avoit une affaire importante à leur communiquer, & qu'il iroit incessamment les attendre à *Catarocoui*; ils s'y rendirent en grand nombre, & le général, qui leur avoit fait de grandes caresses & de fort beaux présens, leur déclara qu'il avoit dessein de bâtir en ce lieu-là un fort où ils pussent venir plus commodément faire la traite avec les français. Ils ne s'apperçurent pas d'abord que, sous prétexte de chercher leur utilité, le gouverneur n'avoit en vue que de les tenir en bride & de s'assurer un entrepôt pour ses vivres & ses munitions, au cas qu'ils l'obligeassent à reprendre les armes. Ils répondirent donc que ce projet leur paroissoit bien imaginé, & sur le champ les mesures furent prises pour l'exécuter; mais M. de Courcelles n'en eut pas le tems. Rappelé en France, il arriva à Québec où, à son retour de *Catarocoui*, il trouva le comte de *Frontenac* qui venoit le relever. » *Histoire de la nouvelle France, par le P. Charlevoix, prem. vol. pag. 443.*

élevés. Pendant le tems de la mission du père *Hennepin*, (1) on y fit une bâtisse en pierres, sous les ordres du sieur *Cavetier de la Salle*, (2) & son étendue en circonférence se portoit à plus de sept cents verges. Le bassin dans lequel il est placé peut contenir un nombre de vaisseaux d'un port considérable. Il y a aujourd'hui une petite garnison avec un commandant. Elle exerce une inspection sur tous les bateaux qui passent, soit pour les nouveaux établissemens, soit pour les postes supérieurs.

Les *Oneidoës*, ou *Onneyouts*, les *Onondagoës*, *Cayugas*, *Senekas* ou *Tsonnonthouans* & les *Tuscororas* qui habitent avec les *Oneidoës* & les *Onondagoës*, sont établis à une distance d'environ trente lieues les uns des autres; aucune de ces nations n'est éloignée de plus de cent cinquante milles du fleuve *Mohawk*. Elles employent toutes, pour exprimer la paix, la métaphore d'un arbre dont elles disent que la cime s'élèvera jusqu'au soleil, & que les branches s'étendront au loin, non seulement afin qu'on les

[1] « Le père Louis Hennepin étoit un récollet flamand qui accompagna dans tous ses voyages le sieur de la Salle & partagea plusieurs de ses aventures. » *Ibid*, pag 457.

[2] Il en sera parlé ci-après.

apperçoive d'une grande distance , mais encore pour qu'on puisse trouver sous leur ombrage , un abri & le repos. (1)

Les *Cinq Nations* occupent toute la partie méridionale du fleuve *S. Laurent* jusqu'à l'*Ohio* , & en bas de l'*Ohio* jusqu'au *Wabach* , à l'ouïest de l'état de *Pensylvanie* , près des frontières de la *Virginie* : à l'ouïest elles s'étendent jusqu'aux lacs *Ontario* & *Erie* , au fleuve *Miamis* , ainsi qu'aux bords orientaux du lac *Champlain* & aux *Etats-Unis*.

La force de cette confédération , la grande étendue de terrain qu'elle embrasse , le nombre de braves guerriers qu'elle produit , le courage indomptable & l'habileté qui distinguent ses membres dans leurs guerres , tant avec les Européens qu'avec les sauvages ; tout concourt à prouver l'utilité politique d'une alliance avec elle. Un fait incontestable , c'est qu'en cas de guerre avec les Américains , les postes ne feroient qu'une

[1] Le langage figuré est très commun parmi les Sauvages. Ils l'employent dans leurs discours , dans leurs chansons de guerre &c. Les Sauvages sont les hommes de la nature : c'est dans ses ouvrages , dans ses productions de tout genre qu'ils trouvent l'expression de leurs sentimens & de leurs pensées. *Note du traducteur.*

foible résistance sans ses efforts, & privé une fois de ce fort, le pays perdroit bientôt l'avantage de la traite des fourrures.

Je vais considérer la situation & l'utilité de ces barrières sous le point de vue commercial. Je tâcherai de démontrer combien il nous importe de prendre possession des postes malgré la stipulation expresse du traité de paix conclu avec les Etats Unis par laquelle ils doivent leur être cédés. Il n'est guères présumable à la vérité que les Américains rempliront de leur côté, les conditions du traité, de manière à pouvoir former raisonnablement une demande, c'est-à-dire une prétention telle que le gouvernement ne puisse se dispenser d'y faire droit.

Le premier poste dont je parlerai est *Oswé-gatche*, sur le fleuve Saint-Laurent, à cent cinquante milles environ au dessus de Montréal, à l'embouchure de la *Rivière Noire*. Une centaine de sauvages le visite de tems à autre. On les appelle Indiens d'*Oswé-gatche*, quoiqu'ils fassent partie des tribus des *Cinq Nations*. Les habitans de la nouvelle-Angleterre peuvent facilement transporter des marchandises à ce fort pour en fournir aux *Mohawks*, aux *Cahnuagas*, aux *Connecedagas*, aux Indiens de *S.-Regis* & à

quelques traîneurs indiens *Messefawgers* qui habitent près le détroit. Ils les leur donnent à bien meilleur marché qu'ils ne pourroient se les procurer des marchands à Québec ou à Montréal. Mais, c'est, surtout, le *Rum* dont ils font un grand débit parmi ces sauvages. Le *Rum* est devenu aujourd'hui un objet essentiel & même indispensable dans tous les traités avec ces peuples. (1) Ils se plaignoient autrefois assez souvent, (comme il le paroît par le langage de leurs chefs en conseil) de ce que les trafiquans introduisoient parmi eux des liqueurs fortes dont l'usage étoit dangereux pour les jeunes gens, & cependant ils n'ont pas pris encore, jusqu'à présent, le parti de se les interdire. Ils s'en font même fait une telle habitude, une telle nécessité, qu'ils regardent comme chose indispensable dans tout échange, de s'enivrer, & se livrent d'avance aux charmes de cette ivresse avec un extrême plaisir.

L'Ile de *Carleton* est plus élevée au dessus du

[1] Le passage suivant tiré de l'histoire du Canada par le père Ducreux, prouve que le goût des Sauvages de l'Amérique septentrionale pour les liqueurs fortes est de tous les tems.

« Illi austerâ illâ, non suavitate, sed acrimoniâ barbaricè capti,
* sine modo lege que pellium permutatione coemptum hauriunt. Hix-
torix Canadensis, libro primo, pag. 61.

fleuve. Elle procure, par cette situation, de plus grands avantages qu'*Oswegatche*. Elle a un bon port, avec des fortifications respectables & une nombreuse garnison. Elle fournit d'excellens matériaux pour la marine, & peut être considérée, sous ce rapport, comme le magasin général de *Niagara* & des autres postes. Des vaisseaux d'une charge considérable se rendent continuellement de ce lieu à *Niagara*, *Oswego* &c.. Il y a aussi un Commodore des lacs dont la résidence est sur l'île.

Le fort *Oswego*, sur le lac Ontario, appelé autrefois lac *Frontenac*, est bien fortifié, & peut contenir six cents hommes. Ce poste est d'une importance majeure : on le regarde comme le chef des États-Unis, & comme maître du passage à la rivière du nord ou *d'Hudson*. Il protège, d'ailleurs, la traite avec les Indiens qui habitent sur les bords du fleuve St. Laurent & de toute l'étendue de la grande nappe d'eau près de laquelle il est placé, étendue qu'on estime d'environ quatre-vingt lieues en longueur, & de vingt cinq à trente, en largeur, dans quelques endroits.

Lorsque les Anglais étoient en possession des colonies, *Albany* étoit maître de la traite avec

les Indiens. Tout le monde est d'accord qu'aucune place en Amérique, ne fournissoit une aussi grande quantité de fourrures & de pelleteries, pas même les établissemens de la baye d'Hudson dont le commerce, dans son étendue la plus reculée, est, de beaucoup, inférieur en produits au gain qu'on fait à *Albany*. Ces pelleteries & fourrures venoient du Canada; elles étoient apportées au fort *Oswego* par les Indiens qui en traitoient avec les commissionnaires envoyés par les marchands d'*Albany*. De plus, les marchandises indiennes peuvent être transportées d'*Albany* au fort *Oswego*, à beaucoup meilleur marché que de Montréal aux nouveaux établissemens à *Cataraqui* & au haut de la baye de *Kenty*. Il y a aussi beaucoup moins de risques à courir, parce que le courant du fleuve *Mohawk* n'est pas si fort que celui du fleuve *Cataraqui*, entre le lac & Montréal, & qu'il y a moins de chûtes d'eau.

Le fort *Niagara* est sur le même lac : il y a aussi une bonne garnison. Ce lac prend sa source dans le lac *Erie*, & après un cours de trente lieues, se décharge dans le lac *Ontario*. A quatre lieues environ, avant son entrée dans ce lac, il est arrêté par la grande chûte dont ont parlé divers auteurs qui ne s'accordent pas sur son

élévation. Mais d'après les calculs les plus exacts joints à mes observations personnelles, je ne suis pas éloigné de partager le sentiment du capitaine *Pierie* qui en fit une description sur les lieux. Il porte son élévation à cent quarante six pieds, & sa largeur à mille quarante, ce qui prouve l'inexactitude des calculs du P. *Hennepin* & de la *Salle*, lesquels s'accordent à donner six cents pieds à sa hauteur perpendiculaire. (1) La distance du fort *Niagara* au fort *Santwix* est d'environ cent quatre vingt milles par le pays de *Jenesee* que je parcourus avec beaucoup de facilité dans l'espace de huit jours. Ce poste est donc de la dernière importance pour protéger les Indiens alliés à l'Angleterre, & pour garantir la sûreté des avantages de leur commer-

[1] Il faut lire dans le *Journal historique des voyages dans l'Amérique septentrionale*, par le père *Charlevoix*, la description très-étendue qu'il fait du saut de *Niagara*. Quant à la hauteur & à la forme, notre voyageur se trouve parfaitement d'accord avec lui. Tous deux regardent comme un paradoxe ce qu'ont avancé le P. *Hennepin* & *Lahontan* à ce sujet. Le père *Charlevoix* finit par assurer, « qu'après l'avoir considérée de tous les endroits d'où on peut l'examiner plus à son aise, il pense qu'on ne sauroit lui donner moins de cent quarante ou cinquante pieds. Quant à la figure, elle est, selon lui, en fer à cheval, & à environ quatre cents pas de circonférence. » Lettre XV, pag. 233 & suivantes.

ce, d'autant plus considérables qu'ils ne sont point partagés.

Le *Détroit*, ainsi appelé d'une gorge entre le lac *Erie* & le lac *Huron*, est maître du commerce depuis l'*Ohio*, les *Illinois*, le *Mississipi* & les lacs supérieurs. C'est le rendez-vous des *Utawas*, (1) des *Miamis*, des Indiens de l'*Ohio*, du *Mississipi*, des *Delawares*, & même des *Mesewagas*.

Ces cinq Postes sont situés derrière les trois Etats de la nouvelle Angleterre, de *New-Yorck*, & de *Pensylvanie*, à une très-petite distance des Etablissmens Royalistes.

Le dernier poste est *Michillimakinac*, située entre le lac *Huron*, & le lac *Michigan*, sur un isthme qui a environ cent trente lieues de long, & vingt-deux de large. C'est le dernier fort vers le Nord-Oüest. Cette portion de terre est au nord des détroits à travers lesquels le lac des *Hinois* ou *Michigan* de trois cents lieues en circonférence, se décharge dans le lac *Huron* qui est d'une égale

[2] Le père *Charlevoix* les nomme les *Outoüais* : le traducteur de l'expédition du Colonel *Bouquet*, les *Ottawas*, page 17.

étendue. Le Détroit est d'environ trois lieues de long & d'une lieue de large, à la distance d'une demi-lieue de l'embouchure du lac des *Hinois*.

C'est, peut-être, la plus importante de toutes les barrières, & la plus essentielle à l'intérêt commercial de ce pays, en ce qu'elle intercepte la traite des Indiens du pays Supérieur, depuis la baie d'Hudson jusqu'au lac supérieur, & offre une sûre protection aux diverses tribus de sauvages qui s'y rendent sans cesse pour recevoir des présens du commandant. C'est aussi de ce lieu que les trafiquans qui vont au nord-ouest fixent leur départ pour le grand Portage, ou la grande place de transport, de neuf milles en longueur, avant d'entrer sur les rivières qui communiquent au nord-ouest.

Si les Anglais doivent rester en possession de toutes les parties du Canada, excepté des *Postes*, les Américains auront des moyens sans nombre de faire la contrebande, & ce commerce frauduleux rendra moins nécessaire, par la suite, l'exportation des marchandises anglaises de l'Angleterre au Canada. Les avantages commerciaux qui résultent de la consommation des objets sortis de nos manufactures seront alors, entièrement perdus pour nous : alors,

le Canada ne sera plus que d'une médiocre utilité sous les rapports du *commerce* : quant à ce qu'il pourra être nécessaire de sacrifier pour le conserver, par des raisons de *politique*, c'est ce qu'il n'entre pas dans mon sujet de discuter.

 CHAPITRE IV.

Patrouilles indiennes. = Suite des détails du voyage. = L'usage adopté par les Américains de pointer leurs pièces sur les officiers, vient des Indiens. = Leur opinion à ce sujet. = Stratagème employé par les Indiens pour tromper leurs ennemis. = Scalpage ou manière d'enlever la chevelure, genre de supplice particulier aux Indiens. = Manière dont se fait l'opération. = Ses suites. = Autre ruse employée par les Indiens contre leurs ennemis. = Anecdote de deux sauvages.

APRES avoir essayé d'expliquer la nature & l'importance des Cinq & Six Nations Indiennes, décrit la situation des postes, & développé les conséquences qui doivent résulter de l'exécution du traité, je vais reprendre le récit de ma situation à Montréal.

Je restai sept ans avec le marchand qui m'employoit. Rien ne me portoit à prendre de nouveaux engagements, je me déterminai donc à suivre le penchant qui m'entraînoit. Mes fréquentes associations avec les sauvages augmen-

toient encore mon humeur naturellement errante. J'entrai comme Volontaire, à la tête d'un parti d'Indiens, pensant que mon pays pourroit, quelque jour, retirer avantage de la connoissance plus particulière que j'aurois acquise du pays & de la langue.

Mon entrée eut lieu, en 1775, à l'époque où un parti d'environ trente Américains, commandé par le fameux *Ethan Allen*, parut à *Longue Pointe*, à deux milles environ de Montréal, dans le dessein de piller la ville. Leur attente fut déconcertée par la bonne conduite de *Crawford*, capitaine au vingt-sixième régiment. Celui ci, avec à peu près quarante hommes de troupes réglées, & quelques volontaires, fit une sortie & força l'ennemi de se retirer jusqu'à une grange où se donna une action dans laquelle le major *Carden*, M *Patterson*, un volontaire & trois particuliers furent tués. Je fus, moi, blessé au pied, mais à l'arrivée d'une pièce de campagne, l'ennemi se rendit.

Aimé des Indiens, & préférant un service actif avec eux à tout autre genre de vie, j'accompagnai les lieutenants *Peter Johnson*, & *Walter Butler*, avec quelques Mohawks à l'attaque des Américains à l'*Isle aux Noix* nous

les défimes, & primes un grand nombre d'entr'eux. Pendant l'action, nous perdîmes deux volontaires & trois particuliers. Dans le combat, je fus blessé à la tête d'un coup de mousquet.

Je joignis alors le huitième régiment d'infanterie, commandé par le capitaine *Foster*, pour attaquer aux *cedres* les Américains. Nous les vainquîmes de même. Les prisonniers furent laissés au fort *S.-Vielle* ou *île Prison*, au pied des chûtes, sous bonne garde; & le reste de notre petite armée qui formoit environ cent cinquante hommes, descendit à la *Chine* pour livrer bataille à un autre corps d'Américains. Mais les trouvant trop fortement retranchés, nous nous retirâmes à *Pointe claire* où nous restâmes jusqu'à ce que nous reçûmes avis que le général *Arnold* & quatre mille hommes étoient à l'île aux Noix, & que le major *Gordon* avoit été tué dans sa route vers l'île *St.-Jean*, à deux milles environ du fort. Il n'est point inutile d'observer à cette occasion, que l'usage adopté avec tant de succès par les Américains, de pointer leurs pièces sur les officiers, tire son origine des Indiens. Ces derniers pensent que les hommes sont bientôt mis en déroute quand leurs *chefs* ont péri. Ce sentiment, au reste, n'est pas sans

exception : les *Mattaugwessawacks* dont le pays est situé à l'ouïest du lac Supérieur, regardent la personne des officiers comme sacrée, & *Josepsis*, l'un d'eux, qui fut fait prisonnier & vendu à ces Indiens *Pénobscots*, dit que les sauvages avec lesquels ils étoient en guerre, ont adopté le même usage.

Je reçus bientôt l'ordre de faire une patrouille à la tête de dix Indiens *Connecedagas* ou *Rondaxes*, avec le capitaine la *Motte*, gentilhomme Canadien, pour aller à la recherche de la personne qui avoit tué le major *Gordon*, & reconnoître le bois. Nous espérions prendre ainsi des renseignemens sur la force effective des Américains à *l'île aux Noix*. Pour éviter tout soupçon, nous nous habillâmes en sauvages; & comme le capitaine la *Motte* possédoit bien, ainsi que moi, la langue Iroquoise, il n'étoit pas possible de nous distinguer des naturels du pays. Nous fûmes dehors six jours & autant de nuits, avec très-peu de provisions. Nous vivions principalement de raiissures de l'écorce intérieure des arbres & de racines sauvages, surtout d'oignons qui croissent en grande abondance & ne sont point desagréables au goût. La faim réconcilie avec tout ce que la nature peut supporter, &

rend agréable la nourriture la plus indifférente. D'après la triste expérience que j'en ai faite, je puis assurer que, ce qu'on auroit trouvé désagréable & même rebutant dans toute autre circonstance, devient, pour celui qui a faim, une nourriture que non seulement il mange avec avidité, mais encore qu'il savoure avec délices. Ceux qui connoissent ce que c'est que d'errer dans les bois en tems de guerre, savent combien il est nécessaire de voyager de jour, surtout dans une patrouille Indienne. Les sauvages ne prennent souvent autre chose qu'une modique quantité de bled d'Inde & de sucre d'Érable qu'ils mêlent avec de l'eau après avoir battu le bled entre deux pierres, & dont ils font leur subsistance. Pendant cette expédition, comme l'affaire étoit pressante, & l'ennemi près de nous, nous nous contentâmes de la nourriture qui se présenta.

Dans la marche du dernier jour, comme nous retournions sans avoir pu faire la moindre découverte, l'un des Indiens entendit un bruit semblable à celui d'un bâton qui se rompt. Le chef de la bande envoya en avant une patrouille. Elle revint bientôt après avec un prisonnier. Cet homme parut très-effrayé; il s'i-

maginoit n'être qu'avec des sauvages. Nous l'attachâmes à un arbre, & comme j'étois le seul du parti qui comprit l'anglois, je le questionnai avec beaucoup de mystère sur la situation & la force de l'ennemi, & rendis tout haut sa conversation. Lorsqu'il m'entendit parler sa langue il fut agréablement surpris; l'espérance succéda bientôt à la frayeur, & il me supplia de le sauver de la fureur des Indiens dont l'usage ordinaire en guerre avoit rempli son esprit des plus funestes craintes. Je l'assurai que s'il vouloit répondre de bonne foi à mes questions, sa vie seroit épargnée. Il y consentit de bon cœur, & me conduisit à un lieu d'où nous pouvions appercevoir distinctement les Américains campés sur le rivage opposé.

Nous le laissâmes attaché, & avançâmes deux milles environ, à travers des marais, jusqu'à ce que nous fûmes arrivés à la vue de l'ennemi. Les Indiens ne respirèrent bientôt plus que le combat; mais le capitaine la Motte trouva prudent de modérer leur ardeur, & leur commanda la retraite dans les bois, sans toutefois perdre notre objet de vue. Bientôt après, un bateau rempli d'hommes traverse le fleuve sans nous appercevoir. Les Indiens allument, à l'instant, du feu; chaque soldat remplit sa

couverture de bois pourri & de feuilles jusqu'à hauteur d'homme. Les ayant placés ensuite près du feu, pour leur donner l'air d'Indiens endormis, ils se retirèrent à une petite distance pour laisser aux Américains la facilité de venir sur nous sans être inquiétés, ne doutant pas qu'ils ne s'empressâssent de tirer sur les couvertures. Le succès répondit à notre attente. Car les Américains découvrant la fumée, avancèrent vers le feu, & appercevant les couvertures, déchargèrent leurs mousquets. Les Sauvages, aussitôt, sortent de leur embuscade, jettent le cri de guerre (1) tombent sur les ennemis, enlèvent la chevelure à sept d'entr'eux & font cinq prisonniers. Nous les peignîmes comme nous nous étions peints nous mêmes. Nous revînmes alors, détachâmes de l'arbre le prisonnier & les conduisîmes tous à l'île St.-Jean

(1) Je ne puis m'empêcher de remarquer ici la singulière conformité d'usages observés en même tems par les Sauvages de l'Amérique septentrionale & par les habitans d'un pays situé à l'autre extrémité du globe. Dans les détails donnés sur le Thibet & sur le pays de Boutan par M. Bogle envoyé en cette contrée du nord de l'Asie par M. Hastings, dans le tems que ce dernier étoit gouverneur général du Bengale, détails qui se trouvent insérés dans un savant ouvrage anglais sur l'Indostan, je lis le passage suivant :

« Lorsqu'ils attaquent, [les habitans de Boutan] ils poussent

où ils furent examinés par le colonel *England* qui m'ordonna de les conduire, sans délai, à *Sir Guy Carleton*.

Je m'acquittai de cette commission, au gré du commandant en chef, & restai quelque tems avec mes anciens amis, jusqu'au moment où je reçus de *Sir Guy Carleton* l'ordre de l'accompagner. Il m'enjoignit de me réunir au brigadier général *Nesbit* avec les vingt-neuvième & quarante-septième régimens dans le dernier desquels je servis un tems considérable en qualité de volontaire. Mais comme aucun emploi ne devenoit vacant & que je ne recevois pas pour mes services, des appointemens qui pussent me mettre en état de vivre & de paroître comme je le désirois, je quittai le régiment pour reprendre ma vie favorite, la *vie Indienne*. Je connoissois le genre d'exister des sauvages; je pouvois m'accommoder sans peine à leur régime. Je pensai donc que ce seroit continuer de servir utilement mon pays que d'aller à la découverte

« des cris & des hurlemens pour s'animer eux-mêmes autant que pour exciter l'effroi parmi les ennemis. »

Essai sur l'histoire, la religion, les sciences & les mœurs des Indoux, avec un abrégé de l'état actuel des puissances de l'Indostan, par M. Crafford, 2eme. vol. pag. 187.

de quelques partis d'ennemis. J'accompagnai un parti de sauvages au lac des *deux Montagnes*, à quinze lieues au dessus de Montréal, dans un village *Connecedaga*. Mes frères d'armes portoient une chevelure en trophée de mes succès militaires. (1)

Le *scalpage* (2) est un genre de supplice particulier aux Indiens. Si la victime a reçu un coup de *tomahawk* (3) avant que la chevelure

(1) « Unam reservant cutem capitis cum comâ, circumferendam quacumque perrexerint, seu trophæum belluinæ dicitatis. » *História Canadensis, libro primo, pag. 73.*

« Je vis à l'entrée d'un des camps Indiens plusieurs trophées semblables pendus à des poteaux devant leurs cabanes. » *Voyages dans les parties intérieures de l'Amérique, traduits de l'Anglais par le C. Le Bas, 1er. vol. pag. 338.*

(2) L'auteur Anglais des voyages traduits par le C. Le Bas, explique la manière dont se fait cette horrible opération, dans les termes suivans :

« Quand ils *scalpent* un ennemi mort, ou hors d'état de se défendre, ils lui mettent un pied sur le cou, entortillent ses cheveux autour de la main gauche pour retirer la peau qui couvre le sommet de la tête, & de l'autre main, tirant de leur sein un couteau qu'ils tiennent toujours en bon état pour faire cette cruelle opération, ils enlèvent en deux ou trois coups, donnés avec adresse, tout le péricrâne. Ils sont si expéditifs que souvent une minute suffit. »

Voyages dans les parties intérieures de l'Amérique, 1er. volume pag. 338.

(3) Ou hache d'armes. Voici la description du *tomahawk* telle

lui ait été enlevée, ce coup est suivi d'une mort prompte: mais si l'ennemi s'est borné à enlever la chevelure, le patient souffre alors d'affreuses douleurs & cependant ne perd pas toujours la

que je la trouve dans les mémoires du lieutenant *Henry Timberlake* sur les *Indiens Cherokees*.

« Les armes de guerre des *Cherokees* sont des fusils, des arcs, des flèches, des javelots, des couteaux de *scalpage* & des *tomahawks*, espèces de haches dont on creuse la partie travaillée au marteau de manière à ce qu'il y ait un petit trou pratiqué depuis cet endroit tout le long du tuyau. Au bout est un petit tube de cuivre destiné à entrer dans la bouche, ce qui les rend tout à fait propres au même usage qu'une pipe. Il y a différentes manières de faire les *tomahawks*. Elles dépendent de la forme adoptée dans le pays, ou même de l'idée de l'acheteur. Car ce sont les Européens qui les font tous. Quelques uns sont terminés par un long pieu, & on les arrange de chaque côté, de manière à ce qu'ils servent à divers usages. C'est un des objets les plus utiles pour eux en campagne. Il fait l'office de la hache, de la pipe & de l'épée. Les Indiens ne sont pas moins habiles à le lancer qu'à s'en servir de près: ils tueront même leur ennemi à une distance considérable. »

Mémoires du lieutenant Henry Timberlake, pag. 51 & 52.

Le *tomahawk* est une arme dont les Indiens font un grand usage à la guerre. Lorsqu'ils poursuivent leur ennemi & qu'il leur est impossible de l'atteindre, ils lancent cette arme avec tant d'adresse qu'ils ne manquent presque jamais de percer le dos des fuyards qui sont obligés de s'arrêter. Le *tomahawk* n'est autre chose qu'une petite hache qui a un tranchant d'un côté, de l'autre une espèce de pipe. Quand ils l'achètent aux marchands qui les fabriquent, ils en ôtent le manche qui est de bois pour en substituer un autre fait de roseau qu'ils creusent avec une adresse surprenante. »

Voyages dans les parties intérieures de l'Amérique, traduits par le C. Le Bas, 1er. vol. pag. 339 & 340

vie. Il y a plus d'un exemple de personnes de l'un & l'autre sexe, encore vivantes en Amérique, & sans doute aussi en d'autres pays, qui, ayant subi cette opération, portent une calotte d'argent ou d'étain sur le sommet de la tête pour la garantir du froid, jouissent, d'ailleurs, d'une bonne santé, & ressentent rarement des douleurs.

Lorsqu'un Indien frappe son ennemi sur la temple avec le *tomahawk*, celui-ci tombe à l'instant. Il le saisit alors d'une main par les cheveux qu'il entortille ensemble avec force pour séparer la peau de la tête, & lui mettant le genou sur la poitrine, il tire du fourreau, avec l'autre main, le couteau fatal & cerne la peau autour du front, se servant de ses dents pour l'arracher. Comme, en général, ils sont fort adroits, l'opération ne dure pas plus de deux minutes. La chevelure est alors étendue sur trois cerceaux. On la fait sécher au soleil, & on la peint ensuite avec du vermillon. Quelquefois, en tems de guerre où ces chevelures leur sont bien payées, les Indiens en partagent une en cinq ou six parts, les portent au poste le plus voisin, dans l'espérance de recevoir une récompense proportionnée au nombre.

Lorsqu'un Sauvage de leur nation même a

eu la chevelure ainsi enlevée, ils tirent encore parti du cadavre. Ils l'habillent, le peignent avec du vermillon, le portent ensuite contre un arbre avec des armes dans les mains pour faire croire aux autres Indiens que c'est un ennemi en sentinelle. Ils enfoncent des pieux à l'entour du cadavre presque à fleur de terre, de manière qu'on ne puisse les appercevoir. Les Indiens, voyent un homme contre un arbre, & sont impatiens de le faire prisonnier. Dans l'ardeur qui les anime, ils se précipitent sur la pointe de ces pieux, & se trouvant hors d'état d'avancer, ils sont bientôt faits prisonniers. Avant de quitter ce sujet, je raconterai une anecdote curieuse au sujet de deux sauvages de nations différentes. Le fait s'est passé du tems de *Sir Guillaume Johnson*.

Un Indien *Mohawk*, nommé *Scunnionsa* ou *l'Élan*, & un *chippeway* nommé *cark cark* ou *la corneille*, s'étant trouvés ensemble à un conseil de guerre près *Crown-point* en 1757, exaltoient l'un & l'autre leur propre mérite, & vantoient, chacun, sa supériorité dans l'art d'enlever une chevelure. Le *Mohawk* prétendit qu'il en enleveroit une beaucoup plus confidentiable que ne le pourroit faire le guerrier *chippeway*. Celui-ci fut très-choqué, & demanda

qu'on procédât à l'épreuve. Ils partent chacun par une route différente, après être convenus de se rejoindre dans un lieu & à un jour indiqués, où devoit se tenir un conseil. Ils furent de retour au jour fixé, & se présentèrent dans le conseil. Le *Mohawk* montra le résultat de son expédition. C'étoit la peau de la tête & du col d'un homme, rembourrée avec de la mousse, & cousue avec du nerf de daim. Les yeux y étoient attachés. Les chefs manifestèrent leur approbation, & le proclamèrent un brave guerrier. Le *Chippeway* se leva alors, & regardant fièrement le *Mohawk*, lui fit dire par un interprète, que son expédition étoit celle d'une *bonne vieille*, (1) ce qui est regardé comme une sanglante injure. Il donna ordre, ensuite, à un de ses fils, d'apporter le résultat de la sienne. Celui-ci expose, à l'instant, à leurs yeux, une peau d'homme toute entière, rembourrée avec des plumes, & cousue très-artistement avec du nerf de daim. Les chefs le comblèrent d'éloges, & d'une voix unanime, déclarèrent qu'un pareil exploit le rendoit su-

(1) Nous avons dit plus haut combien cette expression injurieuse suppose de mépris pour celui à qui elle est adressée. *Note du traducteur.*

périeur au guerrier *Mohawk*. Celui-ci enflammé de ressentiment, sortit du conseil, la vengeance dans le cœur. Aussitôt qu'il vit sortir le *Chippeway*, il le suivit, &, épiant un moment favorable, l'expédia à coups de *tomahawk*, satisfait d'être débarrassé, même par ce lâche assassinat, d'un rival qui l'avoit vaincu.

C H A P I T R E V.

Détails sur le caractère & les inclinations des Indiens Connecedagas ou Rondaxes très-civilisés. = Leur bravoure. = Leur attachement aux intérêts de l'Angleterre. = Preuves qu'ils en ont données. = Qualités nécessaires pour acquérir la confiance des Indiens. = Opinion d'un chef Indien sur le général Washington. = Habitude des Indiens dans les bois. = Leur manière de s'orienter. = Anecdote tirée des voyages de Kalm. = Sobriquets donnés par les Cherokees. = Caractère des Indiens. = Soumission aux rois, absurde dans l'opinion des Iroquois. = Grandes idées qu'ils ont de la souveraineté. = Leur caractère. = Efforts des nations leurs alliées pour adoucir leurs mœurs. = Les Français y ont réussi en employant les préceptes du christianisme. = Reproche que leur fait Jacques Adair à ce sujet. = Leur justification. = Effets de la société des commerçans ou même des prédicateurs anglais, bien différens chez les Indiens. = Faits à l'appui de cette assertion. = Autre preuve. =

Motifs probables de leur prévention contre
les Anglais.

LES Sauvages de cette nation sont de la tribu *chippeway*, & parlent un langage mêlé de *chippeway* & d'*Iroquois*. Ils furent chassés de la partie supérieure du pays au tems de la grande guerre des Indiens, vers 1720, & s'établirent sur le lac des deux Montagnes. Il y a environ deux cents habitans. Ils sont très-industrieux, & cultivent la terre à la manière des *cahnuagas*. Ils élèvent du bétail, & vivent dans un degré de civilisation inconnu à la plupart des tribus *chippeways*. Il y a aussi une ville près le lac *Érie* dans les limites des Etats Unis, habitée par environ quinze cents hommes de cette nation, dont le respectable M. *Charles Beattie* rend le compte le plus avantageux.

Depuis leur établissement, les *Connecedagas* ont contracté des alliances avec les Indiens *Cahnuagas*, de *St.-Régis*, & les *Mohawks*, raison pour laquelle leur langage est moins pur, quoique plusieurs d'entr'eux parlent la langue originale. Je l'ai trouvée parfaitement entendue sous tous les rapports dans mes fréquentes

quentes relations avec les *Chippeways* au delà de *Michillimakinac*. Ce fut parmi ces Indiens, que j'acquis les premiers principes d'un langage qui, par une longue habitude, m'est devenu plus familier que le mien même; & j'espère qu'on ne m'accusera pas de vanité, si j'assure que le vocabulaire & le recueil de phrases familières joints à cet ouvrage sont plus considérables qu'aucun de ceux qui ont été déjà publiés. Quant à l'ortographe, j'ai mis une attention particulière à employer les lettres & les accens qui peuvent rendre les mots indiens de la manière la plus conforme à notre prononciation. Je n'ai pas eu pour but d'exposer des règles générales pour l'ortographe d'une langue qui n'a jamais été réduite en système: mais ceux qui possèdent mieux les principes de la grammaire universelle pourront retirer quelque utilité de mes efforts.

Les *Connecedagas* passent pour de braves guerriers, & mon opinion, fondée sur la longue expérience que j'ai faite de leur conduite & de leur courage, s'accorde avec celle que les Anglais ont conçue d'eux sur de simples rapports. Aucune nation sauvage ne fut jamais plus sincèrement attachée aux intérêts de l'Angleterre, pas même les *Mohawks* dont la fidélité a prés-

que passé en proverbe. Pendant le cours de la guerre d'Amérique, ils abandonnèrent leurs familles & le soin de leurs affaires domestiques pour défendre l'Angleterre, ce que les *Cahnugas* (quoique descendans des *Mohawks* & *Munseys*, ou Indiens *Mawhiccons* communément appellés *Indiens du fleuve*) ne firent point avec autant d'empressement. Peut-être leur rapport avec les *Delawares* avant la révolte de ces derniers que les Indiens, en signe de mépris, avoient coutume d'appeller *bonnes vieilles*, auroit-il été cause de cette répugnance momentanée : si tel fut, au reste, leur motif, il ne subsista pas longtemps. Car il faut leur rendre justice : dès qu'ils s'armèrent du *tomahawk*, ils se conduisirent avec une grande intrépidité, & prouvèrent que le sang des anciens *Mohawks* couloit toujours dans leurs veines. Quelques personnes dont je ne regarde pas la bonne foi comme très-prouvée, ont attribué leurs services, d'un côté à la crainte qu'ils avoient de notre gouvernement, & au ressentiment des sauvages qui étoient dans nos intérêts, de l'autre à l'espérance de récompenses considérables : mais comme de semblables imputations peuvent être loin de la vérité, il ne serviroit à rien de chercher sérieusement des motifs à leur conduite. Il suffit de savoir qu'ils étoient nos

alliés, & que, selon toute apparence, ils continueront de vivre amis de la nation angloise. On doit, à cet égard, de grands éloges au major *Carleton*, officier brave & expérimenté pour lequel ils avoient une amitié vraiment romaine. (1) Ils volèrent avec ardeur sous ses drapeaux, exécutèrent toujours ses ordres avec zèle, & ne l'abandonnèrent jamais. Il seroit difficile de citer quelqu'exemple, soit ancien, soit moderne, d'une affection plus forte, d'un dévouement plus généreux.

Il faut du bon sens naturel & une parfaite connoissance du caractère des Indiens, pour les déterminer à placer une confiance sans bornes dans leurs chefs *Européens* ou *Americains*. Ajoutez encore une déférence, au moins apparente, à leurs avis, des efforts pour se plier à leurs desirs, & une attention particulière à ne point s'entêter dans quelque projet, soit de défense, soit d'attaque, lorsqu'il est contraire à leur

[1] Je ne connois pas dans l'histoire romaine d'exemples célèbres qui justifient cette expression de notre voyageur. Il l'a employée, sans doute, pour caractériser mieux le sentiment dont il parle. Il a pensé qu'on ne pouvoit mieux louer une vertu qu'en y attachant le nom des *Romains* qui rappelle tant d'actions sublimes. En un mot, il a dit, « une amitié romaine » comme nous disons tous les jours : une fermeté romaine, le courage d'un romain. *Note du traducteur.*

opinion. La fin malheureuse du général *Braddock* est une triste preuve des effets funestes que peut avoir un plan de conduite opposé à leur volonté. Ses manières hautaines & sa persistance opiniâtre dans le plan qu'il avoit conçu, & qui étoit entièrement contraire à l'avis des chefs expérimentés, lui firent perdre leur amitié. Il mourut sans être regretté d'eux, les confirmant dans une opinion qu'ils avoient plus d'une fois manifestée auparavant, savoir » qu'il manquoit également de prudence & d'habileté dans la guerre. » (1) Le grand *Washington* lui-même encourut leur censure par sa conduite, & donna lieu à un chef Indien nommé *Tanacrishon*, de la tribu des *Senekas* qui le jugeoit d'après leurs règles particulières, de dire que c'étoit » un excellent homme, mais qu'il manquoit d'expérience. » (2)

[1] « Le général *Braddock* périt dans des défilés où il s'étoit engagé, victime de son entêtement dans le plan qu'il avoit conçu. Son sort funeste a toujours été présent à la mémoire des Anglais qui se sont trouvés dans les mêmes déserts & sans cesse un sujet d'effroi pour eux. » *Relation historique de l'expédition du colonel Henry Bouquet contre les Indiens de l'Ohio, traduite de l'Anglais, pag. 20.*

[2] J'en demande pardon au chef Indien *Tanacrishon*, mais la seconde partie de son opinion n'aura pas beaucoup de partisans. *Note du traducteur.*

Il ne faudra pas beaucoup de preuves à l'homme de bonne foi pour le convaincre de la supériorité qu'ont sur nous les Indiens dans les bois. Ils y sont (qu'on me passe l'expression) comme dans leur *élément* naturel. Un arbre, un fleuve dont l'idée locale ne les trompe jamais, guide leur marche jusqu'aux plus secrètes retraites d'un bois épais, soit pour y chercher une retraite sûre, soit pour y dresser quelques embûches. Ne les voyant donner aucune attention au lever ni au coucher du soleil, je fus d'abord très-surpris, ignorant comment ils pouvoient voyager d'un lieu à un autre sans jamais se tromper essentiellement : mais ils me l'expliquèrent bientôt en m'apprenant qu'ils alloient, sans la moindre difficulté, d'un pays à un autre, guidés par la *mousse des arbres* qui se conserve toujours au *Nord*, tandis qu'au *Midi* elle se gâte & périt. Ils remarquent encore que les branches sont plus grandes & qu'il y a plus de feuilles au *Midi* qu'au *Nord* de l'arbre. La portion du genre humain la plus éclairée ne pourroit être, sans doute, ni plus sûre dans sa manière de juger, ni plus attentive aux ouvrages de la nature. (1)

[1] Mille autres exemples semblables prouveront que les

- Pour prouver mieux encore à quiconque pourroit en douter que les Indiens possèdent beaucoup de connoissances naturelles, & même sont capables de faire des progrès à l'aide de l'étude, je vais rapporter une anecdote tirée des voyages de *Kalm* (2) tel en alacol ebbil' mon

Un vieux Sauvage Américain se trouva dans une hôtellerie à *New-York* avec un particulier qui lui donna quelques verres de liqueur. Devenant plus animé, il se vanta qu'il sçavoit lire & écrivoit en anglais. Ce particulier voulut lui être agréable en lui donnant occasion de déployer ses connoissances, & le pria de permettre qu'il lui proposât une question; à quoi le vieux Sauvage consentit. L'Anglais lui demanda alors « quel avoit été le premier circoncis? » L'Indien répondit sur le champ: « notre père Abraham. » Il demanda, à son tour, à l'Anglais, «

Sauvages ont un sens très-droit & une grande intelligence. Quant à ce que dit notre voyageur de leur manière de s'orienter, on s'en étonnera moins, quelque admirable qu'elle soit, en considérant que ces hommes errent sans cesse dans les bois, sur le bord des fleuves, exposés à toutes les injures du tems: qu'ils ont dû, nécessairement, observer plus d'une fois, les effets physiques, leur action, leur réaction: qu'enfin ce sont d'habiles & de sçavans interprètes de la nature par la même raison que des conducteurs de troupeaux furent les premiers astronomes. *Note du traducteur.*

(2) Le professeur *Kalm* est auteur d'un voyage dans l'Amérique septentrionale.

quel avoit été le premier *Quaker*? » celui ci répondit que rien n'étoit plus incertain; que les sentimens, à cet égard, différoient étrangement. L'Indien voyant que le particulier ne pouvoit résoudre la question, mit ses doigts dans sa bouche en signe de surprise, & le regardant fixement, lui dit: » que *Mardochee* avoit été le premier *Quaker*, puisqu'il avoit refusé d'ôter son chapeau devant *Aman*. »

M. *Adair* (1) dit que les *Cherokees* (2) sont très-enclins à donner aux gens des sobriquets. Un homme à grandes jambes & à l'air hébété, ils l'appellent un *Coq-d'inde*: un homme de mauvais caractère, c'est une *Guêpe*: un bavard, c'est une *sauterelle*: une personne dont la voix est rauque, ils disent qu'elle ressemble à un *Taureau*: enfin, un interprète dont les mœurs & la conversation sont obscènes, ils l'appellent un interprète *de chemise de femme*.

Le caractère des Indiens est naturellement fier (3) & rempli d'amour propre: ils se

(1) Auteur d'une histoire des Indiens de l'Amérique.

(2) Les Mémoires du lieutenant *Henry Timberlake* que j'ai déjà cités, donnent sur cette tribu des sauvages Indiens les détails les plus curieux & les plus intéressans. Note du traducteur.

[3] » Ils sont excessivement fiers, & méprisent la basse classe

regardent comme les plus sages des enfans des hommes, & sont très-choqués quand on rejette leurs avis. Les exploits de leurs ancêtres dont le souvenir se grave dans leurs esprits par les récits qu'ils en font sans cesse, leur donnent les plus hautes idées de leur bravoure & de leur puissance : &, quoiqu'ils ne soient qu'une poignée d'hommes, (parlant par comparaison) ils ont assez de présomption pour croire qu'ils pourroient, s'il le vouloient, détruire les Français & les Anglais tout ensemble. » Ces derniers, disent ils, sont des fous ;
 » ils lèvent leurs fusils à moitié de hauteur
 » d'homme, & lâchent leur coup au hazard :
 » nous au contraire, nous visons le nôtre &
 » le manquons rarement ; ce qui, ajoutent-ils,
 » doit être le vrai but de ceux qui vont à
 » la guerre. »

Ces idées exaltées de leur mérite sont plus particulières aux Cinq Nations. C'est pour cette raison qu'elles sont plus distinguées que les autres tribus de Sauvages, quoiqu'aucune d'elles

« des Européens. J'assisois un jour à quelques divertissemens où
 « l'on disputoit de la force du corps : ils refusèrent d'y prendre
 « part, ou de s'approcher avec d'autres qu'avec des officiers. » *Mé-*
moires du lieutenant Henry Timberlake sur les Indiens Cherokees,
 pag. 53.

ne soit en défaut à cet égard. Ces mêmes sentimens ont attiré aux Iroquois le respect d'autres nations qui redoutent leur bravoure & la supériorité de leur intelligencé. Une secrète ambition les porte d'ailleurs à étendre leur réputation. Quoique leur nombre diminue de jour en jour, cette soif de gloire ne sera jamais éteinte parmi eux tant qu'il y aura des cœurs pour l'entretenir : ils ne fuyent point le danger dès qu'il y va de l'honneur.

Les *Iroquois* rient quand vous leur parlez d'obéissance à des rois : ils ne peuvent concilier l'idée de soumission avec la dignité d'homme. Chaque individu, parmi eux, est souverain dans son opinion : & comme il ne fait découler sa liberté que du grand esprit seulement, jamais on ne pourroit l'amener à reconnoître aucun autre pouvoir. (1)

[1] Ces peuples sont libres dans toute l'étendue du droit naturel, & il semble que la liberté, presque bannie de toute la terre, ait choisi sa retraite & son asile chez eux. Rien ne les divertit davantage que quand on leur parle d'obéir aux rois, de craindre les menaces & châtimens des gouverneurs. Cela les fait rire, car ils ne peuvent ajuster l'idée de soumission avec celle d'un véritable homme ; & le seul terme de dépendance leur fait horreur. Chaque *Iroquois* se croit souverain ; & il prétend ne relever que de Dieu seul qu'il nomme le grand Esprit.

Voyages de Lahontan, vol. IIe., lettre Ve., pag. 36 & 37.

Il sont jaloux à l'excès & s'offensent aisément. Quand, une fois, ils ont soupçonné, il est très difficile de détruire l'impression. Ils emportent leurs ressentimens au tombeau, & les laissent à la génération qui doit leur succéder.

Ceux qui ont été en société avec eux, tout en admirant leur valeur héroïque à la guerre, leur résignation à supporter les plus cruels tourmens, & la constance de leur attachement, ne peuvent que déplorer les terribles effets de leur ressentiment qui n'a point de bornes. C'est cette violence de caractère, portée, en général à l'extrême, qui les rend si difficiles à dompter & si dangereux à encourager. Trop de ménagement, ils l'attribuent à la crainte; trop de rigueur produit le désir de la vengeance.

Les nations qui se sont alliées avec eux ont toujours eu pour but d'anéantir ces préjugés fortement enracinés, & qui, malgré la pente naturelle du cœur humain à les entretenir, ne seroient pas devenus si funestes à la société, s'ils n'étoient fortifiés par les avis & par les exemples des vieillards. Elles ont assés essayé d'adoucir leurs mœurs en introduisant parmi eux la religion chrétienne dont les préceptes admirables sont si propres à détruire toute inclination sanguinaire, à rendre le genre humain plus heu-

reux & les membres de la grande famille meilleurs les uns à l'égard des autres. S'il est permis de regarder comme preuve d'un changement sincère la réforme qu'on remarque à l'extérieur, on peut dire que les Français, nos voisins, ont réussi complètement dans cette louable entreprise. La sage conduite des habitans de plusieurs villages Indiens du Canada, justifie ce que j'avance. M. Jacques Adair n'est cependant pas de cet avis. Il prétend, au contraire, que
 » les Canadiens français méritent de grands re-
 « proches pour débaucher nos paisibles Indiens
 » du Nord par le moyen de leur infernal ca-
 « téchisme.

Je suis loin de me déclarer l'avocat de croyances ennemies du repos de la société; je crois cependant, le reproche trop sévère. Car, s'il est vrai de dire que les prêtres exerçant autrefois sur eux une grande influence, leur ont inspiré, par un faux zèle, des sentimens peu favorables aux Anglais, je n'en suis pas moins d'avis qu'ils ont longtems employé tous leurs efforts pour leur inculquer les maximes de l'évangile. A la vérité, c'est toujours une chose bien déplorable que de voir des hommes faire servir la politique ou la religion à l'intérêt d'une des deux; mais, après tout, peut être les

Français ne font ils pas plus blâmables que d'autres nations. Nous enveloppons trop légèrement les autres dans nos débats, & les faux dévots ne s'emparent que trop souvent de la religion pour soutenir la cause qu'ils ont à cœur de défendre.

À l'égard de ceux des Indiens qui ont été accoutumés à la société des commerçans, & même, des prédicateurs anglais, (je le remarque avec peine,) leurs sentimens, leurs mœurs, leurs habits sont bien différens. Ils se sont pervertis; ils ont plus dégénéré; ils ont ajouté à la violence des passions que la raison ne peut vaincre, le mensonge & les jurmens, vices qu'ils tiennent malheureusement de nous.

Cette assertion est appuyée par le témoignage de M. *Serjeant*, citoyen de la nouvelle Angleterre. Il rapporte que, dans un voyage chez les Indiens Shawanèses (alliés & faisant partie des six nations) & quelques autres tribus, ils rejettèrent avec dédain la proposition qu'il leur fit de les instruire dans la religion chrétienne: qu'ils lui reprochèrent même son culte & lui dirent que les trafiquans n'avoient d'autre but que de tromper, abuser & débaucher leurs jeunes filles, & même les femmes

mariées lorsque les époux seroient hors du logis. Ils ajoutèrent que les *Senekas* leur avoient fait promettre, en leur cédant le pays, de ne jamais recevoir le christianisme de la part des Anglais.

« J'apporterai une preuve de plus. Le gouverneur *Hunter* présenta aux Indiens, par ordre de la reine Anne, des habits & d'autres choses qui leur étoient fort agréables; & s'adressant à eux dans un conseil qui se tenoit à *Albany*, leur dit, « que la reine, leur bonne mère, » avoit non seulement pourvu à ce qu'ils eussent » des vêtemens pour le corps, mais qu'elle se » proposoit encore d'orner leurs ames par la » prédication de l'évangile, & qu'elle devoit leur » envoyer des ministres pour les instruire. » Lorsque le gouverneur eut fini son discours, le plus vieux d'entre les chefs se leva & lui dit : » qu'au nom de tous les Indiens, il remercioit la reine leur bonne mère, des beaux » habits qu'elle leur avoit envoyés : mais qu'à » l'égard des ministres, ils en avoient déjà » quelques uns qui, au lieu de leur prêcher l'évangile, leur apprenôient à boire avec excès; » à se tromper & à se quereller entr'eux; » & il supplia le gouverneur de leur ôter ces prédicateurs ainsi que plusieurs Européens qui étoient

venus parmi eux ; ajoutant » qu'avant leur ar-
 » rivée, les Indiens étoient des hommes hon-
 » nêtes, sobres & purs ; qu'aujourd'hui, ils
 » étoient la plupart de mauvais sujets : qu'au-
 » trefois, ils avoient la crainte de Dieu, mais
 » qu'aujourd'hui ils croyoient à peine à son
 » existence. »

Pour atténuer le plus possible ces reproches contre les Anglais, il est juste de remarquer qu'on doit attribuer, en grande partie, les vices & l'immoralité dont il est question, aux trafiquans qui avoient coutume d'acheter des criminels & de louer des hommes infâmes pour transporter leurs marchandises chez les Indiens. Plusieurs de ces mauvais sujets s'échappoient de chez leurs maîtres pour aller joindre les sauvages : leur détestable conduite fit un tort considérable aux Anglais dans l'opinion des Indiens, & leur inspira une haine qu'il ne sera possible d'éteindre qu'avec du tems & des efforts.

 CHAPITRE VI.

Description des danses Indiennes. = Leurs noms divers. = Charivary, usage parmi ces Indiens. = Agilité des Sauvages. = Leur adresse à la chasse. = Lumme ou petit plongeon de la mer du nord. = Chasse de cet oiseau par les Indiens. = Forme des canots = Origine du nom donné au village de la Chine. = Ce village, lieu du dépôt des marchandises Indiennes. = Courant très-violent dans la route de trois Rivières à la Chine. = Moyens en usage pour le surmonter. = Habileté des Canadiens à les employer. = Distance de la Chine à Michillimakinac. = Manière de réparer les accidens qui endommagent les canots. = Le grand saut, courant très-dangereux. = Animaux sauvages dont le pays abonde. = Michibichi, espèce de Tigre, le même que nous nommons la Panthère. = Le

Castor. — L'Ours gris très-redoutable. — Anecdote d'un jeune Indien.

JE termine cette longue digression pour reprendre mon histoire depuis le tems où j'allai au village des Connecedagas. Je m'y arrétau quelques mois, faisant plusieurs excursions, allant à la découverte des partis ennemis, & ramenant souvent des prisonniers. Ces succès parvinrent à la connoissance de *Sir-Guy Carleton* qui, à la première entrevue, loua ma conduite, & désira que je servisse de nouveau dans son régiment. Je lui dis que je me trouvois très-heureux d'avoir pu me rendre utile à mon pays, qu'une marque si glorieuse de sa satisfaction me flattoit beaucoup : mais que la vie de volontaire, quoique très-honorable, ne me donnoit droit à aucune paye, & qu'il n'y avoit d'emploi vacant dans aucun des régimens Anglais. Il me nomma alors garde marine à bord du vaisseau *Fell*, commandé par le capitaine *Barnsfer*, sur le fleuve S.-Laurent. Je continuai d'y servir jusqu'à ce qu'un ordre vint de le ramener en Angleterre.

Aussitôt que j'eus quitté la marine, je retour-
nai

nai au lac des deux Montagnes, & continuai avec ardeur de m'exercer à la profession d'interprète, & de me perfectionner, par intervalles, dans les langues Indiennes, surtout dans celle des *Chippeways*, me proposant de m'engager au service d'un marchand pour aller au Nord-ouïest à la première occasion favorable. Je m'appliquai aussi avec grand soin à acquérir une connoissance entière de leurs mœurs & de leurs usages. Dans cette vue, je pris part à leurs divertissemens, &, bientôt, je fus cité comme un bon danseur. A cette qualité j'ajoutai l'avantage de connoître les différens cris de guerre aussi parfaitement qu'un sauvage. En m'accommodant à leurs mœurs, en m'amusant de leurs plaisirs, je gagnai bientôt leur affection, & ne les quittai après qu'avec un véritable regret.

Les danses sont en grand nombre & très-variées chez les Indiens. Chacune a son cri particulier.

- 1°. La danse du calumet.
- 2°. La danse de la guerre.
- 3°. La danse des chefs.
- 4°. La danse du départ.
- 5°. La danse du scalpage.
- 6°. La danse des morts.

- 7°. La danse du prisonnier.
 8°. La danse du retour.
 9°. La danse du pieu.
 10°. La danse du mariage.
 11°. La danse du sacrifice. (1)

Dans toutes ces danses, j'étois maître accompli : je menois souvent le bal. Si, par hazard, quelqu'étranger fût venu au milieu de nous, il n'eût pu me distinguer des Indiens à moins que je n'eusse voulu m'en laisser reconnoître.

Me fiant sur mon air de Sauvage, je descendois de tems à autre jusqu'à Montréal & passois souvent les postes comme un Indien. J'aurois quelquefois à me distinguer dans un *charivari*, usage adopté en différentes parties du Canada. Il consiste à se rassembler avec de vieux pots, des chaudières &c. & à les frapper aux portes des mariés, le plus souvent quand le mari est plus vieux que la femme ou que les deux époux ont été mariés deux fois. C'est en pareil cas qu'ils font le *charivari*, en poussant des cris violens jusques à ce que l'époux soit forcé

(1) Le père Charlevoix en cite d'autres, telles que la danse de la découverte, la danse du bœuf &c. & celles ordonnées par les médecins du pays.

Voyez le journal historique d'un voyage fait par lui dans l'Amérique Septentrionale, lettre XX. pag. 295 & suivantes.

d'acheter leur silence par un sacrifice pécuniaire, ou qu'il consente à essuyer les propos les plus indécents. Par le mot *charivari*, on entend en français une sorte de musique grossière. Ce que je suppose être l'origine de l'usage dont il s'agit.

Je ne me bornai point à devenir habile dans leurs divertissemens. J'appris à construire un canot, (1) à enlever, à cet effet, l'écorce d'un arbre, en un mot, à faire le reste de cette besogne aussi bien que les naturels du pays. Je fis aussi des makissins ou fouliers Indiens, de peau de daim, qu'on prépare & qu'on passe à la fumée pour rendre le cuir plus doux & plus souple, & qu'on garnit de piquans de porc-

(1) « Ad eos torrentes ubi devenum est, navigiola ipsi sua (canoas batavi scriptores appellant: nos eadem nomenclaturâ utemur déinceps) imponunt humeris, nec gravissimâ sarcinâ, quippe ex perlevi cortice arboris betulæ. » *Historiæ Canadensis libro primo*, pag. 49.

Les grands canots faits d'écorce de bouleau sont surs, & ne tournent jamais. On lève ordinairement cette écorce en hiver avec de l'eau chaude. Une seule écorce suffit quelquefois pour tout un grand canot, tant les arbres de cette espèce sont gros en ce pays-ci. Mais quand il faut plusieurs écorces, on en met une pour faire le fond, & les Sauvages y en coulent deux autres avec des racines pour faire les bords, & cela si artistement, qu'on jureroit que le canot est tout d'une pièce. » *Voyages de la Hontan*, 116. vol. pag. 41.

épic & de petits grains auxquels sont quelquefois suspendues des clochettes. On préfère, pour la supériorité de l'ouvrage & pour le goût, ceux que font les Mohawks au grand fleuve près Niagara. Ils coûtent souvent quatre dollars la paire : mais, sans ornemens, ils ne se vendent d'ordinaire qu'un dollar. Ils sont plus agréables à porter que les souliers Anglais : en Été, ils tiennent les pieds plus frais, & en Hiver, comme on les fait très-amples, il y entre des chaufsons épais pour empêcher le froid excessif de pénétrer. (1) Dans leurs danses de guerre, les Indiens y attachent des clochettes & de petites pièces d'étain pour produire une sorte de carillon. Dans une danse où je me trouvois, le chef qui menoit le bal, attacha aux siens une grosse sonnette de mulet. Cela fit un vacarme qui ne ressembloit pas mal à un concert Hollandais.

Les Sauvages passent pour très-agiles & très-

(1) Ces chaufures paroissent être, au moins par l'usage qu'on en fait en hiver, les mêmes, à peu de chose près, que les raquettes dont parlent la Hontan & le père Charlevoix. Ces deux en font une description assez semblable & s'accordent à dire que ces souliers sont d'une très-grande utilité. Voyez les voyages de la Hontan, pag. 89 & 90 du second volume, ainsi que le journal du voyage dans l'Amérique septentrionale, du père Charlevoix, lettre XIV, pag. 220 & 221.

lestes à la course. (1) En admettant cette opinion qu'on a d'eux assez généralement, il n'est pas moins certain que les Européens sont plus prompts à parcourir une petite distance. Le grand mérite des premiers, à mon avis, consiste dans la force qu'ils ont de soutenir une longue marche, ce qui les rend très utiles pour traverser les bois en qualité d'express ou de coureurs. Ils dorment peu; quelques racines & de l'eau qu'ils prennent, pour ainsi dire, à la volée, suffisent à leur subsistance: ils ne perdent pas, comme on voit, beaucoup de tems à se reposer. Ils sont aussi très bons nageurs (2) & ne redoutent pas les plus forts courans. De telles qualités en font des hommes très utiles; & tant que les Anglois conserveront quelque possessions dans le Canada, ils

(1) « Étant bien composés, il ne peuvent faillir d'être agiles & dispos à la course..... Nos *Armouchiquois* sont dispos comme des levriers, & les autres Sauvages ne leur cèdent guères, sans que, toutes fois, ils violentent la nature, ni usent d'aucun artifice pour courir » *Histoire de la nouvelle France par Marc Lescarbot, chap. X, pag. 724.*

« Lorsqu'ils s'uyent devant l'ennemi, ou quand on les envoie en quelque message, ils sont capables de courir tout un jour sans s'arrêter » *Relation historique de l'expédition du colonel Henry Bouquet, pag. 92.*

(2) « La dextérité des Sauvages ne se reconnoît pas seulement à la course, mais aussi à bien nager » *Ibid. pag. 724.*

devront regarder non seulement comme avantageux, mais encore comme indispensable de se les attacher, & ne rien épargner pour les retenir dans leurs intérêts.

A l'égard de la force du corps, beaucoup d'hommes l'emportent sur eux. A la chasse même les Virginiens les égalent en tout point, quoique de l'aveu de tout le monde, ils aient le mérite d'être excellens tireurs. Je me rappelle un jour où je vis quelques américains chassant au *lumme* (1) oiseau de la grandeur à peu près d'une oie d'Angleterre. Cet oiseau est remarquable par sa manière de plonger & s'éleve, d'ordinaire, à quelques verges de l'endroit où il plonge. Ils le tirèrent à la distance de cent cinquante verges avec une

(1) Ou petit plongeon de la mer du Nord. * Lumme ou Loom en Lapon veut dire boiteux; & ce nom peint la démarche chancelante de cet oiseau lorsqu'il se trouve à terre où néanmoins il ne s'expose guères, nageant presque toujours, & nichant à la rive même de l'eau sur les côtes désertes..... Le *Lumme* est moins grand que l'*Imbrin* ou grand plongeon, & n'est que de la taille du Canard, Il a le dos noir, parsemé de petits carrés blancs, la gorge noire ainsi que le devant de la tête dont le dessus est couvert de plumes grises; le haut du cou est garni de semblables plumes grises & paré en devant d'une longue pièce nuée de noir changeant en violet & en verd. Un duvet épais comme celui du Cigne, revêt toute la peau. » Buffon, histoire naturelle, vol. VIII, de l'édition in 4^o, pag. 261 & suiv.

carabine, plusieurs fois sans succès. Un indien qui étoit présent, leur en fit des railleries, & les traita de *bonnes vieilles*. Ils l'invitèrent alors à faire preuve de son habileté ; il y consentit sur le champ. Il prit son fusil, & l'appuyant contre un arbre, lâcha son coup & traversa le col à l'oiseau. J'avoue que je n'ai jamais vu un coup plus adroit & qui m'ait fait plus de plaisir. Il satisfaisoit d'ailleurs mon orgueil en donnant aux Américains une opinion avantageuse des sauvages pour lesquels j'avois toujours une prédilection particulière.

Le *lumme* est un oiseau très remarquable par la conformation de ses pieds. Peu versé dans l'anatomie, je ne puis en faire une description conforme aux règles de l'histoire naturelle. (1) ils sont faits de manière qu'il peut, à peine, marcher. C'est pour cela qu'on le voit rarement sur terre. Par le tems calme, il s'élève de l'eau avec beaucoup de peine, & vole comme poussé par le vent dont il semble avoir besoin. Le moyen ordinaire employé par les indiens pour tuer ces oiseaux, est de placer une grande branche à la tête du canot pour se cacher eux

(1) Celle qu'en fait Buffon & que j'ai citée plus haut, ne laisse rien à désirer. *Note du traducteur.*

mêmes derrière & se glisser tout doucement près le lieu où ils sont. Lorsqu'ils se trouvent à une distance convenable, ils tirent leur coup, souvent sans succès : ce qui s'appelle, en langue *chippeway*, un *maunk*, & revient au mot français manquer, la précaution que cet oiseau met à se montrer, le rendant très difficile à tuer. Ils sont secher la peau qui est très dure & très épaisse, & s'en servent comme de fourreaux pour leurs fusils afin de les préserver de l'humidité.

Commencant à m'ennuyer de ne plus vivre qu'avec des sauvages, je m'échappai jusques à Montréal où l'on m'offrit de m'envoyer au Nord en qualité d'interprète. J'étois, d'abord, peu tenté d'accepter. Mais comme on me proposoit un traitement avantageux, je faisis, après de mures réflexions, l'occasion qui se présentoit d'entrer dans cette carrière où je me flatois, sinon de trouver beaucoup d'agrément, au moins de faire de grands profits; mais, hélas! j'eus plus d'une fois à me repentir d'avoir suivi mon penchant à cet égard,

Le 4 Mai 1777, je quittai Montréal avec deux grands canots de bouleau que les Français appellent *maîtres canots*. Ils y avoit dans chacun dix canadiens. Le nombre des portages

exige beaucoup de bras pour transporter les marchandises à travers les terres, & des hommes pour les charger sur leurs épaules. Comme la manière de voyager est tout à fait différente de celle des Anglois, je vais entrer, à ce sujet, dans quelques détails particuliers.

C'est à trois-Rivières que se construisent les canots. Leur longueur ordinaire est de huit brasses, la largeur, d'une brasse & demie. Ils sont couverts d'écorce de bois de bouleau & attachés, comme par une couture très ferrée, avec des racines très fibreuses. De cette grandeur, ils peuvent porter, chacun le poids de trois hommes. Au printems, dès que la fonte des glaces le permet, on les apporte à la Chine, village à neuf milles au dessus de Montréal. [1)

(1) « Les canots que les Indiens employent sont appellés canots de bois étant creusés à même le tronc de l'orme rouge : on en voit d'assez grands pour contenir 20 personnes. »

« Les piroques des Indiens sont construites avec l'écorce de bouleau, & on les appelle piroques de bouleau. Ils en joignent les différentes parties avec un fil formé avec l'intérieur de la même écorce, & les enduisent avec une poix, ou pour mieux dire, avec une matière bitumineuse, ressemblante à la poix, afin de les empêcher de faire eau. Ils en forment les branches de côté d'hikory. Ces piroques diffèrent de grandeur ; les unes ne sont faites que pour contenir deux personnes, & les autres peuvent en recevoir jusqu'à trente. »
Voyages dans les parties intérieures de l'Amérique, traduits par le C. Le Bus, 1er. vol. pag. 98.

La Chine doit son nom à l'événement dont je vais parler. Le sieur *la Salle* massacré depuis en Canada par deux hommes de son parti en 1686, étoit fort occupé de découvrir une route pour se rendre en Chine plus courte que celle connue jusqu'alors. Un accident qui lui arriva dans ce lieu fit échouer son projet. Il fut obligé de tourner à l'est ; & les Canadiens appellerent l'endroit, par dérision, *la Chine* ou *China*, nom sous lequel il a été connu depuis.

Les marchandises Indiennes sont déposées avec beaucoup de soin dans cet endroit ; celles qui sont sèches, dans des ballots du poids d'environ quatre vingts livres ; le rum, la poudre, & les armes de chasse dans de petites barriques. Le voyage de trois Rivières à la Chine est ennuyeux & désagréable, en ce qu'il y a un courant très fort à combattre, & , sans le secours d'un bon vent frais qui vienne à propos soulager les détachemens qu'on employe sans cesse, il ne seroit pas du tout possible d'avancer. Lorsque l'eau est basse, il faut faire aller de l'avant les canots avec de longues perches, tandis que les hommes y pénètrent jusques aux genoux, & tirent contre le courant avec des cordes. C'est un travail qui fatigue au-

delà de ce qu'il est possible d'imaginer. L'habitude a cependant rendu les Canadiens très habiles, & je leur dois la justice de dire qu'ils luttent contre ces obstacles avec une gaieté peu ordinaire, quoiqu'ils s'écrient souvent : *c'est la misère, mon bourgeois.*

De la Chine à Michillimakinac il y a trente six portages. La distance par terre & par eau est d'environ neuf cents milles : par un tems favorable, le voyage n'est souvent que l'affaire d'un mois. Il faut un grand soin pour gouverner les canots sur les courans rapides : au soin & à la peine il faut joindre l'habitude de les conduire droit, & d'empêcher qu'ils ne se frottent ou ne heurtent contre les pierres, étant très minces & fort aisés à endommager. Lorsque, par accident, ils reçoivent une crevasse, ce qui n'est pas rare, on bouche le trou avec de la gomme fondue avec un morceau de charbon, la gomme liquide d'abord, durcit bientôt de manière à pouvoir résister à l'impression de l'eau. Lorsque le trou est trop grand pour que la gomme suffise, on met sur l'ouverture, de l'écorce intérieure de bois de bouleau broyée & trempée comme du mortier : on la couvre avec quelques chiffons & l'on enduit solidement les bords, de cette gomme, comme d'un ciment.

Nous continuâmes notre voyage jusqu'à la *Barrière*, à la tête du grand *Saut* ou de la grande chute d'eau, courant très dangereux par l'extrême rapidité de la chute. Il y a quelques trafiquans établis au sommet de cette chute : ils n'ont point une grande importance ni par l'étendue de leur commerce, ni par les profits qu'ils retirent des pelleteries qu'ils recueillent ; les sauvages, dans ces pays, connoissant trop bien la valeur des peaux & des fourrures pour qu'on puisse leur en imposer, à moins qu'on ne les ait enivrés, davantage qu'on prend, je l'avoue, trop souvent sur eux.

De cette chute, nous avançâmes jusques au lac des deux montagnes où il y a un village appartenant aux Indiens Connecedagas, dont j'ai déjà fait la description. Je restai un mois en ce lieu parmi mes anciens amis : c'étoit tout le tems que mes engagemens me permettoient de leur donner. Cette branche de commerce exige que le trafiquant arrive de bonne heure sur la terre où il s'est proposé d'hiverner : son intérêt en dépend essentiellement.

Nous avançâmes vers l'Uttawa ou grand fleuve, cotoyant tout le long du chemin jusques à notre arrivée au lac Nipissin dans lequel le

Fleuve St. Laurent prend sa source. Nous entrâmes alors dans le fleuve français qui conduit au lac Huron, & fîmes voile, par un tems très favorable, vers Michillimakinac où nous arrivâmes le 17 Juin.

Le pays abonde partout en animaux sauvages. On y trouve surtout l'Ours, le Renne & autres especes de daim, le Castor, le Lynx, le Renard, l'Écureuil, le Pêcheur, la Loutre, le Martin, le Chat sauvage, le Raton, le Loup, le Rat musqué &c. (1) On n'y rencontre guères que quelques habitans sauvages, errans d'un lieu à l'autre pour se procurer de quoi subsister, se nourrissant des animaux qu'ils tuent, excepté du Putois qu'ils ne mangent jamais, à moins qu'ils ne soient en proie à une faim dévorante.

La Salle rapporte que dans son voyage

(1) » *Magna in silvis quadrupedum copia. Quas animantes nemora habent nostratia, easdem apud eos pleras que reperias : accedunt complures quibus caremus, insigniores.....*

*Nec defunt animantes alia quarum pelles vel ad vestitum adhibeant, vel aliis mercimoniis permulent; ursi, lupi marini, lutra, ex mustellarum genere ea quæ mantes dicuntur : adipem que & nervos & ipsa adeo viscera indidem que expressum oleum scite in varios vitæ usus vertunt. » *Historia Canadensis libro primo, pag. 51.**

Voyez dans l'histoire naturelle de Buffon les détails particuliers sur chacun de ces animaux, surtout sur ceux qu'on ne connoît point, soit en Europe, soit en France. *Note du traducteur,*

sur les bancs du Mississipi, parmi les Oumas qui habitent sur un fleuve du même nom, il vit un animal très extraordinaire tenant du Loup & du Lion. Par la tête & la taille il ressembloit au premier, sa queue & ses griffes étoient comme celles du second: il assure que cet animal attaque tous les autres, mais qu'on ne dit point qu'il ait jamais fait mal à l'homme; que quelquefois, il porte sa proie sur son dos, & que lorsqu'il a satisfait son appétit, il cache le reste sous des feuilles ou sous tout autre couvert; que tous les animaux le redoutent à tel point qu'ils ne toucheroient point à un morceau de sa proie qu'il auroit laissé, & que les Indiens l'appellent *michibichi*, animal de l'espèce du Tigre, mais plus petit & moins tacheté, connu aujourd'hui pour être la Panthère.

Le Castor est un animal curieux, mais tant d'auteurs en ont fait la description (1) que

(1) « Voyez sur l'histoire des Castors *Olaus magnus* dans sa description des pays septentrionaux, les voyages de *la Hontan*, tome 2, pag. 155, l'histoire de la nouvelle France par le père *Charlevoix*, tome 2, pag. 98 & suiv. Le supplément à l'histoire de la baye d'Hudson inséré dans les voyages de *Robert Lade*, tome 2, pag. 227, l'histoire naturelle du père *Rezainski* à l'article Castor &c. » *Buffon*, *hist. nat.*, pag. 39 & suiv. du 8me. vol. de l'éd. in 12.

je me bornerai à dire ce dont je crois qu'ils n'ont pas parlé. On le voit rarement pendant le jour : il quitte son habitation après le coucher du soleil, & sort, soit pour travailler, soit pour chercher sa nourriture. Il choisit aussi ce moment pour se baigner. Mais la singularité la plus remarquable de cet animal est qu'il laisse toujours reposer sa queue dans l'eau afin d'empêcher qu'elle ne devienne roide. Sa chair est très bonne, soit bouillie soit rotie, mais la meilleure partie c'est la queue. Puisque j'en suis sur les mets exquis, je dois ajouter que le museau de Renne est aussi fort estimé. Aucun des animaux de l'Amérique Septentrionale n'est à craindre excepté l'Ours gris qui se tient généralement dans le climat le plus chaud possible : partout où il passe, il fait un ravage affreux, détruisant les hommes, & mêmes souvent des familles entières.

Pendant mon séjour à Michillimakinac, on m'y fit part d'un trait remarquable de bravoure & de générosité dont le récit ne sera pas indifférent pour le lecteur.

Voyez aussi la description très-intéressante & très-détaillée de cet animal dans le livre premier de l'histoire du Canada par le père *Ducreux*, pag. 51 & suiv. Enfin lisez l'article *Castor* dans l'histoire naturelle de Buffon dont j'ai cité par extrait la note ci-dessus où il indique les différens auteurs qui ont parlé de cet animal.

Un jeune Indien , âgé d'environ quinze ans, se trouvoit à quelque distance du fort, lorsqu'un sauvage tira un coup de fusil , & tua par mégarde , un Anglois. En avançant , ce sauvage apperçut le jeune homme appuyé contre un arbre , & comme il n'étoit pas de la même nation que lui, il forma le dessein de le faire prisonnier. Ne soupçonnant pas les intentions de ce jeune homme, il se précipita vers lui & le prit par le bras; celui-ci se recula avec adresse & frappa le sauvage à travers le menton : ce dernier en fut tellement irrité qu'il levoit déjà la main pour le frapper de son *tomahawk*, lorsqu'un autre Indien survenant à l'instant, demanda à son compagnon qui l'avoit blessé? celui-ci répondit que c'étoit ce jeune garçon; l'autre s'opposa alors à son barbare projet, & lui dit qu'il défendrait ce jeune homme trop brave, « dit-il, » pour être mis à mort. « Il l'emmena donc au fort ou le commandant l'acheta pour empêcher l'Indien qu'il avoit blessé, de le tuer.

CHAPITRE VII.

Voyage au lac supérieur, jadis le lac Tracy. = Sa description. = Rocher appelé par les Indiens Kitchee Manitoo. = Hommages qu'ils lui rendent. = Reflexions sur cette piété naturelle. = Digression. = Description du Rocher & du lac supérieur. = Echanges. = Ceremonies de l'adoption parmi les Indiens. = Le courage en grande recommandation parmi les sauvages. = Calumet ou pipe indienne. = Sa description. = Opinion des sauvages sur le calumet. = Wampum. = Ses divers usages. = Suite des détails de la cérémonie de l'adoption parmi les indiens. = Durée de l'opération. = Pockquesegan, herbe indienne. = Les Indiens dangereux dans l'ivresse. = Honneurs funèbres particuliers aux sauvages. = Continuation du voyage. = La grande Côte de la Roche. = Lac Alemipigon ou Nipégon. = Sa description. = Lac Esturgeon. = Lac la Mort. = Les Indiens Chipeways moins passionnés pour la chasse que les autres sauvages. = La raison. = Mépris des Indiens en général pour les occupations domestiques. = Jeu de balle chez les In-

diens. = Ahtergain, autre jeu. = Jeu du cerceau; les jeunes gens y sont très-adroits, surtout les Indiens Cahnuogas. =

M'ÉTANT approvisionné de bled indien & de graisse durcie; (nourriture que tous les trafiquans portent au pays supérieur), ayant aussi échangé nos grands canots ou *maîtres canots*, pour de plus petits, parce que ces derniers sont plus commodes pour le transport à travers les lieux destinés à cet usage, & plus propres à parcourir de petites criques, nous avançâmes jusqu'aux chûtes de Ste. Marie (Golfe ainsi nommé) formées par deux branches qui se séparent l'une de l'autre, au point le plus reculé du lac. Il y a un petit fort garni de piquets, bâti par les Indiens, & environ dix chûtes de troncs d'arbres pour le logement des trafiquans Anglois & François. La nation des *sauteurs* étoit jadis établie au pied des chûtes, & les Jésuites avoient une maison près d'eux. En cet endroit, il y a de beau poisson en abondance, surtout du brochet, de la truite, & du poisson blanc d'une grandeur extraordinaire. De ce

lieu, nous continuâmes notre voyage au lac supérieur autrefois appelé le lac *Tracy*, en l'honneur de M. de Tracy qui fut nommé vice roi d'Amérique par le roi de France au mois de Juin 1665. On compte qu'il a six cents lieues en circonférence, & il y a dessus une infinité de grandes & de petites îles. A l'entrée de ce lac est un rocher élevé, à peu près de forme humaine, que les Indiens *Chippeways* appellent » *Kitchee Manitoo ou le Maître de la vie de l'homme*. C'est là qu'ils s'arrêtent tous pour leurs offrandes qu'ils font en jettant dans l'eau du tabac & d'autres choses: par là ils ont intention de rendre à ce rocher, qui leur représente l'être suprême, un hommage de reconnaissance pour tous les biens dont ils jouissent, lui sacrifiant avec joie leurs ornemens & les choses auxquelles ils attachent le plus de prix. (1) Exemple digne d'imitation! & qui montre dans la créature l'intention d'honorer le créateur, & prouve sans réplique que l'homme, dans l'état de nature, n'a pas besoin

(1) Le père Charlevoix parle d'un rocher qu'aperçurent deux missionnaires en parcourant tous les pays qui sont au Midi de la grande baie, & dont le sommet paroïssoit de loin une tête d'homme, ce qui faisoit que les sauvages l'avoient pris pour le Dieu tutélaire de leur pays. *Histoire de la nouvelle France, 1er. vol. pag. 447.*

du secours de la civilisation pour reconnoître sa dépendance d'un pouvoir divin, quelque peu de discernement ou de dignité qu'il apporte d'ailleurs dans la manifestation de sa croyance. Dieu seul voit les cœurs, & jugera chacun de nous par la connoissance qu'il a des nôtres.

La superstition est une plante nuisible, que l'on a cependant vue croître dans tous les pays depuis la Zone Torride jusques aux climats les plus glacés. Lorsque ses effets sont devenus si pernicious parmi les nations civilisées, comme nous en avons la preuve, peut-on être surpris que des Barbares aient ressenti ses atteintes ? Le pauvre Indien sans instruction ne mérite pas, sans doute, d'être blâmé pour obeit aux mouvemens de sa nature grossière, & pour suivre avec un scrupule religieux, les coutumes de ses ancêtres. Le bienfait de la religion révélée n'a pas été accordé à tous, & une triste remarque à faire, c'est que les hommes qu'elle a éclairés de sa lumière, ne sont pas supérieurs aux sauvages, comme on s'attendroit avec raison à les trouver.

Dans ce rocher, il y a plusieurs excavations d'environ un mille de longueur, & de vingt pieds, à peu près, en largeur, dont le sommet

est en forme d'arche. Le lac ne gele qu'après du rivage, l'eau étant constamment fort grosse, & les flots s'élevant souvent à la hauteur des montagnes, ce que son immense étendue rend facile à concevoir. Par un tems calme, à une petite distance du rivage, on apperçoit l'esturgeon dans le plus profond de l'eau. La terre environnante est haute & couverte de rochers : les bois sont extrêmement touffus. Le palmier, le bouleau, le frêne, le spruce ; (1) le cèdre y croissent à une grande hauteur & en abondance. La compagnie du nord-ouest, établie à Montréal, tient un vaisseau sur le lac pour transporter ses marchandises à Michillimakinac au grand portage du côté du nord Ouest, & revenir avec les pelleteries recueillies dans l'intérieur des terres.

Le 4 Juillet, nous arrivâmes au *pays Plat*, côté nord-est du lac, où nous déballâmes nos marchandises. Nous fîmes les ballots plus petits,

(1) « Le spruce, autrement le sapinette noir d'Amérique. » *Voyages &c*, traduits par le C. Le Bas, 1er. vol. pag. 72.

« On connoît encore une autre espèce de sapin nouvellement apportée de l'Amérique septentrionale sous le nom de *sapin spruce rouge* de la nouvelle Angleterre, mais autant qu'on en peut juger sur les jeunes arbres qui croissent à présent dans les jardins Anglais, il paroît qu'elle n'est qu'une variété de sapin noire de la nouvelle Angleterre. » *Dictionnaire des jardiniers*, traduit de l'Anglais de Philippe Miller, 1er. vol. art. *Abies Americana*, pag. 2.

ayant, d'après le calcul des Indiens, cent huit places de transport à parcourir jusques à l'endroit où je me proposois de passer l'hiver. Pendant notre séjour à terre, nous découvrîmes, à quelque distance, un certain nombre d'Indiens, ce qui nous engagea à accélérer les arrangemens de la cargaison, en cas d'échange, & à être prêts pour l'embarquement quand l'affaire seroit terminée. Lorsqu'on eut pourvu sûrement à tout, je m'approchai des sauvages. Leur nombre montoit à cent cinquante; plusieurs d'entr'eux étoient de tribus *Chippeways*, le reste étoit de la nation des *Wasses*. Ils me donnerent du poisson, de la viande sèche, & des pelleteries. En retour je leur fis quelques présens de peu d'importance. Le chef qui se nommoit *Matchee Queewish*, tint un conseil, &, trouvant que je comprenois son langage, y proposa de m'adopter comme frère & compagnon d'armes. Quoique je n'eusse point fait une épreuve personnelle de cette cérémonie, je n'en ignorois pas tout à fait la nature, ayant appris par d'autres trafiquans tout ce qu'ils avoient souffert dans cette adoption qu'ils déclaroient avoir été pour eux la faveur la plus signalée. Je me déterminai cependant à subir l'épreuve, de peur qu'on n'at-

tribuât à la crainte le refus que je ferois de l'honneur dont on me jugeoit digne, & qu'ainfi je ne vinsse à perdre l'estime de ces Indiens dont j'espérois tirer de grands avantages, & avec lesquels j'étois obligé de séjourner un tems considérable.

La cérémonie de l'adoption se fait de la manière suivante :

On prépare un festin de chair de chien bouillie dans de la graisse d'ours avec des graines du pays : on compte bien que chacun prendra de bon cœur sa part du repas. Lorsqu'il est fini, on chante la chanson de guerre dans les termes suivans :

« Maître de la vie, vois-nous d'un œil
 » favorable ! nous recevons un fière d'armes
 » qui paroît avoir du sens, montre de la
 » vigueur dans son bras, & ne craint point
 » d'exposer son corps aux coups de l'ennemi. »

Après la chanson de guerre, si le récipiendaire ne laisse voir aucun signe de frayeur, on le traite avec des témoignages d'estime & de considération : le courage étant, dans l'opinion des sauvages, non seulement indispensable, mais même la recommandation la plus avantageuse. On l'asseoit alors sur une robe de castor, on lui présente la pipe de guerre pour

fumer, elle passe à la ronde à chaque guerrier ; après quoi on lui met autour du col un collier *Wampum*.

Le *Calumet* ou pipe indienne, qui est beaucoup plus grande que celle dont les Indiens se servent habituellement pour fumer, est fait de marbre, de pierre, ou d'argile, rouge, blanc, ou noir, suivant la coutume de la nation. Le rouge est le plus estimé. La longueur du manche est d'environ quatre pieds & demi : il est fait d'une canne très forte, ou de bois ; & on l'orne de plumes de diverses couleurs & d'un certain nombre de cordons de cheveux de femme entrelacés de différentes manières. La tête est polie avec soin : deux ailes y sont attachées, ce qui lui donne assez de ressemblance avec un caducée. Ce calumet est le symbole de paix : les sauvages y attachent une telle importance, que la violation d'un traité auquel il auroit présidé, leur paroîtroit devoir être accompagnée des plus affreux malheurs. (1)

(1) « Le calumet de paix est une grande pipe faite de certaine pierre en marbre, rouge, noir ou blanc : le tuyau a quatre ou cinq pieds de long ; le corps du calumet a huit pouces : la bouche où l'on met le tabac en a trois. Sa figure est à peu près comme un marteau d'armes ; les calumets rouges sont les plus en vogue & les plus estimés. Les Sauvages s'en servent pour les négociations,

Le *wampum* est de plusieurs couleurs, mais on y employe principalement le blanc & le noir. Le blanc est fait avec le dedans de la conque ou coquille; le noir avec la moule. On leur donne, en les travaillant, la forme d'un long chapelet, & on les perce pour y passer du cuir & en faire de véritables colliers. (1)

Ces colliers sont destinés à différens usages.

pour les affaires politiques, & surtout dans les voyages, pouvant aller partout en sûreté dès qu'on porte ce calumet à la main. Il est garni de plumes jaunes, blanches & vertes, & il fait chez eux le même effet que le pavillon d'amitié fait chez nous: car les Sauvages croiroient avoir fait un grand crime & même attirer le malheur sur leurs nations s'ils avoient violé les droits de cette vénérable pipe. » *Voyages de la Hontan, amé. vol. pag. 57 & 58.*

« Le calumet a, si l'on en croit ces peuples, une origine céleste: car ils tiennent que c'est un présent que le Soleil leur a fait.

Le calumet des Sauvages est proprement le tuyau d'une pipe; mais on comprend sous ce nom la pipe même & son tuyau.

Il est ordinairement fait d'une espèce de marbre rougeâtre.
Le tuyau est d'un bois léger, peint de différentes couleurs, & il est orné de têtes, de queues & de plumes des plus beaux oiseaux; ce qui, selon les apparences, n'est qu'un pur ornement.

L'usage est de fumer dans le calumet quand on l'accepte, & il est peut être sans exemple qu'on ait violé l'engagement que l'on a pris par cette acceptation. »

Journal historique d'un voyage dans l'Amérique septentrionale, par le père Charlevoix, lettre XIII, pag. 211.

(2) « Les colliers sont certaines bandes de deux ou trois pieds de longueur & de six pouces de largeur, garnis de petits grains de porcelaine qui sont de certains coquillages qu'on trouve

(1) Lorsqu'on tient un conseil, on les distribue avec les discours, toujours proportionnés dans

au bord de la mer entre la nouvelle Yorck & la Virginie. Ces grains sont ronds & gros comme de petits pois & une fois plus longs qu'un grain de bled. Ils sont bleus ou blancs, percés en long comme les perles & enfilés de la même manière, à des fils à côté les uns des autres. » *Voyages de Lahontan, 2me. vol. pag. 58.*

Les colliers sont des manieres de bandeaux ou de diadèmes formés de ces branches assujettis par des fils qui en font un tissu de quatre, cinq, six ou sept rangées de grains & d'une longueur proportionnée. » *Journal historique &c. par le pere Charlevoix, let. XIII, pag. 210.*

Au lieu de jetter, comme on fait en Europe, les coquilles d'une espece de moules appellées *clams* par les Anglais, on les recueille soigneusement en Amerique pour en faire de petites perles cylindriques qui servent aux Sauvages de monnoie & d'ornement. C'est là leur *Wampum*. Ces coquilles assez épaisses sont blanches partout, à la réserve de la pointe qui est violette ou pourpree tant en dehors qu'en dedans. C'est de cette partie colorée de la coquille que les Sauvages font le plus de cas & que les tourneurs des colonies fabriquent le *Wampum*. Tout voyageur ou trafiquant qui va chez les indiens, muni de cette marchandise, est sûr de s'en defaire avec grand profit. Pour l'or & l'argent non monnoyé ou monnoyé, ces peuples ne s'en soucient point; mais en revanche, ils sont aussi friands que les Européens du poisson renfermé dans ces coquilles. » *Relation historique de l'expédition du colonel Henry Bouquet, pag. 49.*

Voyez l'ouvrage du professeur Kalm, intitulé: *voyages dans l'Amérique septentrionale*, d'où le traducteur de l'expédition du colonel Bouquet a tiré cette note.

(1) « On ne sauroit conclure aucune affaire, ni entrer en négociation avec les Sauvages du Canada sans l'entremise de ces colliers qui servent de contrats & d'obligations parmi eux, l'usage de l'écriture leur étant inconnu. Ils gardent quelquefois un étcle ceux qu'ils ont reçus de leurs voisins; & comme chacun »

leur grandeur & dans le nombre des rangs de *wampum*, à l'idée que se font les Indiens de l'importance de l'entrevue. Il ne s'y trouve souvent que deux couleurs. Ceux donnés à *Sir William Johnson*, d'immortelle mémoire parmi les Indiens, étoient à plusieurs rangs, noirs de chaque côté & blancs dans le milieu. Ce blanc placé au centre exprimoit la paix & signifioit que le *chemin au milieu d'eux étoit beau & ouvert*. Dans le milieu du collier même étoit la forme d'un diamant, faite de *wampum* blanc. Les Indiens l'appellent *le feu du conseil*.

sa marque différente, on apprend des vieillards le tems & le lieu où ils ont été donnés, & ce qu'ils signifient, après lequel siec e ils s'en servent à de nouveaux traités. » *Voyages de Lahontan*, 2^{me}. vol pag. 58.

« Ces colliers se conservent avec soin, & non seulement ils composent le trésor public, mais ils sont encore comme les registres & les annales que doivent étudier ceux qui sont chargés des archives.

Il n'y a que les affaires de conséquence qui se traitent par des colliers. » *Journal historique d'un voyage fait dans l'Amérique septentrionale*, par le père Charlevoix, pag. 210.

« Les Iroquois, dit le même auteur, en rendant compte d'une conférence entre les députés de ce peuple & M. de Montmagny gouverneur général du Canada » avoient apporté dix sept colliers qui étoient autant de paroles, c'est-à-dire, de propositions qu'ils avoient à faire. » *Histoire de la nouvelle France*, 1^{er}. vol pag. 264.

« Une ceinture ou cordon est toujours remis entre les mains de l'autre partie lorsqu'il en est ainsi fait mention. » *Relation historique de l'expédition du colonel Henry Bouquet*, pag. 63.

Lorsque *Sir William Johnson* fit un traité avec les sauvages, il prit le collier par un bout tandis que le chef des Indiens tenoit l'autre : si le chef avoit à parler, il remuoit le doigt le long de la raie blanche, *Sir William* avoit-il à lui communiquer quelque chose ? il touchoit le diamant placé au milieu.

Ces colliers sont aussi les fastes ou archives, d'anciens traités ; (1) & comme ils sont travaillés dans une forme particulière, les Indiens les déchiffrent aisément, & les consultent dans chaque traité avec les blancs. Lorsqu'un cordon ou collier de *Wampum* est renvoyé, c'est signe que le traité proposé n'est pas accepté & que la négociation est terminée.

Mais quittons cette digression pour revenir à notre sujet. Lorsque la pipe a fait le tour, on prépare une cabane pour les sueurs. On enfonce en terre, à cet effet, six longues perches dont le haut se termine en pointe. On couvre

(1) La conformité parfaite des détails extraits de divers écrivains & de ceux donnés par notre voyageur, atteste, en même tems, sa fidélité, & le respect presque religieux avec lequel ces Sauvages conservent, après plusieurs siècles, les principes & les usages de leurs ancêtres. *Note du traducteur.*

e sommet avec des peaux & des couvertures
 pour en exclure tout à fait l'air, & le plancher
 de la maison ne doit contenir que trois person-
 nes. Celui qu'on doit adopter est de habillé
 tout nud & entre dans cette cabane avec deux
 chefs. On y apporte deux grandes pierres qu'on
 fait chauffer jusqu'à ce qu'elles soient rouges
 de feu, on les pose à terre: on apporte de
 l'eau dans une tasse d'écorce d'arbre, & l'on
 en arrose les pierres avec des branches de cedre:
 la vapeur qui s'en élève procure au patient la
 transpiration la plus abondante (1) & prépare

(1) « Les Souriquois n'ont point ces sortes de bois usent
 des sueurs que nous avons dit, & pour méd. cins ils ont leur
 Aoutmoins, lesquels à cet effet creusent dans terre & font une
 fosse laquelle ils couvrent de bois & de gros grez par dessus: puis
 y mettent le feu par un conduit, & le bois étant brûlé, ils font
 un berceau de perches lequel ils couvrent de tout ce qu'ils ont de
 peaux & de couvertures, si bien que l'air n'y entre point, jettent
 de l'eau sur lesdits grez, lesquels sont tombés dans la fosse, & les
 couvrent, puis se mettent dans ledit berceau, & avec des bat-
 temens l'Aoutmoin chantant, & les autres disans comme en leurs
 danses, he! he! he! ils se font suer. » *Histoire de la nouvelle
 France, par Marc Lescarbot, livre 3, chap. XVI, pag. 773 &
 suiv.*

« Sudorem autem, cicut vel maxime, angustiore septo quodam
 & cancellatis perticis, aggestis que pellibus tanquam c'ibano, mediâ
 in casulâ inclusi: eandentibus lapidibus admotis, prius concalescete
 thernarum in modum. Sed hæc haud magnopere arcere mortem
 solent: quippe neque ad omne morborum genus apta, neque scien-
 tissimè administrata. » *Historia Canadensis, libro primo, pag 58*

ses pores pour l'autre partie de la cérémonie.

Lorsque la transpiration est à son plus haut degré, le récipiendaire quitte cette cabane & faute dans l'eau. (1) Au moment où il en

Cet usage est, comme on voit, fort ancien parmi les peuples du Canada. Voici ce que raconte le père Charlevoix des Jongleurs parmi les sauvages qui y avoient une grande confiance.

« La première chose, à quoi pensoit celui qui accompagnoit l'armée, dès qu'on avoit débarqué pour camper, c'étoit de se faire une petite cabane de pieux. Il la couvroit de la même peau qui lui servoit de vêtement, puis il y entroit tout nud, & les guerriers venoient se ranger autour de lui. Il commençoit alors à prononcer quelques paroles que personne ne comprenoit.....

Il crioit, il s'agitoit, il paroïssoit hors de lui-même, & l'eau découloit en abondance de toutes les parties de son corps. »

Histoire de la nouvelle France, par le père Charlevoix, 1er. vol. pag. 145.

(1) « Il ne faut pas croire qu'il y a' du surnaturel en ce qu'on sortit de ces fièvres violentes, ils vont se jeter dans l'eau froide & quelquefois glacée sans en ressentir aucune incommodité. Cela leur est commun avec tous les autres Sauvages & même avec d'autres peuples du Nord. » Journal historique d'un voyage dans l'Amérique septentrionale, par le père Charlevoix, pag 362.

« Ces lieux qu'ils appellent basses touches ou bains, sont faits de bois comme toutes leurs maisons. On voit au milieu de ce bain un gros amas de pierre sans qu'ils aient observé aucun ordre en le faisant, que d'y laisser un trou au milieu dans lequel ils allument du feu. Ces pierres étant une fois échauffées communiquent la chaleur à tout le lieu: mais ce chaud s'augmente extrêmement lorsque l'on vient à jeter de l'eau dessus les cailloux qui, renvoyant une fumée étouffante, font que l'air qu'on respire en ce lieu est tout de feu.

Peus de la peine ensuite à concevoir comment ces gens sortant

fort, on jette sur lui une couverture, on le conduit à la cabane du chef où il se livre à l'épreuve suivante. Étendu sur son dos, ce chef y trace avec un bâton pointu trempé dans une eau où l'on a dissous de la poudre à canon, la figure qu'il a intention de représenter : après quoi il pique avec dix aiguilles trempées dans du vermillon & attachées à un petit morceau de bois, les parties qu'il a tracées : lorsqu'il se rencontre quelques endroits trop rudes, il fait incision dans la chair avec une pierre à fusil : les espaces intacts, ou ceux qui ne sont point marqués de vermillon, il les frotte avec de la poudre à canon, ce qui produit un mélange de rouge & de bleu : on cauterise ensuite les blessures avec du *bois pourri* pour empêcher la suppuration. (1)

nus de ces bains tout de feu, alloient se jeter dans une rivière extrêmement froide qui étoit à quelques pas de la maison, & je conçus qu'il falloit que ces gens fussent d'un fort tempérament pour pouvoir résister aux efforts que le prompt changement du chaud au froid pouvoit causer. » *Voyages de Laponie, par Regnard.*

J'ai cité ce passage du voyage de Regnard chez les Bothniens, pour justifier ce qu'avance le père Charlevoix dans la note précédente. *Note du traducteur*

(1) « Plusieurs se font piquer, comme autrefois les piéres, par tout le corps, d'autres en quelques endroits seulement. Ce n'est pas pour eux un pur ornement. »

Cette opération qui se fait par intervalles, dure deux ou trois jours. Chaque matin, on lave les parties avec une eau froide dans laquelle on infuse une herbe appellée *pockquefegan* qui ressemble au buis Anglois, & que les Indiens mêlent avec leur tabac à fumer pour en ôter la force. Pendant le tems de cette opération, on chante des chansons de guerre accompagnées d'un carillon produit par un instrument autour duquel on suspend des clochettes, appellé *chessaquoy*, & qu'on tient dans un ébranlement continuel pour étouffer les cris que de pareilles douleurs ne peuvent manquer d'occasionner. La cérémonie achevée, on donne un nom à la personne adoptée: celui que je reçus fut *Amik* ou *Castor*.

En retour des présents que m'avoit faits *Matchee Quee Wish*, je ne lui avois, d'abord, donné que quelques bagatelles. Je voulus prouver

Cette opération n'est pas douloureuse en elle même: voici la manière dont elle se fait. On commence à tracer sur la peau bien tendue la figure qu'on veut y mettre; on pique ensuite avec des arêtes de poissons ou des aiguilles, tous ces traits de proche en proche jusqu'à en faire sortir le sang, puis on passe par dessus du charbon pilé & les autres couleurs bien broyées & pulvérisées. Ces poudres s'insinuent sous la peau & les couleurs ne s'effacent jamais. » *Journal historique d'un voyage dans l'Amérique, par le père Charlevoix, lettre XXIII, pag. 327 & 328.*

par

par de nouveaux dons combien j'étois sensible à l'honneur qu'on m'avoit fait. Je menai, en conséquence, les chefs à un endroit où j'avois ordonné à mes gens de placer les objets que je leur destinois, & leur donnai des couteaux de scalpage, des tomahawks, du vermillon, du tabac, des chapelets & enfin du rum, cet *unum necessarium* sans lequel (quelques présens que je leur eusse faits d'ailleurs) je me serois attiré leur disgrâce. Quand nos canots eurent été mis en bon état, & nos marchandises en sûreté, je recommandai aux Canadiens de se tenir, nuit & jour, sur leurs gardes, tant que nous serions campés. Cette précaution est absolument nécessaire. Les Indiens se portent, dans l'ivresse à toutes sortes d'excès. Le soin que nous prîmes en cette circonstance fut très utile; car ils restèrent trois jours & trois nuits enivrés du rum que nous leur donnâmes, & pendant cette débauche ils tuèrent quatre des leurs, du nombre desquels étoit un chef illustre qui fut brûlé par son propre fils. Comme ce chef avoit été un fameux guerrier, ils l'enterrèrent avec les honneurs accoutumés parmi les Sauvages, c'est à dire un couteau de scalpage, un tomahawk, des chapelets, du vermillon &c. quelques morceaux de bois pour faire du feu, & une

coupe d'écorce de bois pour boire à son gré pendant le voyage dans l'autre monde.

Le 21, nous nous embarquâmes, laissant cette tribu d'Indiens très satisfaits de notre conduite. Ils nous témoignèrent leur reconnaissance dans les termes les plus expressifs; & comme il étoit d'usage de prendre des guides d'un lac à un autre, j'engageai vingt d'entre ces Chippeways à m'accompagner dans le passage par terre de la *grande Côte de la Roche*. C'est la route que tous les triguans sont forcés de prendre à cause de la grande cataracte dont on calcule la hauteur à six cents pieds, à l'entrée du fleuve Nipégon. (1) Ce voyage est on ne sauroit plus fatigant pour les porteurs. Ils sont obligés de gravir une montagne escarpée avec des fardeaux considérables, & il est d'usage de s'arrêter deux ou trois jours pour réparer leurs forces.

Nous quittâmes la grande côte de la Roche, très bien disposés, & continuâmes notre voyage jusques au lac Alémipigon où nous rencontrâmes une autre bande de Sauvages de la même nation. Un conseil se tint, & nous nous fimes

(1) Le lac Alémipigon ou Nipégon est au Nord du lac supérieur dans lequel il se décharge. *Histoire de la nouvelle France*, par le père Charlevoix, 1er. vol. pag. 397

réciroquement des présens. Nous restâmes dix jours en cet endroit campés sur le coté du lac. Pendant ce court séjour, il s'éleva une querelle parmi les Indiens, La scène la plus affreuse de débauche & de désordre occasionnée par les funestes effets du rum, se termina par la mort de trois d'entr'eux.

Le lac *Alémipigon* ou *Nipégon* a cent milles, environ, de longueur, & fournit aux Sauvages une grande quantité de poisson. La terre produit en abondance des racines sauvages, & le nombre des animaux y est considérable. Environ trois cents Indiens y chassent: ils sont d'une barbarie & d'une superstition remarquables.

Nous partîmes le premier Août avec quinze Indiens destinés non seulement à nous servir de guides, mais encore à nous aider pour les transports. Nous vécûmes d'animaux & de racines, réservant pour l'hiver notre bled & notre graisse durcie. Nous campions, chaque soir, au coucher du soleil: chaque matin, dès la pointe du jour, nous descendions dans nos canots. Nous continuâmes ainsi notre marche jusqu'au lac *Sturgeon* ou *Esturgeon*; mais nous n'y restâmes pas assez de tems pour que je puisse en faire une description. Elle se trouve, au reste, dans l'histoire de mon voyage au lac

Manontoye où le mauvais tems me força de camper pendant trois jours.

Nous arrivâmes, le 25 septembre, au *lac Mort* ou *lac la Mort*, situé au nord-est du *lac Alémipigon*. Il a soixante milles environ en circonférence, la terre est basse & marécageuse, l'eau fort désagréable au gout. Il a été très fréquenté par les Indiens, car pendant le tems que nous y hivernâmes, je découvris au moins trente cinq routes différentes, larges d'environ trois pieds, conduisant des bois au côté du lac. Il abonde en poisson, sa surface est gelée en hiver, & la glace ne peut se rompre qu'au mois d'Avril. Les Indiens qui s'y rendent sont bons chasseurs, mais très sauvages. Les Chypeways ne sont pas si amoureux de la parure que les autres Sauvages, surtout, celles de leurs tribus qui vivent très éloignées de Michilimakinac. Cela est aisé à concevoir : comme la glace reste dans les lacs presque jusqu'au dernier mois de notre printems, & que l'hiver commence dès les premiers jours d'Octobre, on employe l'intervalle du tems qui partage ces deux époques, à construire & à reparer des canots, à faire de courtes excursions pour se procurer des vivres, à nager & à d'autres passe-tems accoutumés chez les Sauvages. Des

hommes dont les besoins habituels, celui même de la subsistance journalière, exigent les plus grands efforts, & qui n'ont point assez de prévoyance pour amasser des provisions destinées à les nourrir l'hiver, n'attachent pas grand prix au luxe de l'habillement. Les Indiens sont, en général, fort indolens, depuis les plus sauvages jusqu'aux plus civilisés. Ils s'honorent même de ce caractère, trouvant qu'il n'est pas de la dignité d'un guerrier de travailler, & regardant comme l'appanage des femmes exclusivement les soins & les occupations domestiques. (1) Ce n'est ni la crainte, ni le dégoût de la fatigue qui leur donnent cette aversion pour le travail. Aucune nation ne la supporte, au contraire, & ne s'y résigne plus volontiers qu'eux, surtout lorsqu'ils se livrent à leurs divertissemens qui sont très variés, & dont plusieurs

(1) « Cara tota tabernaculi figendi refigendi que penès feminas. Eæ pro famulis, mancipiis, opificibus, jumentis. Eæ aquam, ligna que comportant. Eæ focant struunt, sovent que; cibos que & coquunt in diem & fumo in posterum siccant; ferinam e nemore comportant domum: canoas reficiunt, pelles cæsis belluis detractas in vestem concinnant in que calceos toti familia: iisdem piscatio incumbit. Denique, extra venationem, bella que, quid. quid laborum ærumnarum que vitam quotidianam exercitam habet totum ferè id in miseras viri rejiciunt tanquam contra decorum sit, quidquam a se hujusmodi ministeriorum attingi. » *Historiæ Canadensis, libro primo, pag. 57.*

font violens & pénibles. Leur objet est de se rendre robustes, & de donner, par la transpiration abondante qu'ils se procurent, de la souplesse à leurs mouvemens, afin de pouvoir chasser avec plus d'aisance & de légèreté.

Le jeu de balle, qui est leur amusement favori, est très fatigant. La balle est de la grosseur environ d'une de nos balles de paume, faite de peau de daim & rembourrée de crin. Elle est lancée de part & d'autre avec de petits bâtons de la longueur d'environ deux pieds, & larges par le bout comme une crosse, travaillés dans la forme d'une raquette, mais avec des espaces plus larges. C'est avec ce bâton que la balle est envoyée, & comme la raquette qui est faite de nerf de daim a beaucoup d'élasticité, on peut la lancer à une grande distance. Ce jeu se joue à deux : la partie consiste à se ravir le coup l'un à l'autre, & à se lancer la balle dans le bout de la carrière à la distance d'environ deux cents verges : deux perches très hautes sont placées à l'extrémité : elles sont séparées l'une de l'autre par la largeur d'un guichet : celui qui ajuste la balle entre les deux perches a gagné. (1) Les Indiens sont

(1) « Les Miamis ont encore deux jeux dont le premier se nomme le jeu de la *crosse*. On y joue avec une *balle* & des *bâtons* recourbés & terminés par une espèce de *raquette*. On dresse

de très bonne humeur dans le jeu; & même, s'il arrive dans la chaleur de faction que l'un d'eux frappe l'autre de son bâton, celui-ci n'en conserve aucun ressentiment. Mais on évite avec soin de pareils accidens: on fait que les coups se donnent avec une violence capable de rompre un bras ou une jambe.

Ahtergain, ou *ne manque pas ton coup*, mais *attrape tout*, est aussi un de leurs amusemens favoris auquel les femmes prennent souvent part. Il se joue avec un certain nom-

deux poteaux qui servent de bornes & qui sont éloignés l'un de l'autre à proportion du nombre des joueurs. Par exemple, s'ils sont quatre-vingt, il y a entre les poteaux une demi-lieue de distance. Les joueurs sont partagés en deux bandes qui ont chacune leur poteau, & il s'agit de faire aller la balle jusqu'à celui de la partie adverse sans qu'elle tombe à terre, & sans qu'elle soit touchée avec la main, car si l'un ou l'autre arrive, on perd la partie.

Le second jeu approche beaucoup de celui-ci & n'est pas si dangereux. On marque deux termes comme au premier, & les joueurs occupent tout l'espace qui est entre deux. Celui qui doit commencer jette en l'air une balle le plus perpendiculairement qu'il est possible, afin qu'il puisse plus aisément la rattraper & la jeter vers le but. Tous les autres ont les bras levés, & celui qui saisit la balle fait la même manœuvre ou jette la balle à quelqu'un de sa bande qu'il estime plus alerte ou plus adroit que lui; car, pour gagner la partie, il faut que la balle, avant que d'arriver au but, ne soit jamais tombée entre les mains d'aucun des adversaires. » *Journal d'un voyage de l'Amérique septentrionale, par le père Charlevoix, tome XXII, pag. 318 & 319.*

bre de fèves dures, noires & blanches, dont l'une est marquée de petites taches & s'appelle le *roi*: on les met dans une petite boule de bois, & chacune des personnes assises à terre en face l'une de l'autre, les secoue à son tour: celle qui est assez adroite pour faire sauter la fève tachetée hors de la boule, reçoit de la personne qui est placée vis-à-vis d'elle autant de fèves qu'il y a de taches: le reste des fèves n'est compté pour rien. (1)

Les jeunes garçons sont très adroits à rouler un cerceau, surtout les indiens Cahnuagas que j'ai vus souvent exceller dans ce jeu. Ils se réunissent un certain nombre pour le jouer. Quel-

(1) *Marc Lescarbot* parle d'un autre jeu de fèves qu'il a vu jouer chez les Sauvages, & qui n'est pas le même que celui dont il vient d'être question.

J'ai vu une sorte de jeu qu'ils ont, mais ne pensant point alors à écrire ceci, je n'y ai pas pris garde. Ils mettent quelque nombre de fèves colorées & peintes d'un côté dans un plat; & ayant étendu une peau contre terre, jouent là dessus, frappant du plat sur cette peau, & par ce moyen, lesdites fèves sautent en l'air & ne tombent pas toutes de la part qu'elles sont colorées & en cela git le hazard: & selon la rencontre, ils ont un certain nombre de tuyaux de jones qu'ils distribuent au gagnant pour faire le compte. *Histoire de la nouvelle France, par Marc Lescarbot, livre 3, chap. XVII, pag. 788 & 789.*

Voyez dans le *journal historique d'un voyage dans l'Amérique septentrionale, par le père Charlevoix, page 318 & suivantes*, quelques détails sur les divers jeux des Sauvages.

ques uns pouffent le cerceau, tandis que d'autres tirent dessus avec un arc & des flèches. Ils font d'une adresse si surprenante qu'ils arrêtoient le cerceau dans le plus rapide de sa course en touchant le bord avec la pointe de la flèche à une distance considérable, soit à pied, soit à cheval. Ils tueroient aussi de petits oiseaux à cinquante verges de distance & feroient sauter un liard avec leur bâton à plus de quinze verges. Ils manient le javelot & le tomahawb avec une égale dextérité.

 CHAPITRE VIII.

Établissement au lac la Mort, avec les pré-
 paratifs & usages des trafiquans. = Compli-
 ment de Sauvages. = Yo, hah, cri de joie des
 Sauvages. = Femmes esclaves de leurs ma-
 ris. = Pêche des Indiens. = Tendresse des
 femmes Indiennes pour leurs enfans. = Leur
 manière de les élever. = Opinion des Bisca-
 tonges, ou Sauvages pleureurs, sur la nais-
 sance & la mort de leurs enfans. = Mosqui-
 tos, espèce de mouchérons. = Manière dont les
 femmes soignoient leurs enfans lors de l'en-
 trée des François en Canada. = Arrivée au
 Lac Esurgeon. = Description de ce lac. =
 Hawoyzask ou musquashes, tribu Indienne. =
 Aventure périlleuse. = Conduite à tenir par
 les trafiquans avec les Sauvages en cas de
 danger. = Trait de courage d'un guerrier
 Muskohge, fait prisonnier par les Indiens
 Shavanèses. = Autre trait de courage. = La
 mort parmi les Indiens souvent plus à dési-
 rer qu'à craindre. = Proposition que font les
 Chippevays du nord aux vieillards & aux in-
 firmes. = Cérémonie qui se pratique lorsqu'ils

envoyent un vieillard ou un infirmé dans un autre climat. —

LA fatigue que mes Canadiens avoient soufferte exigeoit que l'on se disposât à hiverner, & m'engagea à m'établir au lac *la Mort*. Le tems, d'ailleurs, alloit au froid, & menaçoit de devenir très rigoureux; c'étoit un motif de plus. Après que nous fûmes rafraîchis, & que nous eûmes mis nos canots en sûreté, je pris avec moi deux Indiens pour chercher un endroit sur lequel il me fût possible de bâtir. Nous nous fixâmes sur le côté du lac où nous construisîmes une cahutte de troncs d'arbres, de trente pieds de long, & de vingt de large, en deux pièces séparées où nous déposâmes nos marchandises. Notre premier soin fut de cacher nos canots dans les bois, & notre rum sous terre, à l'exception d'une petite quantité réservée pour notre usage journalier. Je connois-fois par expérience la nécessité de le tenir à l'abri des Indiens, & d'ailleurs notre sûreté personnelle dépendoit essentiellement de cette précaution.

Ayant arrangé toutes nos affaires domestiques, & dressé notre table dans le desert,

nous préparâmes le feu d'hiver, le bois étant très difficile à transporter au logis par les tems rigoureux. Dans les momens de loisir nous chassions, pour augmenter nos provisions. Elles n'auroient pas suffi à la subsistance de notre monde; nous ne voulions pas non plus nous reposer sur l'arrivée très incertaine des Sauvages, qui apportent quelquefois aux trafiquans des viandes de divers animaux. Comme la neige commençoit à tomber en grande quantité, nous nous trouvâmes hors d'état de faire de longues excursions sans les souliers propres à la traverser. Dans l'espace d'une quinzaine de jours, nous chassâmes avec beaucoup de succès & prîmes une quantité de petits animaux dont nous faisons nos repas journaliers. Ce secours arriva fort à propos & sauva le blé & la graisse. Nous étions établis depuis environ trois semaines lorsqu'il nous arriva une bande considérable de Sauvages. N'ayant avec moi que huit Canadiens, je les priaï de se conduire avec les plus grandes précautions: nous étions en nombre bien inférieur à eux, & dans le cas de quelques excès d'ivresse de leur part, nos propriétés eussent été pillées, & nos personnes immolées. Heureusement pour moi, j'avois des hommes fermes qui étoient très-fa-

milliarisés avec les Indiens du nord Ouest. Nous nous convînmes de part & d'autre, aucuns trafiquants n'ayant encore auparavant passé l'hiver en cet endroit. Le grand chef qui se nommoit *Kesconeck* me fit présent de pelleteries, de viandes sèches, de poisson & de graines sauvages: je répondis sur le champ à cette politesse, & d'une manière qui me parut le satisfaire complètement. Les autres Sauvages vinrent alors dans ma cahutte un à un (ce qui s'appelle une file indienne) dansant & chantant des chansons de guerre. Tous, excepté leur chef, se placèrent à terre; quant à lui, se tenant debout au centre de la tribu avec une grande dignité, il nous adressa le discours suivant:

» *Angaymer nocey, va hagua misssey kay-*
 » *goarvyayor kee zargetoone ovay barhtyage*
 » *Nishinnorbay nogome cavvicka Kitchée ar-*
 » *tavvay vinnin, kitchée morgusssey cargo-*
 » *neek neennervind zargetoone artavvay neen-*
 » *nervind debvoye nocey barhtyage mrekindar-*
 » *gan omar appeemeenequy, mackquah, varbes*
 » *kance menoach kegonce. =*

C'est-à-dire,

» Il est vrai, Père, que moi & mes jeunes
 » gens sommes heureux de te voir: comme
 » le grand maître de la vie a envoyé un tra-

» fiquant pour avoir pitié de nous pauvres Sau-
 » vages, nous employerons nos plus grands
 « efforts à chasser & à l'apporter de quoi te
 » satisfaire en fourrures, pelleteries & viandes
 « d'animaux. »

Le but de ce discours étoit de m'engager à leur faire de nouveaux présents. Je répondis à leur attente, en leur donnant deux barriques de *rum* qui contenoient chacune huit gallons (1) de cette liqueur tempérée avec une petite quantité d'eau, selon l'usage adopté par tous les trafiquans, cinq carotes de tabac, cinquante couteaux de scalpage, des pierres à fusil, de la poudre, des balles, &c. Aux femmes je donnai des chapelets, quelques baguettes, &c. & aux huit chefs qui se trouvoient dans la bande, chacun un fusil de nord d'Ouest, une chemise d'Indienne, un couteau de scalpage, de la meilleure trempe, & un surcroît d'objets de munitions. Ils reçurent tous ces dons avec des *yo-hah* répétés, ou démonstrations de joie.

Les femmes qui font, en toutes occasions,

(1) « Le gallon est une mesure contenant environ quatre pintes & demie, mesure de Paris. « Voyages dans les parties intérieures de l'Amérique, traduits par le C. Lebas, Jer. v. p. 35.

les esclaves de leurs maris, reçurent l'ordre de faire des cahottes d'écorce d'arbre, ce qu'elles eurent achevé dans l'espace d'environ une heure, & tout fut bientôt disposé pour une débauche. Quand j'eus fait transporter le *tum* de ma demeure à leur *vigvaum*, (1) ils commencèrent à boire. Cette gaieté dura quatre jours & quatre nuits; & malgré toutes nos précautions, (nous avions mis en sûreté leurs fusils, leurs couteaux & leurs *tomahavks*) deux jeunes garçons furent tués, & six hommes blessés par trois femmes Indiennes; un des chefs fut aussi massacré, ce qui me força de leur donner plusieurs objets à enterrer avec lui pour compléter la cérémonie ordinaire de leurs funérailles. Les débauches sont très nuisibles à tous les partis & forcent le trafiquant à des dépenses considérables auxquelles il ne pourroit, néanmoins, se refuser sans beaucoup de danger. Le cinquième jour, ils furent tous très fobres, & témoignèrent un grand regret de leur conduite, pleurant amèrement la perte de leurs amis.

Le 20 Octobre, ils partirent pour la chasse, ce qui nous causa un grand plaisir; car il nous

(1) Nom de cabane ou de tente portative chez les Indiens.

avoit été presque impossible de reposer pendant leur séjour avec nous. En descendant dans leurs canots, ils chantèrent la chanson de guerre des morts :

« *Wabindam, kitchee manitoo, haguarmissey,*
 « *hapitch neatissum : =*

C'est-à-dire,

« Maître de la vie, vois-moi d'un œil
 « favorable; tu m'as donné le courage d'ouvrir
 « mes veines. »

Ayant fait un monceau de bois pour le feu d'hiver à une distance convenable de la demeure commune, de crainte d'accidens, nous préparâmes les filets pour la pêche. La glace étoit épaisse de trois pieds, & la neige très profonde; nous fumes obligés d'en débarrasser le terrain avant de pouvoir creuser les trous où nous devons placer nos filets. Dans l'espace de deux mois nous eûmes un succès extraordinaire. Nous primes dix-huit mille livres pesant de poisson. Nous le suspendîmes par les queues à des bâtons pour le faire geler, & nous le ferrâmes ensuite au magasin de nos provisions. C'étoit une capture avantageuse pour nous, rien n'étant moins sûr que la pêche dans le milieu de l'hiver, ni plus douteux que le
 retour

retour des Indiens pour subvenir aux besoins des trafiquants.

En été les pêcheurs montent les lacs aussi bien que des rivières, & leur pêche est, en général, très heureuse au pied d'un courant profond ou à l'embouchure d'une crique. (1) Dès que l'hiver commence, ils pratiquent une grande ouverture & y déposent des filets. Au cœur de l'hiver, ils font un petit creux dans lequel ils pêchent à la ligne & quelque fois ils percent deux trous en droite ligne au travers de la glace, & passent de creux en creux au bout d'un bâton, une corde par le moyen de laquelle ils retirent le filet de dessous la glace, souvent avec beaucoup de succès. La pêche est en hiver l'emploi journalier de la moitié des hommes, quoique, dans les tems rigoureux ce soit une occupation très pénible.

Au commencement de Janvier 1778, nos provisions se trouverent presqu'épuisées : il ne nous restoit que du frais de poisson que nous accommodâmes avec de l'eau chaude & dont nous vécûmes. L'excessive rigueur du tems ne nous auroit pas permis de chercher nos filets; & malgré cette détresse occasionnée par le défaut

(1) « Crique ou rivière. »

de meilleure nourriture, nous fûmes obligés de garder le logis entretenant un bon feu, & presque toujours enveloppés dans nos couvertures, ce qui nous affciblissoit extrêmement. Nous restâmes dans cet état d'inaction pendant quelque tems; mais la faim devenant très pressante, je sortis de cette langueur & proposai à mes gens de faire des *trappes à martre*; à quoi ils se disposèrent avec beaucoup d'empressement. Lorsqu'ils en eurent fait un nombre suffisant, ils les placèrent dans les bois, à la distance d'environ deux milles de notre maison. Tandis qu'ils étoient employés à cette occupation, j'étois demeuré seul; il étoit nécessaire que quelqu'un restât en cas d'arrivée des Sauvages. Le premier jour, mes gens furent heureux; ils revinrent avec deux ratons, trois lièvres & quatre rats musqués; nous en fîmes notre repas le jour suivant; & quoique nous n'y trouvassions pas grand goût, ce fut un secours arrivé très à propos, & qui nous donna les moyens de poursuivre avec plus de courage l'affaire où nous étions engagés. Nous attendions impatientement des jours plus heureux.

En peu de tems nous nous retrouvâmes au dépourvu, & mes gens commencèrent à perdre courage; ce qui me détermina à proposer un voyage jusques au lac *Manontoye*. Nous

savions que M. *Shav*, un de nos confrères trafiquans, y avoit passé l'hiver, pour tâcher de se procurer du ris sauvage qui, au rapport des Indiens, croissoit en ce lieu jusques dans les marais. Les Canadiens approuverent mon projet, & me dirent qu'ils espéroient être en état de pourvoir à leur subsistance jusques à mon retour. Avant mon départ nous fûmes forcés de tuer un chien favori appartenant à *Joseph Bonneau* un de mes gens, ce qui nous affligea beaucoup, parce qu'indépendamment de l'attachement que nous avons pour lui, c'étoit un animal très utile. Le matin du jour suivant, je mis mes souliers pour la neige, & déterminai un Indien & sa femme que j'avois par hasard avec moi, & qui étoient venus nous trouver au retour de la chasse où ils avoient tué six lièvres, à m'accompagner, leur promettant pour récompense de leur donner du *rum* quand je reviendrois; ils y consentirent, & bien m'en prit; car je n'aurois jamais pu trouver le chemin sans un guide.

Nous partîmes avec les six lièvres & marchâmes quatre jours sans rien tuer; c'étoit un malheur, mais, grace à la petite provision que nous portions avec nous, nous subsistâmes assez bien. Le quatrième jour environ une heure

avant le coucher du soleil, nous fimes halte à une petite crique, trop profonde pour être guéable, & tandis que l'Indien m'aidoit à faire un radeau pour la traverser plutôt que de nager, par un froid aussi rude, contre un courant trop fort, je regardai autour de moi & n'apperçus plus sa femme: je n'en eus que plus de chagrin, le soleil étoit sur le point de se coucher, & je mourois d'impatience de gagner la rive opposée pour camper avant la nuit. Je demandai à l'Indien ce qu'elle étoit devenue: il sourit & me dit qu'il la supposoit dans les bois, occupée à dresser un piège pour quelque perdrix. Au bout d'environ une heure elle revint tenant dans ses bras un enfant nouveau-né, & s'approchant de moi elle me dit en *Chippeway*: » *Oway saggonask Paysh ik shomagonish*, » =

C'est à dire:

» *Voici, Anglais, un jeune guerrier.* » On dit que les femmes Indiennes mettent au monde leurs enfants avec très peu de douleurs, (1) mais je regarde cela comme une idée. Elles sont, il est vrai, fortes & courageuses;

(1) « Les femmes sauvages, pour l'ordinaire, accouchent sans peine & sans aucun secours. » *Journal historique d'un voyage dans l'Amérique septentrionale, par le P. Charlevoix, Lettre XIX, pag. 282.*

& supportent la fatigue jusques au moment de leur délivrance, mais cela ne prouve pas qu'elles soient exemptes de ressentir les douleurs communes à toutes les personnes de leur sexe dans des épreuves aussi critiques. (1) On cite une jeune femme de la nation des *Rats* qui fut en travail un jour & une nuit sans pousser un seul cri. La force de l'exemple agissant sur leur vanité, ne permet pas à ces pauvres créatures de montrer une foiblesse, ou d'exprimer la douleur qu'elles éprouvent, de peur sans doute, que le mari ne les regarde à l'avenir comme indignes de son attention, & ne méprise également & la mere & l'enfant : à la moindre humeur, il lui diroit que l'enfant, si c'est un garçon, ne fera jamais un guerrier; si c'est une fille, qu'elle aura un cœur lâche, & que la nature n'a destiné ni l'un ni l'autre à la vie sauvage.

Je crois qu'on ne disputera pas aux femmes Indiennes d'aimer leurs enfants avec autant de tendresse que les mères, dans les états les plus civilisés peuvent se vanter de chérir les leurs; on pourroit en citer mille preuves. Une mere

(1) « Il s'en trouve pourtant quelquefois qui sont longtems en travail & souffrent beaucoup. » *Ibid.*

allaite son enfant jusques à ce qu'il ait atteint l'âge de quatre ou cinq ans, quelquefois même de six ou sept. Dès leur enfance elles s'attachent à leur inspirer des sentimens d'indépendance. On ne dit point qu'elles les frappent ou les grondent jamais : elles craindroient d'affoiblir ces inclinations martiales qui doivent faire un jour l'ornement de leur vie & de leur caractère : dans toutes les occasions, elles évitent de les contraindre, afin de leur laisser toute la liberté avec laquelle elles désirent qu'ils pensent & qu'ils agissent. (1) S'ils meurent, elles pleurent leur perte avec une douleur sincère, & même pendant plusieurs mois après leur mort, elles verseront des larmes sur la tombe de leurs enfans qui ne sont plus. La nation des Sauvages appelée *Biscatonges*, ou par les François,

(1) « Il ne se peut rien imaginer au delà du soin que les mères prennent de leurs enfans tandis qu'ils sont au berceau : mais du moment qu'elles les ont sevrés, elles les abandonnent absolument à eux mêmes; non par dureté ou par indifférence, car elles ne perdent qu'avec la vie la tendresse qu'elles ont pour eux, mais parce qu'elles sont persuadées qu'il faut laisser faire la nature & ne la gêner en rien. » *Journal historique &c. par le pere Charlevoix. Lettre XIX, pag. 288.*

« Une mère qui voit sa fille se comporter mal, se met à pleurer; celle ci lui en demande le sujet & elle se contente de lui dire : *tu me déshonores*; il est rare que cette manière de reprendre ne soit pas efficace. » *Ibid. Lettre XXIII, pag. 326.*

pleureurs se lamente, dit-on, plus amèrement à la naissance d'un enfant qu'à sa mort: ils ne voyent dans sa mort *qu'un voyage dont il reviendra*; mais sa naissance, ils la regardent comme l'entrée dans une *carrière de périls & d'infortunes*. (1)

Aussitot qu'un enfant est né, si c'est en été, la mère descend dans l'eau, y plonge l'enfant, elle l'enveloppe dans une petite couverture, l'attache sur une planche, couverte de mousse sèche, dans la forme d'un fonds de corbeille, avec un cerceau sur le sommet où la tête repose pour la préserver des injures du tems. En hiver, on l'habille avec des peaux aussi bien qu'avec des langes. Dans les chaleurs de l'été, on jette une gaze sur le jeune Sauvage, pour le préserver des *mosquitos* qui sont très incommodes dans les bois. (2) La planche

[1] Que diroient donc ces profonds penseurs, ces *héraclites du nouveau monde* s'ils vivoient au milieu de nos sociétés si fières de leur civilisation! S'ils y pouvoient contempler le triste ouvrage des passions qui nous tyrannisent, & les maux qui nous désolent! S'ils connoissoient les funestes effets de l'ambition, de la cupidité, de la haine, de la calomnie! Alors, sans doute, ils béniroient encore leur destinée, & penseroient que si le bonheur existe quelque part, sur la terre, le *Sauvage* en est plus près que l'*homme social*. Note du traducteur.

[2] « Les mouches sont fort importunes, non seulement là où nous étions, mais encore aussi partout le nouveau monde &

sur laquelle l'enfant est placé, est attachée au front de la mère avec un large ceinturon de laine filée, & lui pend derrière le dos (1).

Lorsque les Français prirent possession du Canada, les femmes n'avoient ni toiles ni maillots. Toute leur layette consistoit en une espèce de baquet rempli de poussière de bois pourri sec, aussi douce que le plus beau duvet & dont l'objet étoit de secher la moiteur de l'enfant. On y plaçoit l'enfant couvert de riches fourrures & attaché par en bas avec

au Brésil même. » *Histoire de la nouvelle France, par Marc Lescarbot, liv. 3, chap. X, pag. 715.*

« Est & aliud muscarum genus tam exile ut aciem oculorum penè effugiant, dolore primum adesse sentiantur. » *Historiæ Canadensis, libro primo, pag. 56.*

Voici ce que dit de ces mouches importunes le sibiustier Raveneau de Lussan qui traversa en 1688 l'Isthme de Panama en revenant de la mer du Sud.

« Quand les Indiens du Cap de *Gracias Dios* sont pris du sommeil, ils font un trou dans le sable où ils se couchent, & ensuite ils se recouvrent avec le même sable, ce qu'ils font pour se mettre à couvert des insultes des *Moustiques*, dont l'air est le plus souvent tout rempli. Ce sont de petits moucheronis qu'on sent plutôt qu'on ne les voit & qui ont un aiguillon si piquant & si venimeux, que lorsqu'ils l'appuyent sur quelqu'un, il semble que ce soit un dard de feu qu'ils y lancent.

Ces pauvres gens sont si tourmentés de ces fâcheux insectes quand il ne vente point, qu'ils en deviennent comme épreux.

[1] Voyez les études de la nature de Bernardin de S. Pierre tom. 3, étude 12, pag. 75 & 76, d'où j'ai tiré cette note

de forts cordons de coir. La poussière étoit renouvelée aussi souvent que la nécessité l'exigeoit jusques à ce que l'enfant fût fevré.

Parmi les Indiens civilisés jusques à un certain point, les femmes nourrissent leurs enfans avec une bouillie faite de bled indien & de lait, si l'on peut s'en procurer; mais dans les parties plus septentrionales & plus éloignées des Européens, on substitue du ris & des graines sauvages dont on ôte les cosses qu'on pile entre deux pierres & qu'on fait bouillir dans l'eau avec du sucre d'érable: ce manger passe pour très nourrissant, & avec du bouillon fait de chair d'animaux & de poisson qu'on est souvent à portée de se procurer, il ne peut manquer de soutenir & fortifier l'enfant. Dans plusieurs tribus d'Indiens on fait une bouillie de sagavite, d'une racine appelée *toquo*, espece de ronce qu'on lave & qu'on fait sécher. On la broye ensuite, & on en fait une pâte qu'on cuit au four & qui est agréable au gout, mais d'une qualité très astringente. C'est leur pain ordinaire.

A notre arrivée au lac Esturgeon, comme le tems étoit mauvais, nous campâmes trois jours, ce qui me donna la facilité de faire quelques observations sur ce lac. Je n'en avois

pu faire aucune lorsque je le traversai dans ma route au lac la Mort.

Le lac Esturgeon, selon les calculs des Indiens, est d'environ cinq jours de trajet par eau. La largeur, en quelques endroits, est, d'à peu-près trente milles. Il s'y trouve un nombre de petites îles qui abondent en lièvres; perdrix & oiseaux sauvages. Les Indiens qui le fréquentent sont les *Hawoyzask* ou les *Musquash* qui parlent la langue Chippeway. Ils sont habituellement plus stationnaires que les autres Chippeways. Ils abandonnent peu les terres & sont excellens chasseurs. M. Carver indique dans sa carte un village conduisant à la rivière Ste. Croix qu'il prétend appartenir aux Chippeways errans: mais je pense que toute la nation, à quelques exceptions près, peut être appelée errante, dans la plus stricte acception du mot.

Le premier jour de notre campement nous tuâmes un lièvre, fîmes des hameçons avec des os de cuisse & y attachâmes des appâts de viande. Les lignes étoient d'écorce de saule coupée par morceaux tressés fortement ensemble. Nous eûmes un grand succès, car nous attrapâmes non seulement de quoi suffire à nos besoins présents, mais encore pour le reste de notre voyage au lac *Manontoye*.

Le jour d'avant notre arrivée nous tuâmes deux loutres dont je me proposai de faire un présent à M. *Shaw*, ne doutant pas que la chair de quelqu'animal ne lui fût très agréable, à raison de l'inclémence du tems, & présumant sa situation aussi fâcheuse que la nôtre, excepté quant à l'article des graines sauvages. Lorsque nous fûmes arrivés à six milles, environ, du lac, nous rencontrâmes un petit parti d'Indiens qui nous alarmèrent par le récit d'un désordre effrayant survenu parmi ceux de leur tribu & occasionné par la mort de trois d'entr'eux tués par les Sauvages de la Baye d'Hudson. Ils nous dirent qu'ils croyoient que M. *Shaw* avoit été sacrifié à leur fureur, & qu'ils les avoient entendus se consulter entr'eux pour la perte de ce trafiquant. Ils déploroient amèrement leur impuissance de le secourir, n'étant pas même assez forts pour venger leurs injures personnelles; ils promirent au reste de m'accompagner sur la route aussi près de la demeure de M. *Shaw* que leur fureté pourroit le permettre.

Quand nous eûmes pris quelques rafraichissements nous poursuivîmes notre voyage jusques à deux milles de la maison. Ils crurent alors prudent de me quitter, & me souhaitant un heureux succès se retirèrent dans les bois par

un chemin différent pour éviter d'être apperçus & promirent d'y rester jusques à mon retour. Mon Indien & sa femme ne se soucièrent pas d'aller plus avant craignant aussi les Sauvages de la Baye d'Hudson. J'avoue que ma position étoit très désagréable, & je délibérois sur la marche que j'avois à suivre pour parvenir au secours d'un trafiquant, mon confrere, & pour me préserver, en même tems, moi même, de tout malheur. Me fiant sur le succès que j'avois eû à réprimer de pareils désordres occasionnés par l'ivresse, & convaincu que je connoissois aussi bien que personne le caractère des Indiens livrés à la funeste *influence* des liqueurs fortes, je ne doutois pas que quelques infructueux que pussent être mes efforts pour tirer M. *Shaw* de sa position périlleuse, je ne dûsse être à portée de me sauver en cas d'une attaque: & comme une idée heureuse en fait souvent naître une autre, & établit par degré la confiance dans l'esprit, je voyois déjà en espérance M. *Shaw* délivré, & cette idée me combloit de satisfaction. Encouragé par ces agréables pensées, je me déterminai à faire pour le sauver les efforts les plus extraordinaires, & continuai ma marche sans plus de délai. Lorsque je fus arrivé à un quart de mille de la scène

de discorde, j'entendis un cri de guerre très violent & très aigu ; & quoique accoutumé à de telles clameurs, je fus très allarmé & sentis chanceler ma résolution, sachant que la rage des Indiens ivres, portée à un certain point, ne connoît pas de bornes, & combien d'ailleurs il étoit difficile de les ramener sur le compte de l'homme qu'ils avoient malheureusement pris en aversion. Soutenu cependant par l'espérance de me conduire en brave guerrier, & me rappelant le tems où j'avois subi au *pays Plat* la cérémonie de l'adoption, je pensai qu'il n'étoit pas d'un homme de courage de s'effrayer du danger, & m'enfonçant dans les bois, j'aperçus bientôt ces esprits infernaux, car il ne me seroit pas possible de leur donner un autre nom.

Je restai quelques minutes en embuscade, écoutant avec grande attention, j'entendis bientôt l'un d'eux s'écrier en langue *Chippeway* : *haguarmissey mornooch gunnisar cushecance.*

C'est à dire,

» Je n'entends pas qu'on tue le *Chat*. » Nom donné à *M. Shaw* par les Indiens à cause de la foiblesse de sa voix. Cela me prouva qu'il étoit encore vivant quoique dans le plus imminent danger. Je fis toute la diligence possible

pour arriver à la maison, & je trouvai les Sauvages, hommes & femmes, dans l'état d'ivresse le plus complet. Les cabanes avoient été abattues, les canots flotoient au gré du courant, & le tout formoit la scène de désordre la plus effrayante que j'eusse jamais vue. Il y avoit aussi un vieux Indien & une femme que j'appris depuis être sa mère, étendus morts sur la neige par le coté du lac. Je fis plusieurs efforts pour pénétrer dans la maison, mais j'en fus empêché par les Sauvages qui me tenoient en arrière, m'embrassant & me disant qu'ils m'aimoient, mais qu'il ne falloit pas que j'entreprisse de secourir le *Chat*. A la fin, je parvins avec une difficulté incroyable à leur persuader de m'accompagner & je ressentis une joie extrême d'avoir eu un succès pareil dans une entreprise qu'il eût été dangereux de former pour tout autre qui n'auroit pas connu à fond la langue & le caractère des Sauvages, & qui, en même tems, n'auroit pas eu assez de sang-froid & de retenue pour entendre leurs déraisonnements avec patience & modération.

Je m'adressai alors au plus sobre des chefs, & m'informai de lui qu'elle étoit la cause de la dispute; il me dit que *M. Shaw*, au lieu d'être un *Chat*, étoit un *Chien*; parce qu'il

leur avoit refusé du rum , & que quoique lui & le reste de la tribu fussent heureux de me voir d'après ce qu'ils avoient entendu dire de ma tendre affection pour les Sauvages , je ne devois pas tenter de secourir ce trafiquant , qu'ils étoient maitres du *wigwaum* & non pas lui , & qu'il étoient résolus de se procurer , avant le point du jour , tout le rum qui étoit en sa possession.

On pourroit donner avec fondement le nom de fort à la maison de M. *Shaw* ; elle étoit défendue par des piquets élevés qui en rendoient l'accès difficile aux Indiens , & il avoit pris la précaution d'en fermer la porte extérieure aussi bien que celle de dedans. Je dis au chef que mon intention n'étoit pas de me mêler de l'affaire ; que je passois , par événement , dans ma route sur le *lac Rouge* , & que je ne devois m'arrêter que pour me reposer. Cette assurance lui fit grand plaisir parcequ'il savoit que M. *Shaw* n'avoit qu'un homme dans sa maison , le reste avec l'interprète étant à la recherche des provisions , de maniere qu'à mon départ il ne se trouveroit pas une force suffisante pour les empêcher d'aller plus avant. Je les vis si décidés à exécuter leur projet , que si j'eusse marqué la moindre intention , la plus

légère volonté de secourir ce malheureux, j'aurois probablement été expédié sans beaucoup de cérémonie. Les effets du rum qu'ils avoient déjà bu, avoient tellement échauffé leurs esprits qu'il ne falloit rien moins, pour les satisfaire, que leur abandonner toute la provision, & je suis persuadé que si la moitié d'entr'eux avoit péri, le reste auroit sans hésiter, risqué sa vie pour l'obtenir. Voulant éviter leur soupçon qui sans doute auroit été funeste à M. *Shaw* & à moi-même, je quittai le chef, & épiai le moment favorable de m'en retourner sans être découvert. Heureusement les Indiens n'avoient pas bu tout le rum que M. *Shaw* leur avoit donné, & le chef, aussitôt que je l'eus quitté, revint à la maison pour boire de plus belle & rendre compte de l'entretien qui avoit eu lieu entre lui & moi, le reste de la bande s'étant retiré dès que la conférence avoit commencé. Voyant que la côte étoit débarassée, je marchai sans être observé jusqu'au fort, & je prononçai très haut quelques paroles tant en français qu'en anglais. M. *Shaw* & son homme m'entendirent, & reconnaissant ma voix éprouvèrent une joie inexprimable. Son homme surtout, qui étoit un Canadien, fut enchanté: il ressentoit de grandes frayeurs,

cet hiver etant le premier qu'il eût passé avec les Sauvages. A mon approche je l'entendis s'écrier avec la plus grande force : » mon Dieu » que je suis content, notre ami est arrivé, » autrement nous serions f..... Je compte « assurément que nous serons bientôt libres, « mon cher Bourgeois. « Il ouvrit à l'instant la porte, j'entrai avec précipitation & les félicitai sur l'espérance que j'avois de déconcerter les Indiens, résolu à tous les risques, à vivre ou à mourir avec eux. M. *Shaw* me remercia des marques d'amitié que je lui donnois & me raconta sur le champ en peu de mots la scène qui avoit eu lieu. Il me dit que les Indiens de la Baye d'Hudson étoient venus le trouver avec très-peu de pelleteries, & qu'après le traité à ce sujet, il leur avoit donné beaucoup plus de rum qu'ils n'avoient droit d'en attendre; qu'au lieu de s'en contenter, ils avoient insisté pour en avoir davantage; que dans la chaleur de l'ivresse ils avoient tué un Indien & sa mère, & avoient essayé de mettre le feu à sa maison avec du bois pourri qu'ils lançoient contre elle tout enflammé en l'attachant à la pointe de leurs flèches. Après avoir écouté son histoire, je l'engageai à prendre courage & lui conseillai, lorsque les Indiens reparoistroient

pour exécuter leur projet, d'affecter de l'indifférence pour leurs menaces.

Tandis que nous nous livrions à cet entretien, je découvris à peu de distance de la maison trois des chefs conversant ensemble, & je ne doutai pas qu'ils ne s'occupassent des moyens d'exécuter leur dessein. Comme ils approchoient je criai à eux & les invitai à entrer dans la maison : ils avancèrent sur le champ & marchèrent un à un avec des regards perfides que l'atrocité du projet qu'il vouloient exécuter, ne leur permettoit pas de dissimuler. Je leur parlai sans le moindre embarras affectant le plus grand sang-froid : je leur demandai s'ils étoient sobres ; avant qu'ils me fissent une réponse, le reste de la bande vint à la porte, mais n'entra point ; le principal chef me dit alors qu'ils étoient très sobres, témoignant un grand regret de la conduite qu'ils avoient tenue, & m'assura qu'à présent que l'eau de vie avoit perdu sa force, ils reconnoissoient leur folie, mais qu'ils étoient certains que le *mauvais esprit* avoit quitté leurs cœurs.

Je leur dis que le *maître de la vie* étoit fâché contr'eux, & qu'ils ne méritoient pas de succès à la chasse, d'après leur mauvaise conduite à l'égard du trafiquant qui, comme

le plus tendre père, avoit soulagé leurs besoins.
 Je leur présentai alors du tabac à fumer en
 conseil; ils le recurent très bien: regardant
 alors fièrement le chef, je leur parlai de la ma-
 nière suivante :

» Keenner *Wind* ojemar woke kee *Wabindan*
 » indenendum kee kee noneydone kitchee ma-
 » nitoo, ojey candan opin *Weene* aighter ojey
 » petoone noWetting guyak debarchemon kay-
 » gait nin oathy hapadgey nee *Woke* keen-
 » nerwind equoy kee janis goyer metach no-
 » gome gudder barchemon hunjyta O, nishshishin
 » artawway Winnin kaygait nee zargetoone
 » artawway Winnin metach kakaygor matchee
 » manitoo gayyack neennerwind oathy mor-
 » noock kee appay omar neege. »

C'est-à-dire :

» Vous, chefs, & autres membres de la
 » tribu, dont les yeux sont ouverts, j'espère
 « que vous prêterez l'oreille aux paroles de
 » ma bouche. Le maître de la vie a ouvert
 » mon cerveau & fait souffler à ma poitrine
 « des paroles amicales. Mon cœur est rempli
 « de sentimens pour vous, pour vos femmes,
 » pour vos enfans; & ce que je vous dis en
 » ce moment procède de la racine des senti-
 » mens de mon ami qui reclame sa maison &

» m'a dit que son cœur étoit ouvert pour vous
 « à votre arrivée, mais, malgré sa bonté, le
 » mauvais esprit s'étoit emparé de vous, ce
 » qui l'a rendu fort malheureux, quoiqu'il es-
 « pérât que le maître de la vie changeroit
 « vos dispositions & vous rendroit bons Indiens,
 « comme vous aviez coutume d'être. » A ce
 discours un des chefs répondit ainsi :

» *Kaygait amik, kee aighter annaboycasséy*
 » *omar hapadgey ; o, nishshishshin kee deba-*
 » *chemon nogome neennerwind ojeý stootewar*
 » *cockinnor nee doskeennerway mug kee deb-*
 » *woye neecarnis hapadgey sannegat neenner-*
 » *wind ha nishinnorbay kaygwotch nannaboycas-*
 » *sey ozome scuttay Wabo ojeý minniquy*
 » *neennerwind angaymer amik, shashyyea*
 » *suggemarsk cockinnor nogome mornooch.*
 » *Toworch payshik muceuk scuttaywabo ojeý*
 » *bockettynan cushshecance Warbunk keejayp*
 » *nenneerwind ojeý booffin ; = haw , haw ,*
 » *haw. » =*

C'est-à-dire :

« Il est vrai, *Castor*, (1) que vous avez
 » un grand sens, qu'il adoucit les paroles que

[1] On se rappellera que ce nom est celui qu'avoit reçu notre voyageur lors de son adoption. Note du traducteur.

» vous nous adressez & que nous vous enten-
 » dons tous. Nous savons aussi que la vérité
 » ouvre vos lèvres. Il est très difficile pour
 » nous autres Indiens qui n'avons pas la rai-
 » son des blancs, de connoître quand nous avons
 » assez bu de cette eau forte si ardente; mais
 » nous espérons que le *Chat* ôtera la peau de
 » son cœur pour qu'il soit clair comme les nôtres.
 » Nous espérons aussi qu'il ouvrira son cœur
 » encore une fois, & qu'il nous donnera une
 » petite bouteille de cette eau, pour boire à
 » la santé de notre frère & de notre sœur que
 » nous avons envoyés dans des contrées éloignées;
 » & demain, à la pointe du jour, nous par-
 » tirons. «

M. Shaw, d'après mon conseil, promit de
 satisfaire à leur demande à condition qu'il se-
 roient fidèles à leurs engagements & qu'ils s'in-
 terdiroient même de goûter du *rum* pendant
 leur séjour à terre. Je leur fis connoître ses
 intentions & ils se retirèrent dans leurs cahutes
 nous laissant en paisible possession du fort.

Les Indiens restèrent tranquilles toute la nuit,
 ce qui me fit espérer que la promesse que je leur
 avois faite à leur départ, de leur donner du
 rum avoit produit l'effet que j'en désirois: mais
 je m'étois trop flatté, & l'orage n'étoit pas

encore dans la plus grande violence. Dès l'aube du jour, ils s'assemblèrent & demandèrent du rum qui leur fut donné sur le champ ; ils descendirent de leurs canots & les quittèrent sans enterrer leurs morts. Ceci étant contraire à leurs usages, me donna de l'allarme, aucun peuple n'étant plus exact qu'eux à rendre les derniers devoirs à la dépouille des morts. Je soupçonnai que le mauvais esprit les possédoit encore & qu'ils se s'étoient éloignés à une petite distance que pour boire le rum. Nous nous préparâmes à une attaque en chargeant vingt-huit fusils du nord-Ouest & une paire de pistolets, & restant assis auprès du feu, attendant qu'ils revinssent pour effectuer le dessein dont mon arrivée avoit heureusement empêché jusques là l'exécution. Dans l'espace d'environ une heure, ils reparurent enivrés de plus belle, chantant leurs chansons des morts à la guerre, chacun d'eux barbouillé de noir, de la tête aux pieds. A mesure qu'ils approchoient de la maison en ordre de file indienne, chacun d'eux répétoit les paroles suivantes
 » *Mornooch toWorch gunnesar cushecance ojej*
 » *dependan o Wakaygan.* »

C'est-à-dire :

» Néanmoins nous n'entendons pas tuer le

» *Chat*, mais seulement réclamer ce fort & tout
 » ce qui est dedans. »

Tandis qu'ils chantoient, nous préparions nos fusils & les placions de manière à pouvoir nous en servir sur le champ, s'il le falloit, déterminés à faire une vigoureuse résistance, quoiqu'il ne fût plus resté que *M. Shaw* & moi, le Canadien s'étant enfui jusques dans les bois.

Je pris le rang de commandant en chef & priai *M. Shaw* de m'obeir en tout point & de ne point tirer un seul coup que je ne lui en eusse donné le signal, sachant très bien que la mort d'un seul d'entre les Sauvages tué par nous, même à notre corps défendant, exposeroit tellement le reste qu'il ne seroit plus possible de nous dérober à leur furie. Comme notre situation étoit très critique, nous agîmes avec autant de sang froid que pouvoient le faire des hommes résignés à la mort. Il me vint en tête une idée heureuse que je mis sur le champ à exécution. J'entrai dans le magasin & roulant un baril de poudre à canon dans la pièce extérieure, j'en fis sortir la tête au dehors; à peine avois-je fini que les Sauvages arrivèrent, & s'avançant à la porte, armés d'épieux & de *tomahawks*, ils se disoient l'un à l'autre :

» *keen etam.* »

C'est-à-dire :

» Vous, allez le premier. « Nous nous tin-
mes prêts à les recevoir, & je leur donnai
à entendre que nous n'avions pas peur d'eux.
Un de la bande entre dans la maison & je lui
dis d'un ton ferme: « *ha Wa neyoe shema-*
» *gonish equoy kee tertenin marmo.* »

C'est-à-dire:

« Qui de vous autres, *bonnes vieilles*, est un
« brave soldat ? » & appuyant aussitôt mon pis-
tolet bandé sur le baril de poudre, je criai
d'une voix fort élevée. » *Cockinnor marmo*
» *neepoo nogome.* »

» Nous périrons tous aujourd'hui. » Dès
qu'ils entendirent ces paroles, ils quittèrent la
porte & s'enfuirent en criant » *kitchee manni-*
» *too ajey petoone amik o muskowan haguar-*
» *missy yang.* »

C'est-à-dire

» Le maître de la vie a donné au castor
» beaucoup de force & de courage. » Les
femmes fuirent avec la plus grande précipita-
tion, poussèrent leurs canots à l'eau & se mi-
rent à l'abri aussi promptement qu'elles purent,
les hommes qui, un moment avant, étoient
plongés dans l'ivresse, devinrent sobres tout à
coup, & faisant le plus de diligence qu'il leur

fut possible, ramèrent vers une île opposée à la maison. Bientôt après un canot arriva près du rivage portant six de leurs femmes avec mission de tâcher de raccommoier la querelle; mais je ne consentis à aucune réconciliation, leur disant qu'ils avoient dû me connoître avant, que mon nom étoit *le Castor*, que tous les Indiens me connoissoient pour être un brave guerrier, & que mon cœur n'étoit pas facile à adoucir. Les femmes retournèrent sur le champ, emportant avec elles les morts, ce qui me satisfit en m'annonçant qu'ils ne se propoient plus de nous inquiéter désormais.

Ce fut ainsi qu'une heureuse présence d'esprit nous sauva d'une perte presque inévitable & probablement du malheur de terminer notre vie dans les tourmens les plus affreux.

Il ne sera pas inutile de faire remarquer la nécessité qu'il y a pour un trafiquant d'être ferme, brave & de sang-froid dans un danger imprévu, mais sans précipitation & sans témérité. Les Indiens sont justes observateurs de l'esprit humain & discernent facilement le vrai courage de celui qui n'est qu'affecté, par cette tranquillité feinte qui distingue si bien l'un de l'autre. Ils est reconnu qu'aucun peuple dans le monde ne met le courage à de plus

rudés épreuves , & n'observe avec une curiosité plus barbare dans le supplice de ses ennemis , les effets des tourmens qu'ils leur font endurer : les femmes même tressaillent de joie en proportion de la foiblesse que décèle le malheureux patient. Il arrive souvent néanmoins , par un effet de ce même esprit , qui agit de part & d'autre avec le même pouvoir , que les tourmens les plus douloureux n'arrachent pas une plainte (1). Un exemple ou deux tirés de l'histoire des Indiens de l'Amérique , par M. *Adair* , fera connoître toute la fermeté d'un esprit Indien & prouvera sans réplique que de telles assertions ne sont point exagérées. La vérité devrait être l'étendard de l'histoire & guider la plume de tout écrivain jaloux de sa propre réputation.

Il y a quelques années , les Indiens Shawanés étant obligés de quitter leurs habitations , firent prisonnier dans leur route un guerrier *Muskohge* connu sous le nom de vieux *Scrany* ; ils lui donnèrent une rude bastonnade & le con-

[1] & Ils ont le cœur haut & fier , un courage à l'épreuve , une valeur intrépide , une constance dans les tourmens qui surpasse l'héroïsme , & une égalité que ni la prospérité ni l'adversité n'altèrent jamais. » *Voyage de le Beau , parmi les Sauvages de l'Amérique septentrionale* , Ier. vol. chap. 18 , pag. 309.

damnèrent au supplice du feu. Il souffrit longtemps sans témoigner la moindre douleur ; sa contenance étoit celle d'un homme qui n'éprouve pas le plus léger mal. Il dit à ses bourreaux d'une voix ferme, qu'il étoit un brave guerrier, qu'il avoit acquis la principale partie de sa renommée guerrière aux dépens de leur nation, & qu'il désiroit leur prouver, dans le moment même de sa mort, qu'il avoit autant de supériorité sur eux que lorsqu'il conduisoit contre leur nation ses braves compatriotes : que, quoiqu'il fût tombé entre leurs mains & qu'il eût perdu la protection du ciel par quelque impureté ou autre offense, en portant l'arche sainte de la guerre contre des ennemis jurés, il lui restoit cependant assez de vertu pour le rendre capable de se punir lui-même d'une manière plus recherchée que ne pourroit l'imaginer toute leur tourbe ignorante & vile ; qu'il alloit le faire s'ils lui en laissoient la liberté en le détachant, & lui donnoient un des canons de fusils ardens & rouges de feu, retiré du brasier. Sa proposition & son genre d'adresse parurent d'une hardiesse & d'une nouveauté si extraordinaire qu'ils consentirent à sa demande. Saisissant alors par un des bouts le canon tout rouge, & le brandissant de côté

& d'autre, il s'ouvrit un passage à travers cette multitude armée, mais surprise, sauta en bas d'un banc prodigieusement haut & escarpé dans une branche du fleuve, s'y plongea, nagea vers une petite île & passa l'autre branche au milieu d'une grêle de balles ; & quoique ses ennemis en grand nombre le serrassent de très près dans leur pourluite, il entra dans un marais de ronces à travers lequel, tout nud & tout meurtri qu'il étoit, il regagna son pays.

Les Indiens Shawanèses ayant pris aussi un guerrier de la nation *Anantoocah*, l'attachèrent à un pieu suivant leurs cruels & ordinaires préparatifs. Ayant enduré sans la moindre plainte les plus violens tourmens, il leur dit avec dédain qu'ils ne savoient pas comment on punissoit un ennemi important ; qu'il vouloit le leur apprendre & qu'il confirmeroit la vérité de ce qu'il avançoit s'ils lui en accorderoient les moyens. Il pria qu'on lui donnât une pipe & du tabac, ce qu'ils firent : sitôt qu'il l'eut allumée, il s'assit nud comme il étoit sur les torches ardentes des femmes qui se trouvoient autour de lui, & continua de fumer sa pipe sans la moindre altération : à cette vue un des principaux guerriers s'élança en disant qu'il étoit un brave guerrier, que la mort ne l'es-

frayoit point & qu'ils ne l'auroient pas fait mourir s'il n'eût été déjà consumé à moitié par le feu & condamné d'ailleurs à ce supplice par leurs loix : que cependant , quoiqu'il fût un ennemi très dangereux & sa nation , une nation perfide , on verroit qu'ils savoient honorer l'intrépidité même à l'égard de l'homme que les *raies de guerre* dont il étoit marqué attestoient avoir été le meurtrier de plusieurs de leurs parents chéris : (1) & alors , comme par une faveur spéciale , il mit fin à tous ses maux en l'expédiant obligeamment d'un coup de *tomohawk*. Quoique le sanglant instrument fut prêt quelques minutes avant que le coup ne fût porté , on m'a cependant assuré que les spectateurs n'auroient pu appercevoir la moindre altération dans les traits de la victime.

La mort est , en beaucoup d'occasions , plus à rechercher qu'à craindre pour les Indiens , surtout dans un âge avancé , lorsqu'ils n'ont plus de force & d'activité pour la chasse : le père alors sollicite son changement de climat , & le fils s'empresse de remplir le rôle d'exé-

(1) Cette expression semble annoncer que ces sauvages dont l'usage est de se peindre le corps , marquent leurs victoires & leurs succès par des raies qu'ils impriment sur leur chair avec diverses couleurs. *Note du traducteur.*

cuteur en mettant fin à l'existence de l'auteur de ses jours. (1)

Parmi les Chippeways septentrionaux, lorsque le père d'une famille semble répugner à se conformer à l'usage ordinaire, que sa vie devient à charge à lui-même & à ses amis, & que ses enfants sont obligés de le soutenir du travail de leurs mains, on lui propose l'alternative ou de le déposer sur le rivage de quelque île avec un petit canot & des rames, des arcs & des flèches, une jatte pour boire tout à son gré, & de courir ainsi le risque de mourir de faim, ou bien de souffrir courageusement la mort selon les loix de leur pays. Comme il y a peu d'exemples que ce dernier parti ne soit pas préféré, je vais rapporter la cérémonie qui se pratique en pareille occasion.

On dispose une cabane aux *sueurs* dans la même forme que pour la cérémonie de l'adoption, & tandis que la personne passe par cette épreuve préparatoire, les membres de la famille

(1) « Tum quasi non fat eorum paucitatem tam multæ tam que variæ pestes exhauriant, si quem suorum vident diuturniori morbo languere, necant ultro grandævos præsertim, & scilicet per amoris studii que in eos sui testificationem cum mors, aiunt, eorum ærumnis modum ponat. » *Historiæ Canadensis, libro præ-*
æro, pag. 61.

se félicitent de ce que le *maître de la vie* leur a communiqué le discernement nécessaire pour disposer des vieillards & des infirmes & pour les envoyer dans un autre monde où ils seront renouvelés, & chasseront de nouveau avec toute la vigueur de la jeunesse. Ils fument alors la pipe de paix, & font leur repas de chair de chien. Ils chantent aussi la chanson du grand remède dans les termes suivans : *Ka haguarmissey kitchee manitoo kaygait cockinnor nishinnorbay ojey kee candan hapadje kee zargetoone nishinnorbay mornooch kee tarpenan nocey keen aighter, o dependan nishinnorbay, mornooch tovvarch ojey misheoot poekan tunnoncay.* »

C'est-à-dire

« Le Maître de la vie donne du courage : il est vrai que tous les Indiens savent qu'il nous aime, & nous lui envoyons aujourd'hui notre père, afin que celui ci puisse se trouver jeune dans un autre monde, & soit en état de chasser. »

On recommence les danses & les chansons, & le plus âgé des enfans donne à son père le coup de mort avec son tomahawk : on prend alors le corps que l'on peint le mieux possible : on l'enterre avec des armes de guerre ; enfin

on élève une cahutte d'écorce de bois dont on couvre la fosse afin d'empêcher les animaux sauvages de venir le troubler. (1)

C'est ainsi que les membres d'une portion du genre humain privée de lumières s'arrogent le droit de s'oter la vie les uns aux autres lorsqu'ils ne peuvent plus la soutenir avec le travail de leurs mains : c'est ainsi qu'ils regardent comme un devoir de mettre un terme à l'existence de ceux dont ils tiennent la leur , & employent , pour leur donner le coup fatal, ces mêmes armes dont on ne feroit usage que pour leur défense en des pays plus civilisés.

Je restai avec M. *Shaw* jusqu'au retour de mes gens & pris un bâtiment indien chargé de ris sauvage & de viandes sèches , me faisant accompagner de deux de ses Canadiens. Dans ma route, je jetai un cri vers le lieu où j'avois laissé les Indiens dont j'avois reçu le premier avis de désordre qui avoit lieu chez M. *Shaw*; mais ils étoient partis. Mon indien & sa femme attendoient après moi , & furent en-

(1) « *Quanquam autem corpora terre mandant nostro modo, illustriorem tamen tumulis tanquam pyramidem ex perticis adjiciunt. Ac viris quidem appendunt insignia; arcum, sagittas, clypeum.* » *Historiæ Canadensis, libro primo, pag. 91.*

chantés de me revoir. A mon retour au lac la
Mort, je trouvai tous mes gens bien portans
& en bonnes dispositions. Pendant mon absence
ils avoient été approvisionnés abondamment
par les Sauvages, &, au moyen des échanges,
ils avoient augmenté mon magasin de pellete-
ries. Les gens de M. *Shaw* resterent une nuit
dans ma demeure, &, le lendemain matin, par-
tirent pour *Manotoye*.

 CHAPITRE IX.

Manière des Indiens d'aller à la guerre. = Le lac Manontoye. = Les Sioux, sur le Mississipi, ennemis des Chippeways. = Reflexion sur les inclinations sanguinaires de quelques unes des nations Indiennes. = Formalité du départ pour le combat & de la declaration d'hostilités. = Anecdote tirée des lettres de Milady Montague. = Autre exemple de la passion des Indiens pour la vengeance. = Reflexions sur les principes inculqués par les Indiens à leurs enfans. = Les Indiens donnent quelque fois des preuves de modération. = Exemple. = Différence des caractères chez les jeunes garçons & les filles parmi les Indiens du Mississipi. = Lac Rouge. = Pourquoi ainsi nommé. = Lac Caribou, ou lac des Rennes. = Lac Arbitibis. = Lac Nid de Corneille = Fleuve de la corneille. = Lac des deux saurs. =

LE lac Manontoye où M. Shaw avoit hiverné, n'est pas aussi étendu que le lac Esturgeon. Il abonde en poisson excellent & en oiseaux sauvages; le ris, les avoines sauvages & auters

graines y croissent sans culture dans les marais. Il n'y a sur ce lac que très peu d'îles. Il s'y rend environ trois cents Indiens de la nation Chippeway : ils sont très sauvages, se plaisent dans la guerre, & la font quelquefois contre les *Sioux* sur le *Mississipi*. Ils sont souvent absens pendant quinze mois de leurs familles, & reviennent rarement sans un prisonnier ou une chevelure.

C'est quelque chose d'étrange que la soif du sang puisse porter un homme à traverser une immense étendue de pays, à souffrir des fatigues inexprimables, dans l'incertitude du succès, pour assouvir une passion que l'esprit infernal peut seul inspirer ; il ne l'est pas moins que, de retour parmi les siens, après avoir recueilli le prix de ses travaux, il fasse le récit des évènements de son voyage avec les plus grands transports de joie, & sourie à la relation des tourmens qu'il a, lui seul, fait souffrir. Les plus terribles excès d'un maniaque n'égalent point une telle cruauté : heureux ceux qui jouissent des bienfaits d'une société dont la civilisation & les loix les mettent à l'abri d'aussi exécrables traitemens !

Avant de partir pour la guerre, le principal chef convoque un conseil, & chaque chef a un collier

de *Wampum* & une pipe de guerre : le collier , pour lui rappeler les anciens évènements relatifs à la nation contre laquelle ils se proposent de commencer des hostilités : la pipe pour fumer au feu du conseil. Lorsqu'ils ont arrêté de faire la guerre , ils envoient les colliers & des pipes à leurs ennemis ; si la même politesse est observée à leur égard , ils se préparent sur le champ avec la plus inébranlable résolution à voir couler le sang.

Les lettres historiques d'Émilie Montague rapportent un exemple frappant de ces inclinations sanguinaires. Je le citerai ici avec les propres paroles de l'auteur.

» Un missionnaire jésuite me raconta à ce
 » sujet un trait qu'on ne peut entendre qu'avec
 » horreur. Une femme indienne avec laquelle
 » il demuroit pendant sa mission, donnoit à
 » manger à ses enfans, lorsque le mari lui ame-
 » na un Anglois fait prisonnier. Elle lui coupa
 » le bras sur le champ , & offrit à boire à
 » ses enfans le sang qui en ruisseloit. Le jé-
 » suite lui représenta la cruauté de cette action,
 » sur quoi, lui jetant un regard farouche :
 » je veux, dit elle, en faire des guerriers ; je
 » dois donc les nourrir de chair humaine. »

Pendant mon séjour à *Cataraqui*, capitale des

établifsemens royaliftes dans le Canada, deux partis, l'un de *Mohawks*, l'autre de *Meffefawgerse* fe rencontrèrent par hazard. Ils firent l'échange de leurs pelleteries avec les trafiquans, & s'arrêtèrent pour boire le rum que leurs marchandifes leur avoient rapporté. Comme la liqueur commençoit à produire fon effet, leur imagination échauffée leur rappela qu'ils étoient de nations différentes, & comme les *Mohawks* prétendoient toujours à la supériorité, l'ivresse leur donna de l'orgueil; à la fin, il s'éleva une dispute: un Indien *Meffefawger* fut tué. On lui arracha le cœur, & les *Mohawks* se propofoient de le faire griller, mais ils en furent empêchés par un particulier qui passoit dans le moment près de leur cabane, & qui obtint d'eux qu'ils le lui cédaient.

Il semble que les Indiens, hommes & femmes, apportent tous une égale attention à inculquer des idées d'héroïsme à la génération qui s'élève, & à lui donner ces impressions portées chez eux si fort au delà des règles de la raison ou de la justice. Il est inconcevable qu'ils n'aient pour but dans toutes leurs actions que de satisfaire leurs ressentimens en tirant vengeance des offenses dont on s'est rendu coupable à leur égard, & que cette passion soit assez puissante

pour devenir la règle de leur conduite, (1) il y a pourtant quelques exceptions à ces observations générales. On peut citer, entr'autres, leur conduite à l'égard des trafiquans forcés en quelques occasions où l'ivresse les porte à de trop grands excès, de les battre d'importance. Je dois avouer, à leur honneur, qu'en pareil cas, fortis de l'état d'ivresse, je ne les ai jamais vus témoigner de ressentiment. La seule réflexion qu'ils aient faite a été : « ami, vous m'avez battu bien rudement la nuit dernière. Mais je n'en conserve point de souvenir : je suppose que je le méritois. C'est la liqueur qui m'avoit porté à vous offenser. » Ou s'ils laissent appercevoir quelque mécontentement, un verre de rum a bientôt racommodé tout. Quant à leur infliger des traitemens trop rudes lorsqu'ils ne sont point dans un état d'intempérance, je suis convaincu que cela seroit fort dangereux, & qu'il faut l'éviter avec beaucoup de précaution.

Mais quoi qu'ils manifestent souvent ces in-

(1) « Ils exercent envers leurs ennemis des cruautés si inouïes qu'ils surpassent dans l'invention de leurs tourmens tout ce que l'histoire des anciens tyrans peut nous représenter de plus cruel. » *Voyage de le Beau parmi les Sauvages de l'Amérique septentrionale*, 1er. vol. chap. 18, pag. 309.

elinations sanguinaires, & qu'ils ne les satisfissent qu'avec une trop malheureuse facilité; ils montrent pourtant, en quelques circonstances, tout à la fois de la sagesse & de la modération.

Lorsque j'étois à la descente de *Pymistiscotyan* sur le lac Ontario, j'avois un gros chien pour défendre & moi même & ma propriété. Un Indien entra, déjà ivre, pour demander du rum, & alloit sans doute frapper l'animal; le chien le saisit, à l'instant, par le gras de la jambe, & le blessa cruellement. Il retourna à sa cabane, & ne fit pas la moindre plainte jusques au lendemain matin, qu'il témoigna le désir de m'entretenir. J'allai le trouver; il m'apprit de quelle façon le chien l'avoit traité, disant qu'il espéroit que je lui donnerois une paire de bas pour remplacer ceux que le chien avoit déchirés; qu'à l'égard de sa jambe, il ne s'en inquiétoit pas beaucoup, parce qu'il savoit que bientôt elle seroit guérie. Je lui accordai sur le champ ce qu'il demandoit, j'y ajoutai une bouteille de rum qui me parut lui faire plaisir, & je n'en entendis plus parler depuis.

Mais revenons à leur départ pour la guerre. Les femmes & les enfans vont, quelquefois en avant dans leurs canots, chantant des chan-

sons de guerre , & campent tous les soirs au coucher du soleil , ayant beaucoup de répugnance à voyager dans les ténèbres. On distribue en quatre divisions quarante huit jeunes guerriers pour faire sentinelle la nuit ; on leur donne des fusils , des arcs , des flèches & du *scotté-wigwas*, ou écorce pour allumer du feu en cas de surprise imprévue. (1)

Cette écorce est prise du bouleau ; les Indiens la font sécher proprement , & l'emploient pour s'éclairer à la pêche. On l'attache à un bâton de la longueur d'environ sept pieds. Ce bâton est tantôt placé à la tête du canot , tan-

(1) « Dans leur voyage de guerre ils marchent toujours par files : quatre ou cinq hommes des meilleurs piétons prennent le devant , & s'éloignent de l'armée d'un quart de lieue pour observer toutes choses & en rendre compte aussitôt. Ils campent tous les soirs à une heure de soleil & se couchent autour d'un grand feu , ayant chacun son arme auprès de soi. Avant que de camper , ils ont soin d'envoyer une vingtaine de guerriers à une demie lieue aux environs du camp , afin d'éviter toute surprise. Jamais ils ne posent de sentinelle pendant la nuit , mais aussitôt qu'ils ont soupé , ils éteignent tous les feux. Le soir , le chef de guerre leur commande de ne point se livrer à un sommeil profond & de tenir toujours leurs armes en état. On indique un canton où ils doivent se rallier en cas qu'ils soient attaqués pendant la nuit & mis en déroute. » *Lettres édifiantes & curieuses écrites des missions étrangères* , 7me. vol. lettre sur les Natchez , pag. 24.

Ces Sauvages , ainsi qu'on le voit , diffèrent de ceux dont parle notre voyageur , en ce qu'ils ne posent point de sentinelles la nuit. *Note du traducteur.*

tôt porté par la personne qui accompagne celle qui pêche, & dont le soin est aussi de gouverner le canot.

A la pointe du jour, les Indiens partent, & sans s'inquiéter du tems, poursuivent leur route jusques à leur arrivée au pays ennemi, après avoir pris toutes les précautions que le genie humain peut suggérer.

Quand ils font la guerre contre les Indiens du Mississipi, ils tâchent de tuer les hommes & les femmes, & emmènent les enfans pour en traiter avec les trafiquans qui les envoient à Montréal où on les employe au service domestique. Il n'est pas si facile d'affujettir les jeunes hommes que les filles à cette dépendance : ils sont plus opiniâtres, & naissent avec une horreur naturelle pour l'idée seule d'esclavage ; ils sont aussi remplis d'orgueil & de ressentiment, & ne balanceront pas à tuer leurs maîtres pour satisfaire leur vengeance lorsqu'ils se croient traités injustement. Les filles sont plus dociles, & prennent bien plus vite les mœurs civilisées. Faute d'avoir été accoutumées à la vie domestique, elles sont, d'abord, malades & languissantes. Mais elles se familiarisent bientôt avec le changement & le préfèrent à cette vie grossière dans laquelle elles avoient été élevées.

Quelque jours après mon retour au lac *la Moit*, une bande de sauvages arriva du lac Rouge, appellés par les Indiens *Misqui Sakiegan*, & quelques autres, du lac *Shabeechevan* ou *lac d'herbes sauvages* à cinq jours de marche, environ, par delà le lac *Manontoye*. Le lac Rouge est ainsi nommé d'une aventure remarquable arrivée à deux fameux guerriers de la nation *Chippeway*. Ils chassoient du côté du lac, & comme ils s'occupoient à chercher le gibier, ils apperçurent à quelque distance un animal monstrueux qui leur parut beaucoup plus grand qu'aucun de ceux qu'ils avoient jamais vus. Sa marche étoit lente & pesante, & il se tenoit constamment du côté de l'eau. Ils le suivirent d'aussi près que la prudence leur permit, résolus de tout risquer pour le tuer. En approchant ils le virent mieux, & remarquèrent que son corps étoit couvert de quelque chose qui ressembloit à de la mousse; leur surprise en augmenta: après s'être consultés ils continuèrent de s'avancer vers l'animal, & lui tirèrent un bon coup de fusil sans qu'il parût en avoir éprouvé la plus légère impression. Ils recommencèrent à tirer, avec aussi peu de succès qu'auparavant; alors ils s'éloignèrent à quelque distance, s'affirent, & chantèrent

leurs chansons de guerre s'adressant au *maître de la vie*, & sollicitant son secours pour parvenir à s'en rendre maîtres, persuadés que c'étoit *Matchee Manitoo* ou le mauvais esprit sous la forme de ce monstre. ils se levèrent ensuite, & le poursuivirent, tirant tous deux en même tems : le coup fut heureux, l'animal tourna autour de lui-même, ce qui les engagea à soutenir leur feu jusques à ce qu'enfin il sauta dans l'eau, & qu'ils le perdirent de vue. La teinte de son sang ayant rougi les eaux du lac, il a retenu depuis le nom de *lac Rouge*.

Le poisson s'y pêche en abondance, & le ris sauvage y croît en grande quantité dans les marais. On peut aussi chasser des animaux de toute espèce dans le pays. Il y a plusieurs rivières & chûtes d'eau du côté du Nord-Ouest. Les Indiens sont très-empressés de pêcher & de chasser ici pendant l'hiver, ayant, en général, beaucoup de succès, même par les tems rigoureux. Du lac *rouge* au lac *le Sel* il y a, d'après le calcul des Indiens, quatorze portages peu considérables & vingt-deux criques. Le lac *le Sel* est fort petit, l'eau est basse & sale. Il n'a pas plus de trois milles de longueur. Il y a peu de poisson excepté de l'anguille, du chat de mer & du brochet : mais il s'y trouve

en quantité des rats musqués & des oiseaux sauvages. De ce lac au lac *Caribou* ou lac des *Rennes*, il y a une marche de huit jours à travers cinq criques & trois portages.

Le lac *Caribou* ou, en langue indienne, *Ateeque* a trente milles, environ, de longueur. Il y a dessus plusieurs petites îles semblables aux *mille îles* dans le fleuve *S. Laurent* au dessus de *Montréal*. L'eau est profonde, limpide, & le fonds très-dangereux. On y trouve en abondance de grandes truites, du poisson blanc, du brocheton, du brochet & de l'esturgeon. Il est environné par une chaîne de hautes montagnes. Un trafiquant français s'y étoit établi, il y a quelques années : mais depuis peu le lieu a été abandonné. Les Indiens comptent dix jours de marche depuis ce lac jusques au lac *Schabeechevan*, à travers treize portages & autant de criques : mais comme j'y passai l'hiver de l'année suivante, quoique j'y fois arrivé par une route différente, je n'en ferai point la description jusqu'à ce que je puisse raconter les évènements de cette époque. Du lac *Schabeechevan* ou lac *Arbitibis*, il y a trois petits lacs, huit criques & cinq portages. Le lac *Arbitibis* est très-étendu; les terres environnantes sont remplies de rochers & de mon-

ragnes. Ce lac fournit aux Indiens du poisson
 & des oiseaux sauvages. L'espèce aquatique abon-
 de dans cette partie du monde : la nature l'a
 voulu, sans doute, ainsi, pour soutenir les tri-
 bus nombreuses de Sauvages qui sont obligés
 de se rendre jusques aux lacs pour trouver de
 quoi vivre. A l'extrémité septentrionale de ce
 lac est une grande chute d'eau, qui sort d'un
 fleuve dont le courant est rapide pendant la
 longueur d'environ vingt-milles. Il y a aussi
 sur ce fleuve d'autres courans dont la rapidité
 n'est pas moins violente; la terre, sur ces bancs
 est basse, & la berge sablonneuse. Du lac *Ar-*
bitibis au lac *Nid de Corneille* appelé par les
 Indiens *Cark Sakiegan*, il n'y a qu'une petite
 distance. La circonférence du lac *nid de Cor-*
neille, excède, à peine, deux lieues, dans sa
 plus grande étendue, & n'est remarquable que
 par une petite île dans le milieu, avec environ
 quarante palmiers élevés où les corneilles bâ-
 tissent leurs nids, d'où on l'appelle *Cark Cark*
Minnesey. Le poisson n'est pas merveilleux
 dans ce lac : la plus grande partie est de l'es-
 pèce de l'empereur dont les Indiens mangent
 rarement. Depuis ce lac il y un long portage,
 & environ à moitié chemin, une haute mon-
 tagne. Au bout de la place de transport est

un fleuve nommé *Cark Cark Seepi* ou le fleuve de la Corneille qui roule avec un fort courant l'espace d'à peu près trente milles, depuis *Neshshemaince Sakiegan* ou le lac des deux saurs, ainsi nommé de la rencontre de deux courants qui forment une décharge considérable dans le lac. Les Indiens de la baie d'Hudson y chassent avec beaucoup de succès. Au bout est un portage de la longueur d'environ un quart de mille conduisant à une rivière singulièrement étroite qui s'écoule avec un courant très impétueux l'espace d'environ cinquante lieues : la terre étant fort élevée des deux côtés, rend la navigation très obscure. Les Indiens en montant ce fleuve s'éclaircissent le plus qu'ils peuvent, afin d'être à portée de combattre la violence du courant. Ce fleuve procure une quantité considérable de pelleteries à la compagnie de la baie d'Hudson.

Comme la description de ce pays si peu reconnu jusques ici, est une partie principale de l'objet que je me suis proposé en publiant les voyages, je l'ai entreprise, soit d'après mes connoissances personnelles, soit d'après les renseignemens les plus authentiques que j'ai été à portée de me procurer par les Sauvages. J'ai suivi, à cet égard, *Carver* qui, à son arrivée

au grand portage, fit rencontre d'un parti considérable d'Indiens *Killistinoë* & *Astinoë*, par lesquels il apprit à connoître plusieurs lacs & fleuves dont il fait la description d'après les informations qu'il put recueillir.

Quoique les Indiens soient très-habiles à tracer des pays sur de l'écorce d'arbre au moyen de charbon de bois (1) mélé avec de la graisse d'Ours, (ce que les femmes font avec beaucoup d'adresse,) il est bon d'observer que la longueur de la marche d'une journée est cependant très-indéterminée & ne peut en conséquence donner aucuns renseignemens géographiques. Pour preuve de cette remarque, il

[1] « Ce Sauvage nous fit un plan de notre chemin, ou, pour mieux dire, il nous dessina premièrement avec du charbon sur des écorces d'arbres toutes les rivières, montagnes, bois & marais où nous devons passer avant que d'arriver à *Narauouac*. Ensuite il imprima la pointe de son couteau sur toutes les traces du charbon qu'il avoit faites, afin que, quoiqu'elles vinsent à s'effacer, nous pussions toujours nous en servir & y reconnoître les routes que nous devons prendre. Cette manière des Sauvages pour s'enseigner leurs chemins est fort utile & d'autant plus commode que ces sortes de plans sont toujours si exacts que les voyageurs ne peuvent point s'égarer. Ils se font ordinairement sur l'écorce de bouleau qui se plie ou se roule sur du papier. Toutes les fois que les anciens tiennent des conseils de guerre & de chasse, ils ne manquent point de consulter de pareilles cartes. » *Voyage de Lebeau parmi les Sauvages de l'Amérique septentrionale*, 1er. vol. chap. XX, pag. 368.

suffira, je l'espère, de considérer que leurs plans consistent surtout en lacs & en fleuves parce qu'ils font rarement de longs voyages par terre; & lorsqu'on y trouve décrite une route par terre, c'est peut-être seulement quelque court portage qu'ils ont à traverser pour pouvoir continuer le voyage sur leur élément favori. Mais comme il est probable que peu de personnes liront ces détails avec l'intention d'aller dans le pays, la description que j'ai été à portée d'en faire suffira pour le reste de mes lecteurs. Je regrette beaucoup de n'avoir pu donner plus de perfection à cet ouvrage; mais je me flatte qu'il ne fera pas sans utilité pour ceux que leurs besoins peuvent porter à y recourir pour s'instruire & se guider dans leurs affaires de commerce. Le chemin que fait un Indien depuis le lever jusques au coucher du Soleil, soit en naviguant au gré du courant, soit en luttant contre, s'appelle la *marche d'un jour*. Cette manière vague de calculer rend très difficile pour celui qui voyage en qualité de trafiquant, de déterminer quelque chose de plus que les distances marquées par les Indiens d'un lac à un autre. M. Carver prétend dans sa carte que les branches d'eau qui se rendent de la rivière S.-Louis au bout de la baie de l'Ouest dans

dans le lac supérieur, ne sont qu'imparfaitement connues : je puis observer, avec autant de raison, qu'il est très difficile de faire une description géographique de celles qui sortent du lac Alémipigon ou Nipégon tant à l'Est qu'à l'Ouest. La bienveillance connue de mes compatriotes les portera, je suis sûr, à excuser quelques erreurs de ce genre : je leur proteste que j'ai fait tous mes efforts pour rendre la description des lieux, quant aux distances & situations respectives, aussi exacte qu'il m'a été possible. La carte marine la rendra, je l'espère, plus claire encore.

À l'Est de ce lac, on a fait connaître les lacs, les
rivières, &c. depuis le lac St. Pierre jusqu'à
mon retour de l'expédition de 1783. On a
aussi découvert un grand nombre de lacs
dans

entre autres, on a découvert une grande
rivière qui se jette dans le lac St. Pierre
à l'Est de ce lac, &c. On a aussi
découvert un grand nombre de lacs
dans

L

 CHAPITRE X.

Nouveaux traités avec les Sauvages. = Effets terribles de la rigueur du froid. = Totam, ce que c'est. = Anecdote à ce sujet. = Exemple d'une superstition semblable chez des peuples civilisés. = Anecdote de Samuel Bernard. = Respect des Indiens pour les songes, parti qu'ils en tirent quelquefois. = Exemple = Jalousie des Indiens. = Exemple singulier. = Peines de l'adultère chez les sauvages. = Opinion des Indiens sur la Monogamie. = Chasse de l'Ours blanc & du Buffle par les Sauvages. = Cure faite par un médecin Sauvage. =

AP R È S avoir fait connoître les lacs, fleuves &c. depuis le lac la Mort, je vais continuer mon récit depuis l'époque de mon retour du lac *Manontoye* où je tirai *M Shaw* d'embarras.

Peu de jours après, une autre bande de Sauvages arriva avec des pelleteries, des fourrures & quelques provisions. Ils s'arrêtèrent chez moi deux jours, y firent leur débauche

avec ce que j'avois pu leur ménager de rum, sans commettre pourtant aucun excès, & se retirèrent à la fin très paisiblement. Le 23 Février, une autre bande vint nous trouver, composée d'environ quatre vingt, tant hommes que femmes & enfans. Ils apportoit des viandes sèches, des graines, de la graisse d'Ours, & huit ballots de castor que j'achetai, leur donnant, comme à l'ordinaire, du rum avec lequel ils s'enivrèrent. Dans cette orgie, une femme fut tuée & un jeune garçon brûlé cruellement. Le troisième jour, ils parurent bien satisfaits de notre accueil & nous laissant des provisions en abondance. Le tems étant plus doux, j'envoyai mes gens au lac pour chercher les filets qui étoient restés sous la glace un tems considérable, la rigueur de la saison ne nous ayant pas permis d'en faire la recherche pendant près d'un mois : à notre grand chagrin, on les trouva presque pourris; pas un seul poisson. Mais comme un des Canadiens savoit faire des filets aussi bien que moi, nous réparâmes ce malheur, & attrapâmes du poisson en quantité pour notre subsistance jusques au mois d'Avril.

La rigueur de la saison se fit sentir cruellement à M. *James Clark*, appartenant à la mé-

me compagnie. Il eut cinq hommes morts de faim au lac *Savan*, lac détestable pour le poisson, à trois cents cinquante milles de la terre où j'hivernois: les Indiens étoient obligés d'aller chasser à une si grande distance en arrière dans les bois, qu'ils ne pouvoient leur donner aucuns secours, & d'après les récits des trafiquans dans le nord Oüest, aussi bien que des Sauvages qui se rendoient auprès de moi, récits tous conformes les uns aux autres, c'étoit l'hiver le plus dur dont on pût se souvenir.

Vers ce temps environ, une bande considérable de Chippeways arriva: ils traitèrent avec moi de leur chasse, & la débauche se termina paisiblement. Tandis que ces Indiens étoient avec moi, il arriva quelque chose de remarquable que je vais rapporter.

Une partie de la superstition des Sauvages consiste en ce que chacun d'eux à son *totam* ou esprit favorable qu'il croit veiller sur lui. Ce *totam*, ils se le représentent prenant une forme de quelque bête ou une autre, & en conséquence jamais ils ne tuent, ne chassent ni ne mangent l'animal dont ils pensent que le *totam* a pris la forme. (1)

[1] * Il en est qui font dépendre leur destinée de celle de

Le soir qui précéda le départ de la bande, un d'eux dont le *totam* étoit un ours, rêva que s'il alloit jusqu'à un marais, au pied d'une haute montagne, à cinq jours de marche environ de mon *Wigwaüm*, il verroit un grand troupeau d'élangs, de daims, & d'autres animaux; mais qu'il lui falloit être accompagné d'au moins dix bons chasseurs. A son réveil il communiqua son rêve à ses frères & les pria de venir avec lui: tous refusèrent, disant que c'étois hors de leur chemin, & que leurs terres de chasse étoient plus près. L'Indien rempli d'un respect superstitieux pour son rêve (respect que l'ignorance ou la force de l'exemple parmi les Sauvages leur fait porter à un degré étonnant) (1) se crut obligé d'agir en con-

quelqu'animal, comme seroit d'un chien, d'un renard ou d'un oiseau, lequel venant à mourir, ils courent eux mêmes risque du même sort; car alors, ils se persuadent tellement qu'ils ont peu à vivre, que plusieurs ont en effet vérifié l'oracle de leur imagination, étant morts peu de tems après par la persuasion où ils étoient qu'ils mourroient. » *Voyage de Lebeau parmi les Sauvages de l'Amérique septentrionale*, IIe. v l. chap. 28, pag. 144.

[1] « Indidem superstitiones tum creberrimæ aliæ, tum illa præsertim somniorum. Pro vero habent quidquid per somnum occurrerit: ac si quid præscriptum sibi aut imperatum putant, illud deinde efficere nituntur pro viribus.....

Neque modo suis quisque privatim somniis auscultat, sed etiam tota plerumque natio unius alicujus somnio accommodat fidem,

féquence; & fes compagnons refusant d'aller avec lui, il partit seul. Arrivé près du lieu, il vit les animaux dont il avoit rêvé. Il tira, sur le champ, un coup de fusil, & tua un ours. Fâché de sa méprise & craignant le courroux du Maître de la vie, qu'il s'imaginait avoit grièvement offensé, il se jetta à terre & demeura pendant quelque tems comme mort. Revenu de cet état d'anéantissement, il se leva, & avoit déjà fait la plus grande partie du chemin jusques à ma demeure, lorsqu'il rencontra dans sa route un autre Ours énorme qui le renversa & lui meurtrit la figure. L'Indien dans le récit qu'il fit de cet évènement à son retour, ajouta, dans la simplicité de son caractère, que l'Ours lui avoit demandé ce qui avoit pu le porter à tuer son *Totam*, à quoi il avoit répondu, qu'il ignoroit qu'il fût parmi les autres animaux lorsqu'il avoit tiré son coup de fusil

maximè si cujus est somniator auctoritatis, » *Historiæ canadensis libro primo*, pag. 84.

« *Olocotora*, Sauvage, étoit avec M. de Gourgues à l'attaque d'un fort qui fut repris sur les Espagnols de la Floride Française dont ceux-ci s'étoient emparés, & ce Sauvage s'étoit mis dans la tête qu'il ne reviendrot pas de son expédition. Son pressentiment étoit apparemment fondé sur un songe. »

Histoire de la nouvelle France, par le père Charlevoix, 1er. vol. pag. 102.

sur le troupeau ; qu'il étoit très-affligé de cet accident & qu'il espéroit qu'il auroit pitié de lui ; que l'Ours l'avoit laissé partir, en lui recommandant d'être plus circonspect désormais, & d'informer tous les Indiens de l'aventure, afin que leurs *Totams* fussent en sûreté à l'avenir, & que le *Maître de la vie* ne fût point irrité contr'eux. En entrant dans ma cabane, il me regarda d'un air très-affecté, & prononça ces paroles : *amik, hunjey ta kitchéé annascartissej nind, ô totam, cawwicka nee wee geos. Jay sannegat debwoye.*

C'est-à-dire :

« Castor, ma foi est perdue, mon *Totam* est irrité contre moi, je ne serai plus en état de chasser désormais. »

Cette idée d'une destinée ou, (si l'on me permet l'expression) de *totamisme*, toute bizarre qu'elle est, ne se borne pas aux seuls Sauvages. L'histoire pourroit fournir plusieurs exemples qui prouvent combien ces impressions ont été fortes, même sur des esprits au dessus du vulgaire & des ignorans. Je n'en citerai qu'un. On lit dans l'histoire de la vie privée de Louis XV, traduite par *Justamond*, entr'autres par-

ticularités de la vie de *Samuel Bernard*, juif & banquier de la cour de France, qu'il étoit superstitieux comme le sont ceux de sa nation, & qu'il avoit une poule noire à laquelle il croyoit sa destinée attachée; qu'il en faisoit prendre le plus grand soin & que la mort de cette volatile fut, en effet, le terme de son existence au mois de Janvier 1739.

Les Indiens font une attention particulière aux songes, & quelquefois, ils employent d'une manière fort adroite le respect qu'on témoigne pour eux, en les faisant tourner vers le but qu'ils se proposent. J'en citerai un exemple pour la satisfaction du lecteur.

Sir William Johnson étant en conseil avec un parti de Mohawks, le principal chef lui dit qu'il avoit rêvé la nuit précédente qu'il lui avoit donné un bel habit galonné & qu'il croyoit que c'étoit le même qu'il portoit. *Sir William Johnson* sourit & lui demanda s'il avoit réellement fait ce rêve; l'Indien répondit sur le champ qu'oui, « eh bien lui dit *Sir William*, » vous l'aurez donc, » & à l'instant il se deshabilla, & ayant engagé ce chef à se dépouiller, il le revêtit de l'habit en question. L'Indien fut enchanté & après le conseil il partit en très bonne humeur, s'écriant, *Woh ah!* ce qui est

parmi eux l'expression d'une grande satisfaction. (1)

Au prochain conseil qui eut lieu, *Sir William* dit au même chef, qu'il n'avoit point coutume de rêver; que, cependant, depuis le conseil où il s'étoient trouvés ensemble, il avoit eu un songe très surprenant. L'Indien désira savoir ce que c'étoit. Après avoir hésité quelques instans, *Sir William* lui dit qu'il avoit songé que lui chef lui avoit donné une chaîne de terrains sur la rivière *Mohawk* pour y bâtir une maison & y faire un établissement, terrains dont l'étendue étoit d'environ neuf milles en longueur près les bancs. Le chef sourit, & regardant avec vivacité *Sir William*, lui dit que si réellement il avoit fait ce rêve il auroit ce qu'il avoit vu en songe; mais qu'il ne lui arriveroit plus à lui-même de rêver, n'ayant gagné à cela qu'un beau vêtement tandis que *Sir William* demandoit aujourd'hui un grand lit sur lequel ses ancêtres avoient souvent dormi. *Sir William* prit possession de la terre en vertu d'un acte indien signé des chefs, & il leur

[1] « *Vulgaris advenientium exeuntium que consalutatio incondito clamore concipitur ho, ho, ho : ea tota urbanitatis ratio, sa officia verborum.* » *Historiae Canadensis, libro primo, pag. 75.*

donna quelques bouteilles de rum pour terminer l'affaire. (1) C'est aujourd'hui un état considérable : mais depuis la guerre, les Américains l'en ont dépouillé, ainsi que de tous les bâtimens qui ont beaucoup de valeur. Il est situé sur le rivage opposé aux plaines Allemandes; mais la terre n'y est nullement égale en bonté au sol de ce dernier lieu. Il n'y a peut-être aucune partie de l'Amérique qui produise un terrain plus propre à la culture que les plaines Allemandes.

Pendant la guerre d'Amérique, ce fut de la

(1) « Cette liberté que les Sauvages ont de demander & d'obtenir tout ce qu'ils souhaitent par respect pour leurs songes fait que souvent on en trouve qui en abusent, & qui demandent hardiment ce qu'ils ont rêvé en veillant. Un Sauvage ayant vu à un Français qui étoit esclave parmi eux, une couverture assez bonne & meilleure que la sienne, y rêva tout aussitôt & la lui demanda. Le Français qui n'étoit pas sot la donna de bonne grace, comptant bien d'avoir sa revanche. Peu de jours après, il alla dans la cabane de son homme où ayant vu une belle robe de bœuf illinois, il feignit d'y avoir rêvé : le Sauvage la lui livra sans se faire prier. Cette alternative de rêves dura quelque tems, le Sauvage rêvant toujours, & le Français faisant paroli à tout, sans se méprendre sur l'objet de son rêve. Enfin le Sauvage s'enuya le premier. Il alla trouver le Français & le fit convenir qu'ils ne rêveroient plus à rien qui pût appartenir à l'un ou à l'autre. Le Français y consentit, & perdit plus que le Sauvage à ce traité. car il commençoit à s'enrichir aux dépens de ce premier rêveur. *Voyage de Lebeau parmi les Sauvages de l'Amérique septentrionale, 2me. vol. chap. 28, pag. 150 & 151.*

rivière *Mohawk* qu'on recruta les meilleures troupes royalistes; & il étoit reconnu qu'elles n'avoient pas d'égaux en bravoure, en courage & en fidélité. Le gouvernement a fait tous ses efforts pour en récompenser quelques uns de leurs services en leur donnant des terres dans le *Canada* & dans la *nouvelle Ecosse*; & à ceux dont la pauvreté les forçoit d'implorer du secours, des instrumens de labourage. Leur situation est présentement très-florissante, & je ne doute point que l'Angleterre ne trouve un jour en eux beaucoup de zèle pour ses intérêts & de puissans secours dans quelque circonstance importante.

Durant la saison rigoureuse, je n'avois qu'une sortie très-étroite, de l'invention d'un Indien qui étoit par hazard avec moi & que j'employois pour chasser & à dresser des pièges pour les *Martres*; la cause étoit sa jalousie sur le compte de sa femme, jeune & jolie personne, de la nation des *Rats*, qu'il soupçonnoit d'infidélité.

Étant à court de provisions & n'ayant avec moi dans ma cabane qu'un seul fidèle Canadien après l'indien & sa femme, j'engageai l'Indien à faire un certain nombre de trappes pour des *Martres*, & à les placer sur deux routes différentes qu'on appelle une fourche. Lorsqu'il en

eut achevé environ deux cents, & qu'il les eut placées dans les bois avec des amorces de têtes de poissons dont ces animaux sont fort avides, il revint, & je lui donnai du rum pour sa peine. Chaque jour pendant fort longtems, il venoit régulièrement pour les examiner, & quand ils avoient réussi, je le récompensois toujours de manière à le contenter. Il ne prit rien pendant plusieurs jours; je l'accusai de faire autre chose que d'examiner les trappes, à quoi il ne répondit point. Je communiquai mes soupçons à mon Canadien, & l'engageai à épier le Sauvage. Le jour suivant, le Canadien l'apperçut dans les bois apprêtant quelques perdrix: à son retour sur le soir, il me demanda du rum. Je lui en refusai, & lui déclarai qu'il ne méritoit point d'en avoir. Cette réponse lui déplut; il me lança un regard de colère, & me répondit que je n'en usois pas bien avec lui; que, malgré le peu de succès des trappes, sa peine n'en avoit pas moins été la même, & qu'il les trouvoit ordinairement dérangées, ce qui l'obligeoit de les replacer droit, & l'occupoit le jour entier. Cette excuse ne me porta pas du tout à en agir autrement; & je lui dis que le tems étoit trop mauvais pour que je lui donnasse du rum. Il

commença alors à penser que je le soupçonnois & que je n'ignorois pas son inaction, & sur le champ, il m'ouvrit son cœur, & m'avoua franchement qu'il étoit jaloux de moi, & que la raison qu'il avoit de ne plus aller examiner les trappes à martres étoit qu'il cherchoit à empêcher toute communication entre moi & sa femme, ce qui auroit pu aisément avoir lieu, s'il s'étoit éloigné du logis; que c'étoit par ce motif qu'il se tenoit près de la maison à dessein de la surveiller, sachant qu'elle avoit un violent penchant pour moi; mais que si je voulois lui donner du rum pour chasser de son cœur le malin esprit, il tâcheroit d'oublier l'injustice que je lui avois faite.

Je pensai qu'il seroit prudent d'écarter ses soupçons & je lui donnai deux gallons de rum, une carotte de tabac, une chemise, une paire de bas, un couteau de scalpage &c. & plusieurs objets à sa femme. Quand il eut reçu ces présens, il l'appella pour boire avec lui & témoigner au trafiquant leur commune reconnaissance de sa générosité. Lorsqu'ils furent un peu en gaité, il commença à chanter, & je l'entendis répéter ces paroles: *mörnóoch amik kee zargetoone mentimoyamish;*

C'est-à-dire.

« Je n'ai point de souci quoique *Castor* aime
 ce ma femme. » Cela ne me plut pas, parce
 que je savois que son humeur jalouse augmen-
 teroit en proportion de la quantité de liqueur
 qu'il boiroit. J'usai, au reste de toutes les pré-
 cautions nécessaires, mettant en sûreté ses ar-
 mes pour l'empêcher de me faire aucun mal.
 Sa femme l'entendant souvent répéter ces pa-
 roles commença à se fâcher, lui arracha les
 cheveux & lui meurtrit le visage. Je crus le
 moment favorable pour lui témoigner mon mé-
 contentement & je lui dis qu'il étoit un fou
 d'être jaloux; que je lui avois donné du Rum
 pour chasser le mauvais esprit, mais qu'il avoit
 produit un effet tout contraire; que je n'avois
 jamais eu besoin de sa femme que pour me fai-
 re ou me raccommo-der mes chaussures pour
 la neige, & que je l'avois toujours payée de ses
 peines. « Oui, s'écria la femme, c'est un fou,
Castor, & je le battrai : » ce qu'elle fit à l'inf-
 tant, lui fracassant la tête avec une bouteille
 de verre. Je me mis alors entr'eux deux, &
 les séparai.
 Au moment où je fus parti, il recommen-
 ça son ancienne chanson, & continua jusqu'à
 ce qu'il fût devenu plus sobre; se levant alors,

il vint à moi & me dit : « *Castor*, j'ai vu en
 « songe le mauvais esprit qui m'a dit que le
 « trafiquant m'avoit volé. » Irrité de l'expres-
 sion, je lui dis que la vérité n'avoit jamais été
 sur ses lèvres, & qu'il étoit dépourvu de sens,
 persuadé en outre qu'il convenoit de rabattre
 de tels excès, je le battis rudement. Quand il fut
 revenu à la raison, il me dit : « *Castor*, vous
 « avez du sens, quoique vous ayez scuellé ma
 « carcasse. » Je lui remontrai alors quelle étoit
 sa folie d'être jaloux, mais il étoit entêté, &
 ne me répondit rien. Il appella alors sa femme ;
 celle ci dormoit & ne l'entendit point ; il l'ap-
 pella une seconde fois, & demanda son fusil,
 son tomahawk, son couteau de scalpage. Mais
 ne recevant point de réponse, il devint très-
 irrité, & me dit : « *Castor*, je me déferai de
 « mon corps, » à quoi je jugeai prudent de
 ne rien répliquer. Il s'étendit alors sur la terre
 & appella sa femme une troisième fois. Elle
 vint à lui, & remarquant de la mauvaise hu-
 meur dans sa contenance, elle lui dit de ne
 point avoir de ressentiment contre *Castor*, que
 c'étoit un grand guerrier dont le cœur avoit
 toujours été ouvert pour eux. Il lui ordonna
 de lui apporter une tasse de bois pleine d'eau,
 & de la placer par terre avec précaution en-
 tre les jambes de *Castor*. Tandis qu'elle étoit

allée chercher l'eau , il me dit : « venez ici ,
« *Castor* , & je vous ferai voir que je n'ai rien
« de doucereux sur les lèvres , mais je vous
« dirai la vérité. » La femme revint , & pla-
ça la tasse remplie d'eau ainsi que son mari l'a-
voit désiré. Quand elle y fut resté quelque
tems , il me dit : « *Castor* , mettez votre doigt
« dans l'eau , & laissez l'y jusqu'à ce que je
« vous dise de l'en retirer. » Je lui obéis avec
beaucoup d'empressement , & , au bout de quel-
ques minutes ; je retirai mon doigt ainsi qu'il
le désiroit. Il me dit alors : « *Castor* , vous
« savez qu'un mari est ainsi nommé parce qu'il
« est le maître de la foiblesse , & , pour cette
« raison , il doit protéger sa femme ; & , en
« même tems , vous , comme trafiquant , vous
» ne devez pas me faire insulte : mais afin que
« je ne vous accuse pas injustement , je vais
« vous éprouver par mes propres pensées. »
« *Castor* , regardez ma femme , regardez aussi
« l'eau , & dites moi où vous mettez votre
« doigt ; si vous ne pouvez me le dire , vous m'a-
« vez certainement volé. » J'y remis alors mon
doigt , & marquai l'endroit. « Non , dit-il ,
nous regardant fixement sa femme , & moi , «
« comme vous ne pouvez pas assurer que ce
« soit là exactement l'endroit où vous avez
mis

« mis votre doigt la première fois, de même
 « je ne puis être certain que vous m'avez vo-
 « lé, quoique je le croye aussi fermement que
 « vous croyez, vous, que l'endroit que vous
 « avez marqué étoit précisément celui où vous
 « avez mis le doigt. » J'avouai que j'étois
 « étonné de son incrédulité; mais ne voulant
 « pas l'irriter, je lui dis que j'étois fâché qu'il
 « pût me croire assez pervers pour lui faire
 « un pareil tort, que mon esprit étoit
 « aussi calme que l'eau étoit agitée; & après
 « lui avoir fait quelques présens, je les con-
 « gédiai en lui recommandant d'avoir de bon-
 « nes façons pour sa femme, attendu qu'elle
 « étoit parfaitement innocente. Comme ils par-
 « toient, il me dit en souriant: « *Castor*,
 « assurez vous désormais de quelqu'autre pour
 « aller voir aux pièges à martres. »

|| L'adultère, parmi les Sauvages du Nord,
 est puni en général, sans forme de procès,
 par le mari qui, tantôt bat rudement sa femme,
 tantôt lui emporte le nez en le mordant. Il
 est extrêmement dangereux pour un trafiquant
 d'être soupçonné, car, lorsque le mari est ivre,
 sa jalousie se change en rage, & la personne
 soupçonnée doit toujours s'attendre, coupable
 ou non, à une terrible vengeance. Quand l'es-

prit d'un Indien est une fois prévenu, son ressentiment augmente en proportion du rum qu'il boit, quoiqu'il ait l'art de le cacher quand il est sobre. Ce sont les déplorables effets du rum qui mettent en mouvement toutes ses idées de jalousie ; alors elles ne connoissent plus de bornes jusques à ce qu'il ait tout à fait succombé à l'ivresse, ou que, revenu à un état plus sobre, il recouvre enfin la raison qu'il avoit perdue.

Au commencement du mois d'avril je reçus une lettre de M. Jacques *Santeron* résidant au lac Schabeechevan avec le même emploi que moi. Il m'informoit qu'il étoit ennuyé de n'être qu'un subalterne, & que ne regardant pas ses peines comme assez payées, il s'étoit déterminé à faire un *grand coup*, ayant une quantité de beaux ballots qu'il se proposoit de vendre à la compagnie de la baye d'Hudson : qu'il s'éloigneroit de la terre où il hivernoit, au premier matin, avec quatre canots de bouleau, & qu'il m'écriroit des détails plus particuliers sur de l'écorce qu'il attacherait à un des arbres tortus au pied du grand rapide, en cas que je fusse disposé à venir par ce chemin. Il finissoit avec beaucoup de gaieté en m'adressant pour mes amis & pour moi mille souhaits de bonheur.

Je fus étrangement surpris de recevoir ce singulier avis, n'ayant surtout jamais entendu dire que sa probité se fût démentie en la moindre chose. Cela me contraria beaucoup; j'avois compté qu'il passeroit par la terre où j'hivernois en retournant au *pays plat*.

Je sentis qu'il étoit de mon devoir de faire tous les efforts possibles pour empêcher que mes commettans ne perdissent une semblable propriété. J'engageai donc *Kesconeek* le chef & vingt Sauvages de me conduire jusques aux arbres tortus, en leur promettant de les récompenser de leurs peines. Nous partîmes avec la plus prompte célérité, & arrivâmes en peu de jours au lieu marqué où je vis le morceau d'écorce dont il avoit parlé, & les mots suivans écrits avec du charbon. « Adieu mon cher
« ami, je prends mon départ avec courage, &
« j'attends une bonne vente pour ma pelle-
« rie. De bon cœur je vous souhaite prospé-
« rité, faites mes complimens à tous mes amis.
« Au revoir, chers compagnons.

Ayant lu ces paroles, je les expliquai au chef, il me dit que cet homme étoit un mauvais esprit & que comme son départ avoit précédé notre arrivée de six jours, il seroit impossible de l'atteindre ne devant pas être loin

de l'entrée de la rivière du Nord conduisant à la baie d'Hudson: qu'enfin, si j'allois à sa poursuite, je ne serois pas de retour à tems pour traiter avec les Indiens de leur grande chasse. Nous revînmes donc après une expédition infructueuse, singulièrement mortifiés de l'aventure; car je me doutois bien qu'il ne reviendroit jamais au Canada pour donner satisfaction à ceux qui l'avoient employé.

Bientôt après mon retour, la grande bande vint nous trouver avec sa provision de chasse d'hiver, qu'ils appellent *Kiichee Artawway*. Ils formoient environ trente familles composées chacune de vingt personnes. Celui qui a le plus de femmes est regardé comme le meilleur chasseur, étant obligé de pourvoir à leur subsistance par son industrie. Les Indiens rient de ce que les Européens ne prennent qu'une femme & cela pour la vie: ils prétendent que le bon esprit les a formés pour être heureux, & non pour continuer de vivre ensemble, s'il n'y a pas entre eux une conformité parfaite de caractères & d'humeurs. (1)

(1) « Ces Sauvages ne peuvent pas même concevoir qu'il puisse y avoir sur cela aucune difficulté. » Nous ne pouvions pas vivre en bonne intelligence, ma femme & moi, » disoit un d'eux à un missionnaire qui tâchoit de lui faire comprendre l'indérence de cette séparation. » Mon voisin étoit dans le même cas,

Après que je leur eus donné quelques objets en échange de leurs fourrures & de leurs pelleteries, ils me demandèrent du rum : je leur dis qu'il ne m'en restoit plus qu'une petite barrique, que je me propoisois de leur donner quand ils partiroient, ce qui les satisfit : & lorsqu'ils furent prêts à s'embarquer, j'ordonnai à mon Canadien de la porter dans le canot du chef.

Quand j'eus disposé toutes mes marchandises à l'exception de quelques articles & d'une petite quantité de rum, que je destinois à des échanges avec les Indiens qu'il pourroit m'arriver de rencontrer dans mon retour au *pays plat*, nous emballâmes nos pelleteries, & le 23 de mai nous quittâmes le lac la Mort avec quatre petits canots de bouleau richement chargés de peaux de castors, de loutres, de martres, de précieuses, de loups cerviers, de renards, d'ours, &c.

nous avons changé de femmes & nous sommes tous quatre contents : quoi de plus raisonnable que de se rendre mutuellement heureux, quand il en coûte si peu & qu'on ne fait tort à personne ? » *Journal historique d'un voyage dans l'Amérique septentrionale*, par le père Charlevoix, lettre 19, pag. 284 & 285.

« Les Algonquins n'y regardant pas de si près ne se font point scrupule d'en épouser deux & même quelquefois trois. »

Voyage de Lebeau parmi les Sauvages de l'Amérique septentrionale, 2me. vol. chap. 31, pag. 205.

Avant de continuer à raconter les particularités de mon voyage, je rendrai compte de la manière dont les Indiens tuent l'ours blanc, & le buffle. Le grand ours blanc communément appelé l'ours terrible, est un animal très-dangereux. Lorsque les Indiens veulent en faire la chasse, ils vont ordinairement six ou huit par bande; dès l'instant qu'ils en voyent un ils tâchent de l'entourer en formant un grand cercle: s'il est en marche, ils tirent dessus; mais on le trouve le plus souvent, en hiver, occupé à sucer ses griffes; dans ce cas, ils l'approchent de plus près, & forment un double rang pour que l'animal puisse le traverser. Un des assaillans est alors envoyé hors des rangs, il tire sur l'ours & le blesse assez ordinairement; ce qui excite l'animal à poursuivre l'Indien qui prend alors sa course à travers les rangs, & le reste de la bande tire sur l'animal & l'a bientôt expédié.

Quand au buffle, il n'est pas nécessaire que j'en fasse la description. On fait que c'est un animal d'une force extraordinaire; les Indiens disent que sa tête est à l'épreuve du boulet; ils ne tirent donc jamais que sur le corps de cet animal, dirigeant toujours leurs coups vers le cœur. Lorsqu'ils sont à la poursuite de cet animal, ils construisent en différens endroits de

petites cabanes de neige d'à peu près un mille de chaque côté de la route. Dans chacune de ces huttes se tient un Indien armé d'un arc & de flèches, pour tirer sur l'animal à son passage. Ils préfèrent ce moyen à la poudre & aux balles en ce qu'il n'effraye point le reste du troupeau. La neige empêche le buffle de sentir l'Indien, quoiqu'il ait l'odorat très-vif & très-pénétrant. A l'instant où l'animal tombe, ils l'achèvent à coups de tomahawk.

Le deuxième jour de juillet, nous arrivâmes au portage *Plaine*, ainsi nommé parce que c'est une roche stérile, de la longueur de près d'un mille, joignant au lac Alémipigon : le Soleil se couchoit quand nous campâmes. Outre les seize Canadiens, notre monde étoit considérablement augmenté par environ une vingtaine d'Indiens des lacs Esturgeon & Nipégon, qui nous accompagnoient selon leur coutume qui est de suivre le trafiquant pour l'aider dans les places de transport. La veille de notre départ, quelques trafiquans nous joignirent, & s'arrêtèrent aussi pour camper. ils nous apprirent qu'une bande d'Indiens ennemis des Nipégons étoient très-près de nous, & désirèrent que j'en instruisse les Sauvages. Avant leur arrivée, les indiens du lac Esturgeon avoient pris congé

de nous, & les autres auroient vivement souhaité de quitter la terre; mais sur ce que je leur dis que j'avois besoin de leur aide dans mon voyage, ils consentirent à rester, je pense bien, contre leur gré.

Nous découvrîmes bientôt plusieurs canots, &, au bout d'une demie heure environ, les Indiens prirent terre. Ils étoient de la nation des *Wasses* & toujours en guerre avec nos Sauvages. Ils forment une nation à part, s'associent rarement avec d'autres tribus, chassent continuellement & ne se montrent que dans le printems & l'automne. Nous les accueillîmes avec beaucoup de cordialité, & après les salutations accoutumées, nous nous fîmes réciproquement des présens : ils me dirent qu'ils avoient entendu parler de moi par quelques Indiens au lac de la Mort, & qu'ils avoient désiré me voir avant mon retour à *Técodondoraghie*.

Je m'aperçus bientôt que mes Indiens n'étoient point tranquilles, & j'eus soin de tenir ces Sauvages à quelque distance les uns des autres, mais toutes mes précautions furent inutiles, &, avant mon départ, cette animosité réciproque donna lieu à une affreuse catastrophe.

Nos Indiens ayant construit des cabanes,

commencèrent à chanter leurs chansons de médecine pour engager les *Wasses* à prendre leur part d'un festin qu'ils disoient avoir dessein de faire, dans la vue d'empêcher toute querelle avec eux ; mais comme je savois que les *Nipégons* n'avoient de provisions que ce que j'avois trouvé pour eux, je leur soupçonnai des intentions beaucoup moins pacifiques qu'ils ne le prétendoient : ce qui m'engagea à demander à un jeune garçon de leur bande, pourquoi ils se préparoient à faire un festin sans avoir les provisions nécessaires. Il me répondit que les *Wasses* leur avoient fait un présent de viandes séchées, & qu'avec cela & quelques graines qu'ils avoient sauvées, ils se propoisoient de faire un régal à ceux qui les visitoient. Cette réponse me confirma dans mes soupçons, en ce qu'il ne se donne jamais un festin en signe d'amitié sans que le trafiquant n'y soit invité ; & comme on ne m'avoit prévenu de rien, je redoutai les suites fâcheuses de cette rencontre.

J'étois occupé de ces pensées peu rassurantes, & j'examinois ce que je devois faire pour prévenir des malheurs, lorsque je fus interrompu dans mes réflexions par un *Sauvage* (*Ayarbee* ou l'homme énorme,) qui vint me donner avis d'un plan projeté pour détruire les Indiens

Nipégons, plan qui lui avoit été communiqué par une vieille femme de la bande des wassés.

Au bout d'environ une heure, les cabanes des Nipégons furent en état de recevoir leurs convives qui étoient campés dans un creux entouré de cedres & de buissons tout près le côté du lac. Les Nipégons, déterminés à contrecarrer les projets de leurs perfides hôtes & à les punir de la trahison qu'ils méditoient, pratiquèrent des trous dans l'écorce de leurs cabanes, & y placèrent leurs fusils chargés à balles. Chacun d'eux prit son poste; les wassés au nombre de dix-huit, grimpèrent sur la montagne, & s'avançoient dans l'intention de prendre leur part du repas avec des couteaux & des tasses de bois, projetant d'envelopper les Nipégons à un signal donné: mais ils furent cruellement déçus; car lorsqu'ils se furent avancés à la distance de trente verges des cabanes des Nipégons, ceux ci tirèrent dessus & toute la bande fut tuée sur la place à l'exception d'une jeune fille d'environ quatorze ans: celle ci étoit dangereusement blessée, mais elle avança avec un fusil qu'elle avoit arraché à un Indien qui se mettoit en devoir de l'expédier, & tira *Ayarbee* à la tête, puis

fut bientôt après, elle même, affommée à coups de tomahawk par un jeune Nipégon à peu près du même âge, qui lui enleva la chevelure, & déploya, dans un âge aussi tendre, toute la férocité qui caractérise les chefs les plus déterminés.

Telle fut la récompense d'une perfidie : quoiqu'au fond du cœur je ne pusse qu'approuver la conduite des Indiens Nipégons, je craignois cependant de me fier à ces sauvages, & j'avois résolu de prendre congé d'eux, lorsque le chef vint me trouver & me déclara qu'il étoit très fâché de ce que sa bande ne pouvoit m'accompagner plus loin, qu'ils craignoient le ressentiment de la nation des Wasles lorsqu'on y apprendroit ce qui s'étoit passé, quoiqu'ils n'en eussent agi ainsi qu'à leur corps défendant ; qu'ils étoient donc déterminés à partir. Bientôt après ils mirent leurs canots en mouvement & me quitterent, ce qui me fit le plus grand plaisir. Le jour suivant, nous rencontrâmes un parti d'Indiens auxquels nous fîmes part de ce désastre. ils en furent très affligés, & me dirent que les Nipégons pourroient se repentir de leur conduite imprudente, quoiqu'ils reconnussent bien en même tems qu'ils avoient eu raison de se tenir en garde contre les desseins des Wasles.

Ils me demandèrent si j'avois eu leurs ballots, & m'assurèrent qu'ils avoient fait bonne chasse & qu'ils étoient riches en pelleteries. Cet avis me chagrina beaucoup: je voyois que, sans ce facheux événement, ma cargaison eut été infailliblement augmentée, & que j'aurois satisfait davantage mes commettans, quoique j'emportasse déjà une bonne quantité de marchandises & que je n'eusse qu'à me féliciter de mes succès. Les Nipégons avoient fait quatorze ballots de viandes sèches qu'ils emportèrent avec eux: quant aux fourrures & pelleteries, ils les avoient cachées dans les bois, & je n'ai jamais entendu dire depuis qu'on les y eût trouvées.

Nous continuâmes notre voyage jusques au lac Esturgeon où, bientôt après avoir pris terre, nous tuâmes une grande quantité d'oiseaux sauvages, & attrappâmes du poisson en abondance. Là, nous rencontrâmes environ cinquante Sauvages *Hawoyzask* ou Indiens de la nation des Rats avec lesquels nous fîmes un petit échange. Ce fut surtout du rum que je leur donnai, car j'avois disposé de toutes mes marchandises indiennes.

Je retardai de quelques jours mon voyage pour satisfaire ma curiosité.

Une jeune fille Indienne tomba malade &

le chef désira me voir rester pour être témoin des étonnans effets de leurs remèdes. Comme elle étoit très mal & privée de prompts secours, il me dit qu'il falloit qu'elle *changeât de climat*. Le médecin qui la soignoit, assura que *Matchée Manitoo*, ou le mauvais esprit, avoit mis sur elle des griffes d'Ours & que ses remèdes l'en débarrasseroient. On prépara une cabane, & la jeune fille fut dépouillée de tous ses vêtemens, excepté de son *matchecoaty* ou de sa jupe. On la peignit ensuite avec du vermillon, on la barbouilla de suie & de graisse d'Ours, & on la fit suer abondamment, ce qui ne tarda pas à calmer son mal. Pendant l'opération, le médecin s'adressoit lui-même au maître de la vie, implorant son secours, & lui rendant grâces de ce qu'il lui avoit donné les connoissances nécessaires pour rétablir la santé: il ordonna ensuite pour la jeune malade une décoction de racines, & fit une cure parfaite. Je ne pouvois m'empêcher d'admirer son habileté & sa manière de procéder, quoique je n'attribuâsse la guérison qu'à l'abondante transpiration qu'avoit éprouvée la malade.

Avant notre départ, une de leurs femmes accoucha d'un beau garçon, & je fus touché de la tendresse de la mère en la voyant donner

à l'enfant son lait que. dans leur langage, ils nomment *Tootooshonarbo* ou *sève de la poitrine humaine*, expression qui me frapa singulièrement. Le mari étoit aussi très rempli d'attentions & s'acquittoit pour sa part des devoirs d'un tendre père, ce qui m'engagea à lui donner du rum pour lui réjouir le cœur & le faire boire à ma santé. Il me parut très satisfait de mon présent, & s'adressant lui-même au grand esprit, il le remercia de l'heureuse délivrance de sa chère *mentimoye*. Me regardant ensuite avec affection, il m'affura combien il étoit reconnoissant du réconfort que je lui avois apporté, & qu'il pensoit que je ne pouvois être certainement qu'un brave guerrier, d'après ma conduite généreuse envers son épouse & lui dans le moment où ils avoient un besoin si pressant d'être secourus. Lorsque l'enfant pouffoit un cri, il m'observoit que c'étoit le délir qu'il avoit de témoigner sa reconnoissance de mes attentions pour ses père & mère & que ce n'étoit que *l'écho de sa poitrine* (voulant parler de sa voix) pour rendre hommage à la bonté de *Saggonash* ou de l'Anglois. Lorsque je rentrai dans mon canot, il me dit : « ayez courage, Castor; vous » trouverez toujours un passage ouvert parmi » les Indiens Nipégons. Revenez donc le plu- » tôt qu'il vous sera possible; je ne négligerai

» pas au reste d'informer tous les Indiens de
 » votre bonté, & j'espère que lorsque nous
 » vous reverrons, nous aurons fait une bonne
 » chasse, & pourrons reconnoître vos bonnes
 » façons en vous offrant des fourrures & des
 » pelleteries. » Je lui dis que j'avois toujours
 aimé les Indiens, que les Chippeways m'avoient
 adopté & que je me considérois moi-même
 comme faisant partie de leur tribu; que je
 reviendrois le plutôt qu'il me seroit possible avec
 une bonne provision de marchandises pour leurs
 familles, que mon cœur étoit touché de ses
 égards pour moy. Je lui donnai en partant
 ainsi qu'à sa femme, un bon verre de liqueur,
 & prenant congé d'eux, je poursuivis ma
 route,

Nous arrivâmes le 10 Août au *pays-Plat*.
 J'y fis rencontre de quelques trafiquans comme
 moi qui avoient été en différentes parties de
 l'intérieur des terres, & surtout du nord Ouest.
 Là nous attendîmes des marchandises nouvelles
 de nos commettans & profitâmes des restes
 de nos diverses provisions que nous recueillîmes
 dans un magasin commun. Nous nous régala-
 mes de cette mince pitance & nous racontâmes
 mutuellement nos aventures: mais aucun d'eux
 n'avoit souffert les peines que j'avois essuyées,

excepté, cependant, M. Shaw que j'avois si heureusement tiré d'affaire au lac Manontoye: le reste des trafiquans ayant hiverné à une grande distance de moi, par la route du grand Portage.

Bientôt après notre arrivée nos patrons nous envoyèrent leurs commissionnaires avec un assortiment nouveau de marchandises & de provisions, ce qui nous causa une joie extrême. Nous avions été, pendant un tems considérable, sans bled & sans graisse, & absents de Michillimakinac l'espace d'environ quatorze mois. Je livrai ma provision de fourrures, consistant en cent cinquante ballots environ, en bon état. Je chargeai les canots de marchandises nouvelles. Prenant ensuite congé de mes compagnons, je disposai mon départ pour l'intérieur des terres, dans l'intention d'hiverner une autre année parmi les Nipégons. Mais avant de continuer le récit de mes aventures, je ne puis m'empêcher de faire quelques observations sur les fatigues attachées à la vie Indienne, surtout pour un interprète ou un trafiquant.

Mon salaire étoit d'environ cent cinquante livres sterling par an, & je les gagnois bien si l'on considère la connoissance que je possédois de la langue des Chippeways.

J'avois

J'avois été envoyé dans l'intérieur des terres avec du bled seulement & de la graisse durcie, sans aucunes autres provisions sur lesquelles je pusse compter, car, pour le poisson ou tout autre gibier, le premier dépend en grande partie de la saison, le second de l'arrivée des Sauvages ; & quoique je fusse en général assez heureux à la pêche, & que je reçusse de fréquens secours des Indiens, c'étoit un moyen de subsistance très précaire, & au lac la Mort, j'eus de bien cruels momens à passer.

J'avois avec moi seize hommes, &, par occasion un Indien & sa femme, à nourrir & à gouverner ; de la conservation de leur santé dépendoit en grande partie mon existence. C'étoit mon devoir d'être toujours en route comme le seul qui, en cas d'arrivée des Sauvages, put parler leur langue, J'avois très peu d'occasions de chasser, & je ne pouvois guères m'éloigner au dehors pour voir si les Canadiens faisoient leur devoir : j'étois donc toujours en proie à l'inquiétude & je me réjouissois quand le printemps venoit me rendre la liberté.

Si l'on considère les attentions continuelles qu'il falloit apporter dans le soin des marchan-

diles pour empêcher les déprédations ; l'inquié-
 tude & la crainte qui se renouvelloient sans
 cesse d'être pillés par une bande de gens ivres,
 toujours disposés à l'insulte, sans que j'osasse
 témoigner de ressentiment, & les tourmens que
 j'avois à éprouver après de bonnes journées &
 un échange avantageux de toutes les marchan-
 dises, jusques à ce que le produit de mes tra-
 vaux fût arrivé à bon port chez les personnes
 pour le compte desquelles je trafiquois ; on
 conviendra qu'il n'y a peut être pas de situa-
 tion plus triste. Souvent je n'ai pu me défen-
 dre d'une surprise extrême lorsque j'ai réfléchi
 à l'engagement que j'avois contracté, engage-
 ment qui me faisoit sacrifier la fleur de mes
 années dans un trafic dont aucun salaire ne
 pouvoit payer les fatigues & les dangers. Rien,
 je crois, ne pouvoit me porter à continuer un
 état si pénible & si difficile que l'idée flatteuse
 que je me formois de ma supériorité sur les
 autres comme interprète ; & je ne puis m'em-
 pêcher de faire, en terminant, une réflexion :
 quelque blâmable que puisse être l'homme pour
 céder jusques à ce point, aux mouvemens de
 son orgueil, un esprit généreux lui fera grace
 de cette présomption en pensant qu'il est le
 seul qui souffre ; &, comme c'est l'amour pro-

pre qui gouverne les affaires des hommes, ce
sont les suites qui doivent ou conserver ou
perdre celui que cette passion domine davan-
tage.

CHAPITRE XI.

Seconde expédition. = Préparatifs pour un second hivernement parmi les Nipégons. = Projet formé par un Indien de nous piller. = Accident déplorable arrivé à un chef Indien. = Assassinat médité par un traîneur Indien, heureusement évité. = Portage la Rame. = Portage la grande Côte de la Roche. = Lac le Nid au Corbeau. = Vanité attachée par les Indiens à avoir de grandes oreilles. = Chanson d'amour indienne. = Aventure périlleuse. = Détails circonstanciés sur la mort tragique du trafiquant Joseph la Forme. = Réflexions. =

LE 13 du mois d'Aoust, je quittai le *pays Plat* avec quatre canots de bouleau & les mêmes hommes qui avoient hiverné avec moi au lac la Mort. J'arrivai à la rivière du Brochet qui se rend dans le lac supérieur : elle fait plusieurs détours pendant l'espace d'environ sept milles, & est extrêmement profonde : elle abonde en poisson, & surtout en brochet, d'où elle tire son nom. Pendant que nous étions à terre, nous

trouvâmes une bande considérable de Chippeways & quelques Sauvages de la nation des Rats qui nous préparèrent un festin de viandes sèches, de poisson, &c. Parmi eux étoit un Indien nommé *Ogasby* ou le cheval; il étoit regardé, même par les gens de sa tribu, comme un mauvais Indien, ce qui m'engagea à me tenir sur mes gardes pendant que je fus campé en ce lieu. Je traitai de leurs fourrures & de leurs pelleteries, & leur donnai du rum avec lequel ils firent une débauche qui dura trois jours & trois nuits. En cette circonstance cinq hommes furent tués, & une femme brûlée cruellement. Quand les fumées de la liqueur furent dissipées, ils commencèrent, selon leur usage, à réfléchir sur l'extravagance de leur conduite, & tous, à l'exception d'*Ogasby*, en témoignèrent un vif regret: pour lui, il sembloit plutôt satisfait du malheur qui étoit arrivé, & je fus informé, avant mon départ, qu'il avoit conçu le projet de se défaire de moi, & de piller ma propriété. Pour rendre inutiles ses intentions perfides, je le tins en bonne humeur & le fis dormir dans ma cabane, faveur à laquelle il parut très sensible & qui, je crois, le détourna, pour quelque tems, de son dessein. Quoique je ne me souciâsse nulle-

ment de sa compagnie, je pensai qu'il étoit fort prudent de ne pas perdre mon ennemi de vue; le matin, je lui donnai un verre de rum, & je lui en promis une barrique de deux gallons pour emporter de terre, afin, selon l'expression des Indiens eux mêmes, de *chasser de son cœur le mauvais esprit*. Quand mes gens eurent tout préparé pour l'embarquement, je donnai au chef de la bande la liqueur, & à Ogasby, à l'insçu des autres, une bouteille de rum de plus que je n'avois promis. J'avois fait dans cette bouteille une infusion considérable de *laudanum*. Ne soupçonnant rien, il la porta à sa bouche, & me secouant par la main il me dit: « *Kee talinimanconegee*, ou » à votre santé mon ami, » & sur le champ il avala un bon coup qui l'assoupit aussitôt & le plongea dans un profond sommeil. Il y resta, à ce que j'appris depuis, pendant douze heures, privé ainsi du pouvoir de faire du mal. Bientôt après, un Indien qui le haïssoit & qui ne cherchoit que l'occasion de satisfaire son ressentiment, l'expédia à coups de tomahawk. L'ainé de ses fils le brula & plaça ses os au bout d'une haute perche, attendu qu'il étoit principal chef de la tribu.

Nous continuâmes notre voyage, & arrivâmes à une place de transport de peu d'étendue,

appelée le Portage la Rame, où le vent nous força de rester pendant neuf jours. Nous y trouvâmes un certain nombre d'Indiens réduits à la même nécessité.

Aussitôt qu'on put passer en toute sûreté le lac Supérieur, nous continuâmes notre route à travers des courans rapides & dangereux, ce qui nous retint sans cesse dans l'eau & nous causa de violentes douleurs dans tous les membres. En ces occasions où les plus grands efforts deviennent nécessaires, toute distinction est mise de côté, & c'est *tel maître, tel valet*; le bourgeois doit travailler aussi rudement que les serviteurs pour les encourager à faire leur devoir avec plus de zèle, & éviter tout sujet de plainte.

Le vent devenant favorable, nous avancâmes jusques au lac *Cramberry*, ainsi nommé de la grande abondance de graines de ce nom qui croît dans les marais. Nous nous y arrêtâmes deux jours pour nous y remettre de la grande fatigue que nous avions éprouvée à lutter contre les rapides. Ayant pris du repos, & rien ne nous arrêtant plus, nous continuâmes notre route jusques à un petit portage appelé la *grande Côte de la Roche*, près l'entrée du fleuve Nipégon, qui est une longue chaîne

de rochers qu'il faut passer pour éviter la grande cataracte dont j'ai parlé dans mon premier voyage. A cette époque, nous n'avions que très peu de gibier, mais, heureusement, nous tuâmes trois ours dans le milieu du portage, ce qui nous soutint pendant quelques jours, nous pûmes ainsi conserver quelques unes des viandes que nous avions enfumées & fait sécher pour emporter avec nous.

De la grande côte de la Roche nous avançâmes au lac *le nid au Corbeau* qui est d'environ deux cents milles en circonférence, & accru par une quantité de petites rivières; il s'y trouve aussi plusieurs îles qui fournissent aux Indiens une grande quantité d'oiseaux sauvages; on y trouve de même beaucoup d'ours & un nombre prodigieux de mères castors parcourant l'espace d'environ dix milles dans une direction qui n'est pas droite. Les Chippeways y chassent & y trouvent beaucoup de gibier.

Le lecteur observera, que dans mon premier voyage, j'ai parlé d'un autre lac *le nid au Corbeau*, qui est fort petit & dans le milieu duquel est une île où il y a des palmiers très hauts. Il n'est pas étonnant que dans une étendue de pays si considérable il se trouve deux endroits du même nom.

Pendant notre séjour, arriva du lac Arbitibis une bande d'Indiens qui n'étoient probablement pas contents du trafiquant avec lequel ils avoient traité, & se propofoient d'aller à Michillimakinac; mais voyant que j'entendois leur langue ils firent des échanges avec moi, & me donnèrent en présent de la viande & du poisson. Il arriva ici un accident qui faillit devenir funeste & qui me fut par la suite très utile, en m'engageant à me tenir davantage sur mes gardes dans mes traités avec les Sauvages.

Quelques uns des chefs désirant voir mes fusils du nord-Oüest, je fus obligé, pour qu'ils pussent les examiner, de leur ouvrir chacun des étuis, ce que je fis bien contre mon gré, parce que le tems étoit très beau & qu'il me tarδοit d'arriver à la terre où je devois hiverner avant que la neige ne tombât en trop grande abondance. Leur ayant donc montré les fusils, ils en chargèrent quatre, & les replacèrent dans les étuis, se promettant d'en faire l'épreuve. Pendant qu'ils étoient ainsi occupés, je l'étois, moi, à arranger des marchandises que j'avois déplacées pour les satisfaire. Mais, aussitôt que j'en eus le tems, je pris les fusils sans faire attention, ne sachant pas qu'ils suf-

sent chargés, & je lâchai le ressort, le coup alla malheureusement frapper l'oreille d'un des chefs, & je fus moi-même assez maltraité de la poudre qui m'éclata au visage, & pensa me faire perdre la vue. La décharge fut si prompte & le coup parut tellement prémédité au chef, qu'il me reprocha très vivement le mal que je lui avois fait, & me menaça d'en tirer vengeance. Je l'eus cependant bientôt convaincu que c'étoit un accident, & au moyen de quelques présens que je lui fis, je le consolai de la perte de son oreille qui étoit grande & belle & sans le moindre vuide, ce qui lui donnoit beaucoup de prix dans son opinion. Ce fut un bonheur que je ne le tuai pas; car, selon toute probabilité, nous aurions été victimes du ressentiment de ses compagnons.

Les Indiens attachent beaucoup de vanité à avoir les oreilles grandes & le plus larges qu'il est possible, (1) ce qui les expose à les avoir souvent arrachées. Il leur est très ordinaire de

(1) Ce n'est pas seulement parmi les Sauvages du Canada que l'opinion attache du prix à ce singulier agrément : « chez plusieurs peuples de l'Asie, » dit Ste. Foix, « les grandes oreilles sont une beauté, & l'on y en voit assez communément qui pendent presque jusqu'aux épaules, par le soin qu'on prend de les allonger. »

Voyez *les essais sur Paris*, 5me. vol. pag. 14.

les perdre dans leurs orgies ; mais quand elles ne sont que déchirées , ils les coupent à raze avec un couteau , recousent ensemble les parties avec une éguille & du nerf de daim , & après des sueurs abondantes qu'ils se procurent dans un bain , ils reprennent leur activité habituelle.

Le jour suivant nous primes congé & poursuivîmes notre route jusques *Shecarke Sakiegan*, ou le lac le *Putois* dont le courant est très violent. A l'endroit de la chute, il y a des oies & des canards en quantité. Nous y chassâmes pendant un jour , & avec grand succès. Le lendemain matin, au point du jour, nous nous embarquâmes, & eûmes un tems favorable jusques à notre arrivée au lac *Schabeechevan*, ou lac aux herbes Sauvages. Ce lac est d'environ cent quatre vingt milles en circonférence & rempli de petites îles ; il abonde en poisson, sauvage & des mêmes graines qu'on trouve au lac *Cranberry*. Il est à six jours de marche environ du lac la Mort.

Ce lac avoit été l'année précédente, un poste malheureux pour mes patrons, à l'époque où un de leurs employés, Jacques Santeron, étoit parti avec une cargaison de grande valeur. A mon arrivée, je cherchai la maison qu'il avoit

bâtie, mais je n'en pus découvrir la moindre trace. Il étoit probablement si transporté qu'il en avoit fait un feu de joie, en se voyant son maître. A l'extrémité de ce lac est une chute d'eau qui sort d'un fleuve du même nom. Elle a une communication directe avec les eaux qui conduisent du fort Albany dans les terres limitrophes de la baye d'Hudson : il y a environ trente jours de marche à travers dix neuf portages & criques, outre quatorze rapides, ce qui arrête beaucoup les voyageurs dans leur marche. Les Indiens s'exposent aux courants les plus violens sans la moindre frayeur. Ils éprouvent rarement quelqu'accident; & achevent le voyage en un tiers du tems qu'il faut pour monter, sans aucun dommage pour leurs canots qui deviennent souvent hors d'état de servir à force d'aller contre le courant. Dans ce cas ils sont forcés d'en faire de nouveaux avant de pouvoir continuer leur voyage; mais ce qu'il y a de commode, c'est qu'ils ne sont nullement en peine de l'écorce de bouleau, & comme ils sont d'une adresse merveilleuse, trois jours leur suffiront pour faire un canot assez grand pour contenir trois personnes avec les provisions nécessaires à leur subsistance, & une chambre pour enmagasiner leurs fourrures & leurs pelleteries.

Il y a sur ce lac environ deux cents cinquante bons chasseurs qui font une grande quantité de ballots de castor; & c'étoit un motif de nous y établir; motif qu'augmentoit encore la perspective d'une abondante provision de poisson, de ris, de graines qui sont, en hiver, des ressources trop importantes pour être négligées.

Après avoir mis les canots en sureté & restauré mes gens avec de bonne soupe, je les laissai charger les marchandises, & pris avec moi deux Indiens pour me montrer un lieu commode à bâtir une maison: quand j'en eus trouvé un, je fis construire un bâtiment de cinquante pieds de longueur & de vingt en largeur, partagé en deux appartemens séparés, dont l'un pour les marchandises, l'autre pour l'utilité commune. Ayant fait cacher le rum dans les bois, & mis toutes choses en bon état, nous préparâmes les objets nécessaires à la pêche, & comme le lac commençoit à geler très rudement, je partageai mes hommes en deux bandes: l'une pour l'employer à la pêche, le reste (excepté un seul homme que je tenois toujours dans la maison) pour l'occuper à faire la provision du bois pour l'hiver. En trois semaines environ ont eut amassé près de la mai-

son une quantité de bois suffisante, & les coupeurs de bois allèrent joindre la bande occupée à la pêche : elle fut heureuse, de sorte que, n'ayant point à redouter la famine, nous eûmes lieu d'être plus tranquilles que l'année précédente.

Au bout d'environ dix jours une bande nombreuse d'Indiens arriva avec le gibier de la chasse. Je n'en avois jamais vu aucun, n'ayant pas encore hiverné si loin dans l'intérieur des terres. Ils parurent satisfaits de voir un trafiquant établi parmi eux, & surtout de ce que je parlois leur langue. Mais quand je leur eus appris que j'étois un frère d'armes, & que je leur eus fait voir sur ma chair les marques de mon adoption, ils furent transportés de joie. Les femmes reçurent aussitôt l'ordre de dresser des cabanes, & de préparer un festin. Pendant que cela se faisoit, les Indiens vinrent dans ma maison un à un, & s'étant assis sur le plancher, ils commencèrent à fumer & à me regarder d'un air très satisfait. Quand je leur eus donné du tabac & d'autres marchandises, le vieux chef dont le nom étoit *Mattoyash* ou la Terre, me prit par le col; & m'ayant baisé à la joue, m'adressa le discours suivant: « *Meegwoitch kitchee mannitoo, kaygait kee zargetoone an nishinnorbay nogome,*

shashyyar payshik artwaaay winnin tércu-
 henan, cawween kitchee morgussey, an nis-
 hinnorbay nogome cawwickar iudenendum. Kay-
 gait kitchee muskowway geosay haguarmissey
 waybenan matchee oathy nee zargetoone sag-
 gonash artawway, winnin kaygait hapadgey
 kitchee morgussey an nishinnorbay; kaigWotch
 annaboicassey nennerWind mornooch towwarch
 nee zargey deb woye kee appay omar, cuppar
 bebone nepewar appimiqui omar.

C'est-à-dire :

» Je remercie le maître de la vie de ce
 » qu'il nous aime, nous Indiens, & de ce qu'il
 » nous envoie aujourd'hui un trafiquant Anglois
 » qui ouvrira son cœur à moi & à mes jeunes
 » gens. Prenez courage, jeunes gens, ne laissez
 » pas vos cœurs s'appesantir, & chassez loin
 » de vous le mauvais esprit : nous aimons tous
 » les trafiquans Anglois, car nous avons enten-
 » du parler de leur humanité pour les sauvages ;
 » nous croyons qu'ils ont un cœur ouvert, que
 » leurs veines coulent claires comme le soleil.
 » Il est vrai que nous autres Indiens n'avons
 » pas beaucoup de sens quand nous sommes
 » ivres, mais nous espérons que vous n'y pen-
 » serez pas, & , si vous restez parmi nous, nous
 » chasserons pour vous avec ardeur. »

Dès qu'il eut terminé son discours, ils montrèrent tous, & me prenant par la main droite, me conduisirent à leur cabane. Aussitôt que j'y fus entré, un des guerriers m'affubla d'une grande robe de castor qui avoit été préparée pour moi, me mit autour du col un collier de *Wampum*, & ne cessa de chanter en l'honneur du *maître de la vie*, tout le tems que le chef & moi fûmes occupés à manger. Quand le repas fut terminé, je menai deux de ces Indiens à ma maison & leur donnai deux barriques de rum, & dix carotes de tabac, avec d'autres objets, pour lesquels ils me laissèrent toutes leurs pelletteries. Ils commencèrent alors une débauche qui dura trois jours & trois nuits; le seul accident qui arriva fut qu'un petit enfant eut les reins brisés par sa mère. Quand ils eurent encore demeuré un jour à la suite de cette ivresse je leur fournis une quantité de munitions pour leur chasse d'hiver, & ils partirent très satisfaits de l'accueil qu'ils avoient reçu. Je ne puis m'empêcher de rapporter le moyen dont je fus obligé de me servir pour calmer une vieille femme Indienne qui étoit plus incommodée que le reste de la bande & me tourmentoit sans cesse pour avoir de la liqueur.

Je mélai quarante gouttes d'infusion de cantharides

tharides & un nombre pareil de gouttes de *laudanum* dans un verre de rum, & quand elle vint m'importuner pour avoir de l'eau de vie, je lui donnai la dose que j'avois préparée pour elle: elle l'avala sans hésiter, & comme elle étoit déjà très ivre, cela la fit chanter. Mais elle ne fut point satisfaite & en demandoit toujours davantage; je répétai alors la dose qu'elle but encore & elle tomba, enfin, sur le plancher. Je donnai ordre à mon Canadien de la transporter hors de la maison & de la coucher avec soin près de son *wigwaum* où elle resta douze heures plongée dans un profond sommeil, ce qui me fit grand plaisir. J'ai toujours trouvé le *laudanum* fort utile. On doit le considérer en général, comme un article essentiel dans le commerce avec les Indiens, en ce qu'il devient le seul moyen de triompher de leur ivresse, & de rendre la vie plus agréable au trafiquant en mettant un frein à leur insolence.

Le 19 Novembre, une bande d'environ quarante Indiens vint me trouver avec quelques pelleteries, une grande quantité de viandes sèches, & aussi de la graisse d'Ours que j'achetai pour un peu de rum. Je leur conseillai de l'emporter avec eux le long de leur route loin de la terre. Ils se conformèrent à mes desirs

& s'embarquerent dans un état de sobriété parfaite.

J'ai toujours tâché de leur persuader qu'ils devoient emporter le rum : j'y ai pourtant réussi très rarement. On ne peut s'imaginer combien il est pénible de les surveiller quand la liqueur commence à opérer, & en outre, combien on court de dangers pour sa vie & pour ses propriétés.

Après leur départ, je restai pendant près d'un mois avec un seul homme, les autres étant occupés à pêcher & à guetter auprès des pièges à martre. Les deux expéditions furent heureuses, mais surtout la première : l'on emporta au logis près de huit mille poissons, truite, brochet, brocheton & poisson blanc que nous suspendîmes, comme à l'ordinaire, pour les faire geler. Lorsque le tems est rigoureux chaque homme fait deux fois par jour l'ouvrage qui lui a été assigné, & cette règle est constamment suivie, même quand la provision seroit très considérable.

Au commencement de Décembre, il nous arriva deux époux nouvellement mariés, nous leur donnâmes un verre de rum & ils firent une débauche complète. Voyant que la femme étoit en bonne humeur, je la priai de me chan-

ter une chanson d'amour, à quoi elle consentit avec beaucoup d'empressement.

Chanson.

« *Debwoye, nee zargay, ween aighter payshik
oahly seizebockquoit senargussej me tarbiscoach
nepeech cassawicka nepoo, moszack pemartus
seizebockquoit meteck.*

C'est-à-dire :

» Il est vrai que j'aime celui dont le cœur
» est semblable à la douce sève qui découle de
» la canne à sucre, & est le frère de la feuille de
» *Tremble*, qui vit toujours & brille d'un éclat
» perpétuel. »

Je la remerciai de sa chanson, donnai à son mari une bouteille de *scuttaywabo*, & les laissai jouir ensemble des douceurs de l'amour. Comme il n'y en avoit pas assez pour les éni vrer, je n'eus point à redouter quelqu'accès de jalousie. J'avois toujours présente à l'esprit l'aventure du lac la Mort dont je m'étois tiré avec tant de bonheur. Le matin ils partirent, m'ayant donné, en retour de mes présens, des peaux de Castors, d'Ours & de Loutres.

Quelque tems après, arriva un Indien avec

ses deux femmes (1) & trois enfans. Ils vinrent sur le champ dans ma maison , & s'affirent près du feu. il me sembla appercevoir une intention perfide dans la physionomie de l'Indien , & je l'observai avec beaucoup d'attention. Je lui demandai quel avoit été son succès à la chasse ? il me répondit qu'il croyoit le *maître de la vie* irrité contre lui , qu'il avoit tiré sur plusieurs animaux , & consommé toute sa munition sans pouvoir rien tuer. C'étoit une manière figurée de s'exprimer qui ne me laissa pas douter que ce sauvage ne fût un paresseux auquel je ne devois , par conséquent , accorder aucune confiance. Il ajouta que sa famille avoit été , pendant quelques jours , sans provisions , & qu'il espéroit que je voudrois bien *ranimer leurs cœurs* , & leur donner mon amitié. J'ordonnai alors qu'on mît sur le feu une grande chaudière , & qu'on fit bouillir du poisson qu'ils mangèrent de bon appétit , sur-tout les femmes & les enfans.

Je le questionnai sur les terres où il chassoit : il me dit qu'il étoit de la baye d'Hudson , & n'étoit venu si loin , que sur ce qu'il avoit en-

[1] Nous avons déjà vu plus haut que la polygamie , non seulement est en usage parmi les Sauvages , mais encore est regardée par eux comme une chose toute simple & toute naturelle. *Note du traducteur.*

tendu dire de l'établissement de quelques trafiquans au lac le Putois, & que, comme il fa-voit qu'il s'y trouvoit des animaux en grand nombre, il s'étoit flatté de se procurer beaucoup de pelleteries. Je vis clairement la fausseté de tout ce qu'il me disoit & le considérai comme un traîneur; car il ne seroit certainement pas venu si loin, s'il n'eût fait quelque chose de désagréable aux employés dans les forts de la compagnie, & ne se fût rendu indigne de confiance. Me regardant très-hardiment il me pria de lui confier un fusil, une couverture & de la munition; mais je le refusai, ce qui lui déplut. Il sortit de la maison: un des siens l'appella, l'autre le suivit dehors, & lui dit quelque chose à voix basse: cela me parut une espèce de ligue contre moi, & m'engagea à me tenir sur mes gardes. Au bout de quelques minutes, il revint, & renouvela ses sollicitations, en me disant: « craignez-vous de » me confier une quarantaine de pelleteries? je » vous les payerai au printems. » Je lui dis que je n'avois accordé de crédit qu'à de bons chasseurs, & que j'étois sûr qu'il étoit un traîneur fainéant, qui vivoit sans industrie; que je lui conseillois de retourner à la tribu dont il étoit originaire, & de solliciter du secours de ceux

qui le connoissoient mieux que moi. Un pareil reproche de sa négligence, (que je me repentis depuis de lui avoir fait,) sembla éveiller dans son cœur *le mauvais esprit*, il me laissa sous l'empire de son *Matchee Manitoo*, & descendit à son canot, causant, à ce qu'il me parût, très-sérieusement avec ses femmes.

Mon homme qui les observoit, épia leur conduite avec soin, & vit l'indien qui s'efforçoit de couper avec la lime le bout de son fusil, pour le rendre plus commode à cacher sous sa couverture. Quand il l'eut racourci, il le chargea, & revint avec, le tenant caché sous son habit. Cette manœuvre étant une preuve convaincante de ses intentions diaboliques, j'ordonnai à mon homme de se tenir d'un côté de la porte, & je me plaçai à l'autre, épiant le moment de son entrée dans la maison. A l'instant même où il passoit le seuil, je le terrassai avec une bûche, & lui arrachant ce même fusil qu'il avoit racourci, je le frappai si rudement que nous fûmes obligés de le porter dans son canot où toute sa famille l'attendoit, & je leur enjoignis à tous de quitter la terre, les menaçant, en cas de refus, de mettre à l'instant le canot en pièces, & de laisser aller toute la famille au gré du courant. Les femmes & les

enfants parurent très-affligés, & n'obéirent à mes ordres qu'avec répugnance. C'est ainsi que je sortis victorieux d'une troupe barbare; & comme on ne tardera pas à le voir, j'échappai à un danger qui devoit infailliblement envelopper mes gens & moi dans les derniers malheurs.

Quelques jours après leur départ, un Indien arriva & m'apprit que M. Joseph la Forme, trafiquant comme moi, qui étoit établi au lac le Sel, avoit été tué par un Sauvage qu'il me dépeignit. Je ne doutai point que ce ne fût le même homme qui avoit projeté de me faire périr. Je fis part à l'indien de tous les détails de ma conduite en cette circonstance, & de la vengeance que j'avois tirée de ce Sauvage. Il me félicita de mon bonheur d'en être réchappé, ce Sauvage étant reconnu par toute sa tribu pour un méchant homme qui avoit tué son frère & une de ses femmes dans la dernière chasse, raison pour laquelle ceux de sa bande n'avoient plus voulu le souffrir parmi eux. Comme j'étois très-curieux de connoître les détails particuliers de cet événement, je le priai de me les raconter. Il me dit qu'il les tenoit d'un Sauvage qu'il avoit rencontré par hazard, & auquel le meurtrier lui-même les

avoit révélés : que l'indien déconcerté dans ses projets contre moi avoit continué sa route , le mauvais esprit dans le cœur , & étoit arrivé à la maison de Joseph la Forme , dans laquelle il étoit entré , & avoit demandé du rum & du tabac qu'on lui avoit donné ; mais que la Forme remarquant qu'il n'avoit rien à échanger avoit conçu des soupçons sur lui : qu'en fumant , l'indien lui avoit demandé crédit , ce que la Forme lui refusa en lui disant que non seulement il étoit un mauvais chasseur , mais qu'il avoit un cœur de plomb : que ce reproche imprudent avoit irrité l'indien , & que voyant qu'il n'y avoit dans la maison que le trafiquant (les gens étoient à la pêche) il épia le moment favorable ; que tandis que la Forme étoit baissé pour allumer sa pipe , il lui avoit tiré un coup dans la tête , avoit pillé dans la maison quelques objets , & étoit parti.

D'après cette nouvelle je dépêchai six Indiens avec un indien de confiance , pour tâcher de sauver la propriété : ils y réussirent heureusement , & rapportèrent toutes les pelleteries , marchandises , &c. & ramenèrent avec eux les gens du trafiquant assassiné , que j'engageai à mon service. Environ six semaines après , un des Sauvages de la tribu qu'il avoit offensé ,

& qui avoit entendu parler de cet acte encore récent de trahison, après lui avoir reproché, à plusieurs reprises, sa basse lâcheté, l'assomma à coups de tomahawk, lui coupa la tête, & l'apporta dans ma maison pour la montrer à mes indiens.

La malheureuse destinée de Joseph la Forme offre un triste exemple de la situation précaire de tous les trafiquans Indiens; & une leçon utile pour ceux qui, à l'avenir, auront des relations de commerce avec les Sauvages; ils en conclueront qu'il y a souvent plus de prudence à dissimuler son ressentiment qu'à le satisfaire.

 CHAPITRE XII.

Cruelles extrémités auxquelles est réduit le voyageur par le manque de provisions. = Arrivée heureuse de quelques Indiens qui l'en délivrent. = Bouillon de poisson agréable au goût. = Tripe de roche, herbe sauvage. = Bonté naturelle des Sauvages. = Récit des crimes affreux commis par un des hommes de M. Fulton, trafiquant, & châtiment que ce dernier inflige au criminel. = Visite d'un trafiquant appartenant à la compagnie de la baye d'Hudson. = Quelques observations sur cette compagnie. =

VERS les derniers jours de janvier, 1779, il nous arriva une bande d'Indiens de la nation des Rats, du *Shekarkistergoan* ou du lac *la tête de Putois*, qui est entre le lac Nipégon & le lac Manontoye. Ils m'apportèrent des provisions & des fourrures pour lesquelles je fis des échanges avec eux, leur donnant comme à l'ordinaire, du rum dont ils burent à discrétion, sans se faire aucun mal. Après leur départ nous nous trouvâmes à court de provisions par-

se qu'il me falloit pourvoir aux besoins d'une maison plus considérable depuis que j'avois pris à mon service les gens de la Forme. Nous fûmes réduits à quelques poissons & du ris fauvage en fort petite quantité, ou *menomon* (qu'on tient renfermé dans des *muccucks* ou boîtes d'écorce) pour faire subsister avec moi dix sept hommes; la pitance de chacun n'étant que d'une poignée de riz & d'un petit poisson, le tout du poids de deux livres environ, que nous faisons bouillir ensemble & qui nous donnoit une soupe agréable. J'ai souvent été surpris que le bouillon du poisson ne fût pas plus généralement en usage, le goût en étant très-agréable; mais je n'ai point assez de connoissances en médecine pour dire ce qu'il peut avoir de salutaire ou de nourrissant. Le bouillon d'esturgeon est délicieux & laisse un goût agréable; mais comme il augmente davantage encore l'appétit de viande, ainsi que je l'ai éprouvé, on ne doit le prendre que lorsqu'on a du gibier en abondance. Ce poisson est très commun à Albany, & se vend un denier la livre, cours d'Yorck. La chair s'appelle bœuf d'Albany.

Il continuoit de geler très-rudement, & il n'y avoit aucune apparence que les Indiens vînf-

sent soulager nos besoins. Nous fûmes obligés d'arracher le poil des peaux d'ours, & d'en faire rôir le cuir, qui a le goût du porc. Ce mets fut avec de la *tripe de roche* bouillie, toute notre nourriture.

La tripe de roche ou *hawercoon* est une herbe sauvage qui croît sur les rochers, elle est spongieuse & très-mal saine. Elle occasionne de violentes douleurs d'entrailles & souvent un flux de ventre. J'ai appris qu'elle avoit causé plus d'une fois ce dérangement à des trafiquans dans le Nord Ouest; & quelques uns d'eux, dans des tems très-rigoureux, ont été forcés d'en manger pendant quatorze jours de suite, ce qui les avoit extrêmement affoiblis. Lorsque le dérangement ne se termine pas par un flux, il cause de violens vomissemens, & quelquefois un crachement de sang, avec des spasmes aigus dans les entrailles.

Après avoir enduré les plus grands maux, je conseillai à mes gens de faire des pièges à martes, & de les dresser dans les bois, comme ils avoient fait l'hiver dernier au lac de la Mort, ce qui nous soutint quelque tems, mais ne suffisoit pas à nos pressans besoins. Enfin arriva une bande d'Indiens avec dix bâtimens chargés de viandes & de fourrures. Leur arrivée nous

ranima & nous rendit le courage. Mes hommes les avoient découverts à une certaine distance, & quoique fort affoiblis par une faim cruelle, ils avoient mis leurs raquettes ou chaussions d'hiver pour aller à leur rencontre.

C'est quelque chose d'étonnant que les efforts de la nature pour soutenir la détresse, & le courage avec lequel elle lutte lorsque l'espoir d'un prochain soulagement s'offre à elle : tout souvenir fâcheux des peines passées s'évanouit, une nouvelle vie semble couler dans toutes les veines. Les personnes accoutumées aux douceurs de la mollesse & aux jouissances du luxe, ne soupçonnent pas le plaisir que procure un secours inespéré, & celui de se mettre à table dans un désert. La faim n'a pas besoin du secours de la sauce, & c'est le cas de dire avec *Pope* : « jouir, c'est obéir. » Combien est délicieuse une telle obéissance !

Les Indiens lisant notre détresse sur nos visages maigres & allongés, nous donnèrent toutes leurs provisions, consistant en chairs d'ours, de ratons & de rats. Une chaudière fut mise à l'instant sur le feu, & nous mangeâmes avec grand appétit. Ce repas nous remit peu à peu : les Indiens, pendant ce tems, jouissoient du bonheur d'avoir soulagé nos besoins.

Malgré leur férocité, les Sauvages possèdent des vertus qui font honneur à la nature humaine & donnent des preuves de noblesse & de bonté que ne pourroient surpasser les ames les plus philanthropiques. Ils ne connoissent pas ces sentimens petits & bas qui déshonorent un grand nombre d'hommes plus riches & plus éclairés ; & d'après la connoissance que j'ai de leurs inclinations, je suis sûr qu'ils rougiroient de la conduite peu généreuse d'hommes que la providence a comblés de ses bienfaits. (1)

Après notre repas, le chef qui n'avoit pas voulu jusques-là nous déranger, nous demanda du tabac, & ayant fumé quelque tems, me dit qu'il avoit à m'annoncer de tristes nouvelles qu'il tenoit de quelques Indiens concernant M. Fulton alors à *Shekarkistergoan*, qu'il éprouveroit beaucoup de peine à me les raconter, en étant lui-même très affecté. Je le priai de finir sa pipe, & de boire un verre de rum avant de

[1] Nos Sauvages sont louables en l'exercice de la libéralité, selon leur pauvreté : car, comme nous avons quelquefois dit, quand ils se visitent les uns les autres, ils se font des présens mutuels, & quand il arrive vers eux quelques *Sagamos* Français, ils leur font de même.....

Cette façon de faire ne provient que d'une ame libérale & qui a quelque chose de bon. *Histoire de la nouvelle France*, par Marc Lescarbot, chap. 20, pag. 803.

commencer cette histoire. Je lui témoignai en même tems ma surprise de n'avoir entendu parler de rien, ayant trafiqué, pendant quelques jours, avec une bande de Sauvages de la nation des Rats qui venoient du lac. Il me dit qu'il avoit rencontré ces Sauvages, qu'il leur avoit raconté l'événement dont ils avoient été très surpris; mais que comme les gens de M. Fulton n'étoient pas revenus de la pêche quand ils avoient quitté le lieu, le fait n'avoit pas été connu jusques après leur départ.

M. Fulton fut obligé de partager ses hommes en deux bandes, ce qui s'appelle le *Cawway*, on partage des lots, c'est-à-dire qu'une partie est destinée à chasser ou à pêcher, & l'autre à rester avec le maître. La bande chargée d'aller à la pêche étoit composée de *Charles Janvier*, *François St. Ange*, & *Louis Dufresne*, tous natifs du Canada, qui s'étant munis de haches, de couteaux pour la glace & de tous les objets nécessaires à la pêche, partirent, & dans l'espace de huit jours arriverent à un lieu favorable où ils construisirent une cabane dans laquelle ils vécutent assez bien pendant quelque tems. Mais le poisson leur manquant, & leur chasse n'étant point heureuse, ils commencerent à être tourmentés de la faim. Pendant qu'ils étoient

dans cette situation, le *mauvais esprit*, me dit
 ce chef, étoit entré dans le cœur de Janvier,
 & comme il étoit le plus vigoureux de tous,
 il supporta la faim beaucoup mieux que ses
 compagnons, ce qui le porta bientôt après à
 effectuer le projet diabolique qu'il avoit formé
 de tuer le premier Indien qu'il rencontreroit,
 projet qu'il leur avoit déjà communiqué. Ils
 étoient au comble de leur détresse, lorsque Jan-
 vier apperçut, à quelque distance, un Sauvage
 avec une charge sur son dos. Retournant sur le
 champ à la cabane, il parla à ses pauvres mal-
 heureux camarades du secours qui approchoit.
 Ils se levèrent sur le champ, quoique très
 affoiblis, & sortirent de la cabane aussi fermes
 sur leurs jambes que leurs foibles reins le leur
 permirent. L'Indien arriva, se déchargea de son
 fardeau qui consistoit seulement en deux loutres
 & deux lièvres, & les donna à Janvier qui
 les reçut avec grande satisfaction. Et quand il
 les eut dépouillés, il les fit bouillir dans la
 chaudière sans les nettoyer, tant la violence de
 leur faim étoit extrême. Ce secours venu si à
 propos fut bientôt dévoré, & d'après l'ardeur avec
 laquelle Janvier avoit mangé, & la satisfaction
 qui paroissoit sur son visage lorsqu'il regar-
 doit le Sauvage, ses compagnons espérèrent
 qu'il

qu'il renonceroit à son affreux projet, & se flatterent qu'il n'avoit pas le cœur assez dépravé pour entretenir la pensée de faire du mal à un homme dont le secours venoit à l'instant de leur sauver la vie. Le matin du jour suivant, l'Indien leur dit qu'il étoit fâché de ne pouvoir leur être plus longtems utile, n'ayant plus de munitions, mais qu'il alloit vers M. Fu'ton pour chercher des provisions.

Janvier dont le cœur étoit resté insensible au procédé touchant du Sauvage, pria ce dernier de l'aider à mettre sur le feu un énorme tronc de bois, ses camarades étant hors d'état de le faire. l'Indien s'y prêta avec zèle, & comme il se baissoit pour le saisir, Janvier l'assomma d'un coup de hache, le traîna jusqu'à la porte de la cabane, le coupa en morceaux, & , par un mouvement de la plus féroce barbarie, jeta dans la chaudière une aussi grande quantité de sa chair qu'il crut qu'il en falloit pour un repas. Quand elle fut accommodée, il contraignit François S.-Ange & Louis Dufrene d'en prendre leur part & les obligea de baiser la croix qui étoit suspendue sur sa poitrine, & de jurer par tous les saints qu'ils ne révéleroient jamais ce qui venoit de se passer; les menaçant de leur faire éprouver le même sort

Si jamais ils osoient en parler. Intimidés par ses menaces & ne pouvant plus douter qu'il ne fût homme à les effectuer, ils lui promirent le secret. Ayant donc surmonté le premier sentiment de répugnance, poussés d'ailleurs à cet effort, par la faim qui les dévorait, ils mangèrent sans mesure de cet horrible mets, & bientôt après, tombèrent malades, & ressentirent les plus violentes douleurs. Ils se plainquirent alors tout bas l'un à l'autre que leur mal ne venoit que d'avoir mangé de la chair de l'Indien. Janvier les ayant entendus, les traita de fous, de coquins, & leur demanda s'ils craignoient que le Sauvage ne revînt à la vie. Il les pria aussi, avec un ricanement insolent, de lui dire qu'elle étoit dans l'homme la partie qui leur avoit semblé la meilleure? Les pauvres malheureux se contentèrent de répondre qu'ils se sentoient malades sans pouvoir en indiquer la cause. En peu de jours, comme ils n'avoient point d'autres provisions, l'Indien fut dévoré tout entier, & Janvier se détermina à n'avoir plus que de la chair humaine s'il ne pouvoit s'en procurer d'autre. A cet effet, il chercha une occasion de querreller S.-Ange, sachant bien que Dufrene ne se mêleroit pas de la dispute. Voulant, toutefois, paroître le moins blâmable possible, aux yeux

de Dufrêne, il recula avec adresse l'instant d'éclater, jusqu'à ce que, prétendant qu'il n'étoit plus maître de retenir sa colère, il demanda à Dufrêne s'il ne pensoit pas que S.-Ange méritât le sort de l'Indien, pour avoir osé dire qu'il révéleroit un évènement qu'il avoit solennellement juré de tenir caché. Dufrêne redoutant les suites d'une différence de sentiment, dit qu'il trouvoit S.-Ange blâmable; à cette réponse Janvier déchargea un coup de hache sur le malheureux S.-Ange & le tua: il le coupa ensuite en morceaux; en fit bouillir une partie dont il força Dufrêne de manger sa part, celui-ci n'osant témoigner aucune répugnance. Heureusement pour Dufrêne le tems devint plus favorable: ils attrapèrent du poisson en abondance, & résolurent alors de retourner auprès de leur patron. Janvier éniyé de ses idées de supériorité, obligea Dufrêne de le traîner dans un bâtiment indien jusqu'à la maison de M. Fulton: cruelle obligation pour lui! affreuse loi pour un malheureux presqu'anéanti. Mais la résistance étoit inutile: il fit de nécessité vertu, & obéit à son tyran avec une apparence de bonne volonté. Pendant la route, Janvier lui rappella souvent son serment & les suites funestes qui résulteroient de son indiscretion, l'assurant

qu'une mort prompte en feroit le châtement.

M. Fulton fut enchanté de leur retour. Il avoit besoin de tout son monde, parce que les Indiens venoient journellement le trouver avec leur chasse d'hiver. Aussitôt après leur arrivée, il demanda ce qu'étoit devenu S. Ange : mais il ne reçut aucune réponse. Il s'adressa alors à Janvier, qui répondit qu'il étoit allé à la chasse avec un chef nommé *Onnemay* ou l'Esturgeon, que M. Fulton connoissoit, & qu'il ne tarderoit pas à revenir. Un des Canadiens le démentit en disant que cela ne pouvoit être vrai, *Onnemay*, ayant quitté la maison de M. Fulton la veille de leur retour. Janvier dit alors qu'il pouvoit bien s'être trompé sur le nom du chef, la langue Indienne ne lui étant pas très familière, & dans ce moment, Dufrêne craignant que l'évènement ne vint à se découvrir, changea la conversation dans l'espoir de se rendre agréable à Janvier.

Quelques jours s'écoulèrent : S.-Ange ne revenoit pas ; Janvier fut questionné de nouveau & appella Dufrêne en témoignage de ses assertions que celui-ci se vit obligé de confirmer.

Peu satisfait, M. Fulton les examina séparément. Il ne put obtenir de Janvier aucunes

lumières ; enfin Dufrêne, après avoir d'abord hésité, finit par déclarer qu'il avoit juré de ne rien révéler, mais que S. Ange ne reviendrait jamais. M. Fulton essaya de lui persuader que la violation d'un serment, ainsi exigé, n'étoit pas un crime. Il parvint enfin à convaincre ce Canadien que loin qu'un tel serment fût obligatoire aux yeux de Dieu, c'étoit au contraire un des péchés les plus odieux que de cacher la vérité ; ajoutant avec adresse comme un argument de plus, que s'il n'avoit pas lui-même quelques doutes sur son innocence personnelle, il n'auroit aucun motif honnête de garder le secret ; qu'il ne devoit pas craindre le ressentiment de Janvier ; que lui Fulton s'engageoit à le mettre à couvert de toutes les suites qui pourroient résulter de sa déclaration. Ainsi convaincu & encouragé, Dufrêne découvrit tout, mais pria M. Fulton de lui garder le secret, ce que celui-ci promit de faire jusqu'à ce que l'entretien se renouvelât, moment où il fut convenu que Dufrêne raconteroit toutes les particularités en présence de Janvier. Ce dernier fut souvent pressé par les autres gens de M. Fulton de leur donner quelques lumières sur l'absence de St. Ange, mais il garda toujours un silence opiniâtre ; quelques

uns d'entr'eux allèrent jusqu'à l'accuser nettement de n'en savoir que trop sur son compte, mais il reçut ces diverses attaques avec indifférence.

M. Fulton ayant disposé de toutes ses marchandises, se prépara à quitter la terre où il avoit hiverné. Tout étant mis en ordre, on partit. La première nuit après le départ, M. Fulton chargea une paire de pistolets. Il instruisit d'abord ses gens de ce que Dufréne lui avoit découvert & du châtement qu'il se proposoit de tirer d'une pareille atrocité, sortit ensuite de sa tente, & vint se tenir près du feu autour duquel les Canadiens étoient assis. La conversation sur le compte de S.-Ange ayant été renouvelée à dessein, M. Fulton observa qu'il y avoit eu de la cruauté à le laisser dans les bois avec les Indiens, & s'en prit surtout à Janvier qui, étant le chef, se trouvoit en conséquence, le plus responsable. Janvier s'aigrit en voyant remettre ce sujet sur le tapis (car le crime est facile à irriter) & répondit que S.-Ange étoit bien homme à se garder lui-même, & qu'il n'avoit été chargé d'aucune inspection sur lui. On s'en prit alors à Dufréne. Celui ci, d'après le plan convenu avec M. Fulton, déclara l'affaire toute entière, & fit le

récit de la conduite de Janvier dans tous ses
 détails. Le scélérat entreprit de se venger sur
 le champ de cette diffamation, ainsi qu'il l'ap-
 pelloit, & nia avec la plus audacieuse effron-
 terie & les sermens les plus solennels ce dont
 il étoit accusé. M. Fulton crut alors que le
 moment étoit arrivé pour lui d'intervenir, &
 voulant le confondre, il lui demanda *quelle*
étoit dans l'homme la partie la meilleure? Jan-
 vier répondit avec autant de promptitude que
 d'audace que c'étoit à ceux qui avoient mangé
 de la chair humaine à le dire : mais, pressé
 vivement, & réduit enfin à ne pouvoir plus se
 défendre, il répondit en colère, que *c'étoient*
les pieds. Son accusateur encouragé par cet
 aveu, le pressa de plus en plus, jusqu'à ce qu'il
 avoua enfin les forfaits dont il étoit accusé,
 & déclara que dans une situation pareille, il
 tueroit son propre frère.

M. Fulton ne put contenir plus longtems
 son indignation. Il courut à Janvier, lui dit
 qu'il étoit un misérable scélérat, d'abord pour
 avoir tué un innocent Indien qui avoit eu la
 générosité de soulager ses besoins, & pour l'a-
 voir mangé après comme un Cannibale : en-
 suite pour avoir, outre cette action atroce,
 augmenté ses crimes, par un meurtre commis

de propos délibéré en la personne d'un homme sans défense, son compagnon, son camarade de travaux, son ami; qu'il étoit un opprobre pour la nature humaine qu'on ne devoit pas souffrir plus longtems au nombre des vivans, & sans lui laisser le tems de répliquer il lui tira un coup de pistolet dans la tête. Il ordonna ensuite à ses gens de l'enterrer, & dans la matinée, M. Fulton poursuivit son voyage jusqu'à Michillimakinac. Dès son arrivée, il alla se présenter au commandant qui après avoir attentivement examiné l'affaire, l'acquitta honorablement, mais lui recommanda de ne pas se hasarder de nouveau dans ces pays où l'Indien avoit été tué, de peur que les Sauvages n'eussent entendu parler de l'aventure, & ne conservassent quelque ressentiment de la mort d'un homme de leur tribu qui pût exposer les innocens à souffrir pour les coupables.

Dans le mois de février, je reçus la visite d'un trafiquant vêtu d'une chemise de cuir boucané. Il étoit accompagné de trois Indiens & absent depuis cinq jours du fort Albany; il me dit que ce qui l'avoit engagé à venir n'étoit qu'un motif de pure curiosité qui le portoit à me voir, n'ayant jamais entendu dire que personne jusques là eût pénétré si avant dans

l'intérieur des terres pour hiverner, excepté les employés de la compagnie de la baye d'Hudson. A cette époque, j'avois très-peu de provisions & il me falloit soutenir huit hommes & en outre, les Canadiens de M. Joseph la Forme. Notre principale nourriture étoit de la tripe de roche. A son arrivée je fis mettre la chaudière sur le feu avec des feuilles dedans. Il me demanda de quoi je me nourrissois, j'en fis ôter quelques unes du pot, on les mit dans une tasse d'écorce, il en goûta, mais ne put les avaler. Je lui appris que ce mets avoit été la principale partie de notre nourriture, & que dans les tems les moins durs, nous n'avions eu que de la chair d'animaux sauvages, & rarement de la farine; la quantité de bled indien que nous avions pu emporter avec nous du pays Plat, n'étant pas suffisante pour passer l'hiver. Quand je lui eus fait un tableau de ma manière de vivre, il avoua qu'elle n'offroit pas, à beaucoup près les mêmes douceurs que la sienne. Je le conduisis à mon magasin, & lui montrai les ballots de castor que j'avois amassés : sa surprise augmenta; il ne concevoit pas comment il avoit été possible de transporter une quantité suffisante de marchandises destinée à des échan-

ges égale à la valeur des pelleteries dont je lui semblois être possesseur. Il me pria de venir avec lui & me promit de me fournir des provisions; mais je lui dis que j'étois pourvu d'un emploi, & que j'avois éprouvé les rigueurs d'une pareille situation l'hiver précédent au lac la Mort; que comme je n'avois pas du m'attendre à passer ma vie aussi doucement parmi les Indiens qu'au sein de l'Angleterre, mon devoir exigeoit que je restâsse jusqu'à la fin de la saison, époque où je retournerois & où je tâcherois d'obtenir quelque récompense des peines que j'avois souffertes en rendant bon & fidèle compte des marchandises confiées à mes soins, ce qui ne pouvoit manquer de solliciter pour moi le juste salaire de mes travaux. Dans la matinée, après m'avoir souhaité la prompte arrivée de quelques Indiens qui fussent en état de me tirer d'un besoin si pressant en me fournissant en abondance des comestibles plus nourrissans & plus agréables au goût, il prit congé de moi.

Cette civilité d'un des employés de la Compagnie de la baye d'Hudson, me conduit à quelques remarques nécessaires pour la justification de ce corps respectable sur lequel la censure s'est exercée avec tant de sévérité, & j'ose le dire, tant d'injustice.

M. Joseph Robson, un des employés de la compagnie, qui avoit résidé dans son comptoir l'espace de six ans, en qualité d'intendant & d'inspecteur des bâtimens, s'éleve fortement dans un ouvrage publié par lui, il y a quelques années, contre la manière dont les gouverneurs des forts déployent ce qu'il appelle *leur autorité au dessus de toute censure*. Il assure que leur tyrannie extrême est une source continuelle de désagrémens. Il dit aussi que le *surplus du*
 » *trafic* est une iniquité monstrueuse, non moins
 » contraire aux intérêts bien entendus de la
 » compagnie, qu'injurieux aux naturels du pays
 » que cette manœuvre aliène de plus en plus,
 » & qu'elle dégoûte tout-à-fait de la chasse,
 » ou détermine à porter toutes leurs fourrures
 » aux Français. » Il est nécessaire d'observer
 ici que ce *surplus de trafic* n'est autre chose que la portion de pelleteries que les employés de la compagnie reçoivent dans les échanges avec les naturels du pays, outre la quantité convenue avec la compagnie, & qui leur appartient.

C'est, sans doute, (en admettant qu'elle soit vraie,) une accusation grave & un juste sujet de plainte. Il paroîtroit, cependant, qu'elle est sans fondement : car M. Robson dit ensuite que ce *surplus du trafic* n'est que d'un mince

avantage pour eux ; « qu'une partie s'ajoute
 » toujours aux provisions de la compagnie
 » comme supplément de bénéfice exigé par le
 » mérite de leurs services , & que les gou-
 » verneurs s'approprient le reste qu'ils em-
 » ploient le plus souvent en présens séducteurs
 » destinés à couvrir leurs fautes & à se faire con-
 » tinuer dans leur commandement. » Quel étran-
 » ge degré d'inconséquence & d'atroce injustice !
 Imaginer que les gouverneurs sont assez foibles
 & assez pervers pour commettre des prévari-
 cations seulement dans le dessein de se procurer
 un avantage momentané , & qu'ils sont obligés
 de distribuer les gages de leur iniquité pour se
 mettre à l'abri des suites dans la compagnie &
 parmi les complices de leurs exactions ; tandis
 que par une conduite contraire, ils seroient
 tout aussi riches , plus respectés , & jouiroient
 de la satisfaction intérieure de s'être acquittés
 avec intégrité des fonctions qui leur sont con-
 fiées ! Ces allégations sont trop absurdes pour
 être accueillies. A l'égard de la compagnie ,
 on ne peut supposer que ce « surplus du trafic »
 ne lui soit pas connu ainsi que les moyens
 dont les employés se servent pour procurer
 les avantages qui en résultent. Ils lui sont con-
 nus , & personne ne supposera sans partialité

le contraire. Non seulement elle permet, mais elle approuve la conduite de ses gouverneurs, par la conviction qu'elle a des avantages qui en résultent pour les intérêts de la compagnie, & c'est une juste récompense des travaux de ses agens. Quelque soit, au reste, le motif, par cela seul qu'il est celui d'hommes irréprochables & dignes de respect, on ne peut y voir que de la sagesse & de la prudence.

En premier lieu, je crois qu'il seroit très-difficile de prouver que la conduite des gouverneurs ait jamais » aliéné les naturels du pays, » des intérêts de la compagnie, & les ait dégoûtés d'aller à la chasse. » La première assertion n'est pas claire jusqu'à présent: car je tiens de personnes dignes de foi que la *nouvelle* compagnie du Nord Ouëst, dont le commerce s'étend jusqu'aux limites des établissemens de la baye d'Hudson, trouve très-peu d'encouragement de la part des Indiens. Si donc les naturels du pays étoient dégoûtés, certes ils embrasseroient la première occasion favorable de le prouver, en portant leurs pelleteries à de nouveaux trafiquans. Rien n'est plus naturel que d'imaginer qu'ils en agiroient ainsi; mais comme leur conduite a été bien différente, il s'ensuit que ce dégoût n'existe pas.

Une autre observation est celle-ci : « que la
 » conduite cruelle & tyrannique des gouver-
 » neurs & des capitaines à l'égard de leurs
 » subalternes, non seulement détourne des gens
 » utiles de s'engager au service de la compa-
 » gnie (circonstance à laquelle ils devroient
 » faire attention pour leur propre intérêt) mais
 » encore sert de prétexte aux calomnies dont
 » la compagnie est l'objet. »

Quoique dans le département particulier où
 j'ai été employé pendant plusieurs années en
 qualité de trafiquant & d'interprète de langues
 Indiennes, j'aie eu peu d'occasions d'être lié
 avec plusieurs employés de la compagnie (oc-
 cupé moi même dans un commerce opposé à
 leur intérêt) je puis dire cependant, avec con-
 fiance, de quelques uns d'entr'eux avec lesquels
 j'ai eu des entretiens, que je les crois, sous
 tous les rapports, des gens très-utiles & très-
 versés dans la langue des naturels du pays. Pour
 répondre à cette assertion « que des gens utiles
 » sont détournés d'entrer au service de la com-
 » pagnie » & pour réfuter l'accusation d'op-
 pression & de cruauté, j'ajouterai ce que per-
 sonne, j'espère, ne contestera, que ces employés
 ont été si satisfaits de la conduite de leurs
 supérieurs, que plusieurs d'entr'eux sont restés

à leur service l'espace de plus de vingt années.

Je pense, au surplus, que la conduite des gouverneurs, tant au dedans qu'à l'extérieur, paroîtra très-conforme aux intérêts de la compagnie & que toute autre manière d'agir ne produiroit que trouble & qu'anarchie. Je dois déclarer, pour ma part, que je n'ai jamais entendu parler de ce dégoût personnel dont M. Robson se plaint, que j'ai toujours remarqué, au contraire, beaucoup d'ardeur à être employé à leur service.

M. Carver dans son histoire de l'Amérique septentrionale, observe « que sur les eaux » qui se déchargent dans le lac *Vinnepeek*, les » nations voisines prennent une grande quantité de fourrures dont elles portent quelques » unes aux comptoirs de la compagnie de la » baye d'Hudson, mais qu'elles le font avec » répugnance pour plusieurs raisons; que des » Indiens Assinipoils & Killistinoës qui trafiquoient habituellement avec les employés » de la compagnie, lui avoient dit que s'ils » pouvoient être sûrs de trouver toujours des » marchandises à Michillimakinac, ils ne trafiqueroient point ailleurs, qu'ils lui avoient » montré quelques habillemens & autres objets

» achetés à la baye d'Hudson dont ils étoient
 » fort mécontents, se regardant comme trom-
 » pés malhonnêtement dans l'échange qu'ils
 » avoient fait.

» A cela M. *Carver* ajoute qu'en admettant
 » la vérité de leurs récits, il ne pourroit s'em-
 » pêcher de partager leur opinion, mais qu'il
 » a reconnu depuis que ce mécontentement
 » pourroit bien être en grande partie, l'ou-
 » vrage des trafiquans du Canada, & le fruit
 » de leurs intrigues : que le moyen mis en usage
 » par ceux-ci pour détacher les Indiens de leur
 » affection pour la compagnie de la baye d'Hud-
 » son & pour s'emparer de leur confiance en
 » faveur de leurs nouveaux patrons, étoit de dé-
 » précier en toute occasion, les marchandises de
 » la compagnie, & d'exalter les avantages qui
 » résulteroient pour eux de ne commercer qu'a-
 » vec les trafiquans du Canada : qu'en cela ils
 » n'avoient que trop bien réussi, & que telle
 » étoit, à n'en pas douter, la cause des mé-
 » contentemens des Indiens Assinipoils & Kil-
 » listinoës. » Mais, dit il plus bas, d'autres rai-
 » sons ont contribué à les augmenter ; la lon-
 » gueur du voyage jusques aux comploirs de
 » la baye d'Hudson, qui, selon ce qu'ils lui
 » dirent, leur prenoit trois mois pendant les
 chaleurs

« chaleurs de l'été pour aller & revenir; & la
 « petitesse de leurs canots au moyen desquels
 « ils ne pouvoient transporter qu'un tiers du
 « castor qu'ils avoient tué; ce qui fait qu'on
 « ne doit pas s'étonner que les Indiens aient
 « souhaité avoir des trafiquans qui vinssent ré-
 « sider parmi eux. » Comme M. Carver n'a
 point voyagé dans l'intérieur du pays en qua-
 lité de trafiquant, il n'a pu être guidé, en s'ex-
 primant ainsi, par aucun motif d'intérêt com-
 mercial; & sur cet article, on est autorisé à
 lui accorder toute confiance comme à un ob-
 servateur impartial: le public en lisant les re-
 marques, jugera jusques à quel point elles vont
 à la charge ou à la décharge de la compagnie
 de la baye d'Hudson.

Un nouvel écrit publié sur l'état présent de
 la baye d'Hudson par M. Umfreville, m'engage
 à prolonger cette digression.

Il est malheureusement arrivé que des enne-
 mis de la compagnie le font devenus de son
 établissement; on a vu même dans ce nombre
 des hommes en qui elle avoit placé sa con-
 fiance; & qu'elle avoit initiés dans les secrets
 de son commerce. Il est naturel de croire qu'il
 s'éleva, qu'il s'est élevé des démêlés d'inté-
 rêt entre les gouverneurs & les employés.

Dans ce cas, personne ne peut être forcé de continuer un service qui ne lui est point agréable; mais alors, on doit se borner à quitter l'emploi sans discréditer un établissement dont on avoit, d'abord, regardé comme de son devoir de favoriser le succès; & il n'est permis, suivant moi, de révéler aucune particularité, aucune circonstance, dès qu'elle n'a pas un rapport immédiat avec la disgrâce qu'on éprouve ou qu'elle n'est pas nécessaire pour défendre ou conserver sa réputation. Les gouverneurs actuels sont des hommes d'une grande probité qui ne descendront probablement pas jusques à prendre connoissance de ces graves accusations intentées contre eux; mais comme la vertu la plus éminente peut être attaquée par des allégations dénuées de fondement, je me flatte que le public verra sans déplaisir mes efforts, tout foibles qu'ils sont, pour venger l'honneur d'un corps si respectable. Comme mon projet n'est pas d'insister plus longtems sur ce sujet, je supplierai le lecteur s'il désire en savoir plus à cet égard, de lire l'écrit publié par M. Robson qui étoit un des employés de la compagnie & que M. Umfreyville reconnoît pour un écrivain véridique & impartial. D'après cette lecture il jugera de la solidité de la critique

de M. Umfreville sur la conduite des gouverneurs de la compagnie de la baye d'Hudson. Un examen plus étendu de l'ouvrage de M. Umfreville excéderoit les bornes que je me suis prescrites ; & je me contente de penser que ceux qui le liront s'appercevront combien il a été injuste à l'égard des gouverneurs & de la compagnie.

comme son voyage pour retourner
 Formosité de la colonie chez les
 dans Chipewyan = Anchores d'une femme
 Indiens. = Opinion que ces Indiens ont de
 leur femme. = Hommages des Indiens à la
 province. =

BIENTOT après le départ du capitaine
 une bande d'environ cent Indiens vint nous ren-
 voir. Je n'avois ~~pas~~ provision de rum fort
 légère, & c'étoit un malheur. Car le rum est
 d'une trop grande importance dans les traités
 avec les Indiens pour qu'on en dispense avec
 trop de facilité. Dès leur arrivée, ils voulurent
 boire, mais je continuai de faire des échanges
 pour tout ce qu'ils avoient de fourrures avant de
 leur donner du rum ; l'affaire terminée, ils de-
 mandèrent plus encore, & je leur en donnai alors

 CHAPITRE XIII.

Arrivée d'un plus grand nombre d'Indiens. =
Le rum manque. = Recours au moyen ordi-
naire d'augmenter la provision, ce qui met
le voyageur à portée de terminer le trafic pour
la saison. = Il prend congé des Indiens, &
continue son voyage pour retourner chez lui.
= Formalités de la galanterie chez les In-
diens Chippeways. = Anecdote d'une femme
Indienne. = Opinion que ces Indiens ont de
leurs femmes. = Hommages des Indiens à la
providence. =

BIENTOT après le départ du trafiquant
 une bande d'environ cent Indiens vint nous trou-
 ver. Je n'avois qu'une provision de rum fort
 légère, & c'étoit un malheur. Car le rum est
 d'une trop grande importance dans les traités
 avec les Indiens pour qu'on en dispose avec
 trop de facilité. Dès leur arrivée, ils voulurent
 boire, mais je continuai de faire des échanges
 pour tout ce qu'ils avoient de fourrures avant de
 leur donner du rum; l'affaire terminée, ils de-
 vinrent plus exigeants, & je leur en donnai alors

autant que j'en avois pu ménager; quand ils leurent reçu, ils s'embarquèrent en assez bonne humeur.

Au mois d'Avril la dernière bande arriva, & je fus très inquiet de ce que j'avois à faire, ne possédant plus qu'une très petite portion de rum & n'ayant aucun espoir d'augmenter ma provision. Je fus obligé de le délayer de manière à le rendre d'un cinquième plus foible que de coutume, ce qui me donna vingt gallons de rum indien passable. Leur ayant fourni des hardes je reçus leurs pelleteries, leur donnai le *scuttaywabo*, & un moment avant de m'embarquer, je leur adressai le discours suivant :

« *Haguarmissey cockinnor an nishinnorbay kee*
 » *Wabindan cawwickar nin serpargussey nee*
 » *zargetoone, keennerwind kaygo kee culker-*
 » *dum webatch neennerwind tercushenan ne,*
 » *pewar annacotchigon nir ojey petoone Wa*
 » *haguarmissey cockinnor meenwendesay bazam*
 » *ebekcheck megoyyack debwoye negee kaygo ar-*
 » *wayyor matchee oathiy. Kee cannawendan coc-*
 » *kinnor, mokoman, baskeyzegan goyer becka,*
 » *kee minniquy kaygo arawyyor annascartissey*
 » *Woke mornooch kee permartissyan cockinnor an*
 » *nishinnorbay nogome debwoye negee nepewar*
 » *artawway Wimin ojey zargetoone an nishin-*

» norbay, keshpin suggermarch weennevar metach
 » nin ojeý debarchemon kitchee ojemar awassá
 » woiiy kitchee Wakaygan michillimakinac me-
 » tach kaygoshish ween ojeý bocket tywaun
 » keennerWind.

C'est-à-dire,

» Maintenant, mes amis, prenez courage; je
 » vous ai toujours montré un cœur bon, &
 » vous savez tous que je suis rempli de tendresse
 » pour vous, pour vos femmes, pour vos en-
 » fans. Ne concevez donc point d'inquiétudes,
 » & ne trouvez pas trop long le tems que je
 » serai absent de vous. J'espère que le maître
 » de la vie me donnera le courage & la force
 » de revenir vers vous, & de vous apporter
 » des marchandises. Maintenant comme vous
 » savez que je n'ai point de sucre sur mes
 » lèvres ni de *pointe* à la langue, que mes
 » oreilles ne sont point bouchées ni mon cœur
 » chargé, j'espère que vous me remettrez vos
 » couteaux, vos fusils, vos tomahavks, & n'au-
 » rez point le cœur méchant, avant de com-
 » mencer à boire, de manière que je puisse
 » vous retrouver en bon état à mon retour.
 » Je parlerai, avec courage au grand chef
 » Anglois à Michillimakinac, & il vous ouvrira
 » son cœur. »

Dès que j'eus terminé mon discours ils rassemblèrent les armes & me les remirent. Je leur donnai alors une quantité considérable de rum, après quoi je leur rendis leurs couteaux &c. pour les convaincre de la bonne opinion que j'avois d'eux, & leur prouver que je ne doutois pas qu'ils ne suivissent l'avis que je leur avois donné. Je descendis ensuite dans mon canot, & comme je me préparois à naviguer, je fus salué par une décharge de deux cents coups de fusils à laquelle je ripostai par une seule volée. Je poursuivis mon voyage en bonne disposition, & très satisfait de quitter mes quartiers d'hiver.

Nous continuâmes notre route sans aucune rencontre digne d'être rapportée jusques à notre arrivée à la rivière du *Putois* où j'avois malheureusement emporté l'oreille d'un chef, ainsi que je l'ai raconté plus haut. J'y rencontrai un couple de jeunes gens nouveaux mariés, & quelques Sauvages de la même bande qui m'avoient tant amusé dans le mois de Décembre précédent par leurs chansons d'amour. Désirant acquérir une parfaite connoissance de leurs mœurs & de leurs usages, je pris à cet effet plusieurs instructions, & entr'autres choses je parvins à savoir quelles sont les formalités de la galanterie chez les Chippevays. Je présume qu'elles seront

agréables pour ceux dont la curiosité égale celle que j'aus alors moi-même.

Manière de faire la cour chez les Indiens.

Lorsqu'un Indien désire prendre une femme, & l'a déjà choisie dans son cœur, il s'adresse au pere de la jeune fille & demande son consentement dans les termes suivans : « *nocey cunner kee darnisssey kee darniss nee zargayyar kakaygo o waterwar wardooffin caWween peccan-weetey gammat ottertasssey memarjis mee mor.* »

C'est-à-dire

» Mon père, j'aime votre fille : voulez vous
 » me l'accorder, afin que les tendres racines
 » de son cœur puissent se mêler avec celles du
 » mien de manière que le souffle du vent le
 » plus rude ne les sépare jamais ? »

Si le père consent, on arrête une entrevue à laquelle l'amant se prépare par une transpiration. Il paroît ensuite en présence de sa maîtresse, s'assied sur la terre & fume sa pipe; tout en la fumant, il s'occupe à lui jeter de petits morceaux de bois d'environ un pouce de longueur un à un, jusques au nombre de cent. Autant elle en peut attraper dans une tasse d'écorce, autant son amant doit faire de présens à son père; & ces présens, le pere les regarde

comme le prix de sa fille. Le jeune guerrier donne ensuite un repas auquel il invite toute la famille. Lorsque le festin est terminé, on danse & l'on chante les chansons de guerre. Après les réjouissances & les échanges de présents entre l'amant & les proches de sa prétendue, le père les couvre l'un & l'autre d'une robe de castor, leur donne un fusil neuf & un canot de bouleau, & c'est ainsi que finit la cérémonie.

Lorsque les François devinrent maîtres du Canada, la cérémonie du mariage parmi les Sauvages étoit fort bizarre.

Un amant désiroit-il faire connoître sa passion à sa maîtresse ? il se procuroit avec elle une entrevue qui avoit toujours lieu la nuit & en présence de quelques amis de la jeune fille. Ce qui se passoit de la manière suivante :

Il entroit dans le *Wigvaum* dont la porte étoit ordinairement une peau, & montoit au foyer sur lequel brûloient des charbons ardens. Il y allumoit alors le bout d'un bâton, & s'approchant de sa maîtresse, il la tiroit trois fois par le nez pour l'éveiller. Cela se faisoit avec décence, & comme c'étoit la coutume, la jeune personne ne s'alarmoit point d'une telle liberté. Cette cérémonie, quelque ridicule qu'elle puisse paroître, étoit continuée de temps à autre pendant deux

mois, les deux amans se conduisant, d'ailleurs, durant tout ce tems, avec la plus grande circonfpection.

Au moment où une fille se marie, elle renonce à sa liberté. C'est l'esclave dévouée de son époux qui ne perd pas de vue un seul moment ses prérogatives. Partout où il va, elle doit le suivre, & n'ose se hasarder à l'irriter par un refus, sachant bien que la moindre indifférence pour ses volontés seroit punie par un châtimēt terrible, souvent même de la mort. La plus grande liberté qu'il lui accorde est de danser & de chanter en sa compagnie; il est rare qu'il s'occupe beaucoup plus d'elle que de la personne qui lui seroit le plus indifférente, tandis qu'elle est, au contraire, obligée de vaquer à tous les soins du ménage; ce que l'habitude ou une insensibilité absolue la porte à faire avec la plus entière résignation.

Je me souviens d'avoir lu un trait de ce genre. A la Crique du Castor, à vingt cinq mille environ du Fort Pitt, une femme Indienne voyant quelques blancs qui portoient sur leurs épaules du bois de chauffage, prit sa coignée & leur en apporta, en fort peu de tems une ourde charge sur son dos. La jettant ensuite auprès du feu, elle leur dit que non seulement

elle avoit compassion d'eux, mais, qu'elle regardoit comme un scandale que des hommes fissent ce qui étoit, à proprement parler, l'ouvrage des femmes.

Les hommes considèrent les femmes comme n'étant destinées à autre chose qu'à faire des enfans & à supporter toutes les peines de la vie domestique. Quant aux enfans, ils préfèrent les garçons aux filles parce qu'ils espèrent les voir devenir tous de braves guerriers. Par la même raison qu'il traitent leurs femmes en véritables esclaves, ils ne font pas grand cas des filles qu'ils jugent tout au plus dignes de servir des guerriers & de travailler à des ouvrages qui deshonoreroient des hommes.

Nous poursuivîmes notre voyage au lac le *Nid au Corbeau* où nous tuâmes quelques oies & canards sauvages qui dans cette saison de l'année ont un gout de poisson. Nous nous y arrêtâmes deux jours pour nous mettre en état de continuer le reste du voyage avec plus de vigueur. Le matin du troisième nous nous embarquâmes dès la pointe du jour & nous arrivâmes à la *grande Côte de la Roche* où nous fûmes assez heureux que de tuer deux ours, manger très délicat; & comme nous avions quelques momens de loisir à donner aux apprêts

de la cuisine, nous nous en régâlâmes avec autant de sensualité que nous avons pu faire des mets les plus friands dans des situations plus heureuses.

Nous avançâmes jusques au lac *Cranberry* où nous attrapâmes du poisson & recueillîmes tout ce que nous pûmes emporter de graines. Delà nous continuâmes notre route au portage *la Rame* où le vent nous retint de nouveau pendant quelques jours, mais nous ne fûmes, pendant notre séjour, dérangés par aucune visite. Enfin le vent étant devenu favorable, nous dirigeâmes notre route vers la rivière *la Figue*. En y arrivant, mon imagination fut frappée du souvenir des dangers que m'avoit fait courir l'année précédente le sauvage *Ogasbey*. Mais je fus presque aussitôt tranquillisé à cet égard, me rappelant qu'il avoit été tué, & qu'il n'étoit plus la terreur des trafiquans.

Cette occasion, entre beaucoup d'autres, est une de celles où j'ai éprouvé que lorsque le cœur est oppressé par de tristes souvenirs ou par des idées affligeantes, l'auteur de notre existence nous envoie des soulagemens que nous étions loin d'éprouver. Ce passage soudain d'un état à l'autre, nous ne sommes que trop enclins

à le rapporter à notre propre sagesse, & à attribuer à notre prévoyance seule ou à notre adresse le bonheur que nous avons eu d'échapper aux dangers qui nous menaçoient, & les espérances de salut que nous avions formées. Les Indiens pensent beaucoup mieux. Ils disent que c'est le *maître de la vie* qui donne cette présence d'esprit qui nous tire d'embarras, ou qui nous procure du soulagement. C'est au *maître de la vie* que l'Indien s'adresse, même pour les besoins journaliers. C'est à lui qu'il rapporte ses victoires & ses succès; & lorsqu'il est vaincu & attaché au poteau, il le remercie encore de lui donner le courage *d'ouvrir ses veines*. C'est cette confiance qui lui fait endurer les plus cruels tourmens avec tranquillité, & défier, jusques dans les plus affreuses douleurs, la barbare férocité de ses ennemis.

Quoique les Chippeways, ainsi que la plus grande partie des nations Indiennes de l'Amérique Septentrionale, aient des idées semblables, il faut gémir que cette opinion ne soit point universelle. Les Maitaugwessawacks, dit on, ne reconnoissent point un être suprême; & s'ils ont des succès à la guerre ils attribuent tout le mérite de leur victoire à leur courage & à leur habileté. Mais quoiqu'ils ne croient

pas à un maître de la vie, ils n'ont pas moins d'idées religieuses, à quelques égards que les autres. Sauvages ils pensent qu'il y a certains lieux fréquentés par de malins esprits dont ils redoutent le pouvoir; & d'après l'impression que font sur eux de pareilles idées ils évitent avec soin ces mêmes lieux. Voici une autre preuve de leur superstition: si quelqu'un des leurs est tué par accident, ils en conservent un pied ou une main. Ils la salent, la font sécher & s'en servent comme d'un préservatif enchanté contre toutes sortes de malheurs: d'où il semble résulter que malgré qu'ils ne reconnoissent pas l'empire d'un bon esprit, il en redoutent pourtant un mauvais; ce qui ne permet pas de craindre qu'un pareil écart de la croyance commune à tous les hommes fasse jamais des progrès inquiétans. Il imprimeroit à l'espèce humaine un caractère trop horrible pour y songer. Mais il est tems de terminer cette digression. Nous continuâmes notre voyage au pays Plat, où nous séjournâmes quelque tems dans la société de trafiquans qui avoient, comme nous, passé l'hiver dans ces îles, & de plusieurs autres qui arrivoient avec des marchandises pour en fournir à leur commerce. Mais à leur départ ils nous dirent que leur voyage ne leur avoit servi de rien. Mais à leur départ ils nous dirent que leur voyage ne leur avoit servi de rien.

à ceux qui devoient s'en retourner. Mais lorsque mon tems fut expiré, je revins à Michilimakinac. Après avoir rendu ma visite au commandant, & soumis tout le compte de ma gestion à mes commettans, je me retirai à la pointe Chippeway, dans un endroit hors du fort, où je vécus avec une famille Indienne qui me fit par occasion des *Mackiffins* (Y) & d'autres parties de l'habillement Indien.

(Y) Le lieutenant Henry Timberlake donne à cette chaufure dont il a déjà été parlé, le nom de *Mockafons*, & en fait une description à peu près semblable à celle qu'en a donnée notre voyageur. Voyez ses *Mémoires*, pag. 50.

PENDANT la durée de mon séjour à la pointe Chippeway, les officiers m'invitèrent souvent à venir repoler à leurs parties dans le fort; mais accoutumé à coucher dans les bois, je préférai le plus ordinairement ce dernier genre

 CHAPITRE XIV.

Troisième Expédition.

Séjour de quelque tems à la pointe Chippeway. = Récit d'une aventure bizarre où notre voyageur fut près de tomber dans la disgrâce du commandant. = Bonheur qu'eut un certain M. Ramsay, trafiquant, de se sauver d'un grand danger. = Escorte d'une quantité de marchandises de Mississipi à Michillimackinac entreprise & exécutée avec succès = Pöës, nation très-sauvage, ennemie des Anglais — Exécution des vaincus par les Sauvages; comment elle se fait. = Onisconfin, beau fleuve. = Serpent à sonnettes. = Aventure surprenante rapportée à son sujet par M. Beatty. = Retour à Montréal, de là à Québec. = Engagement au service d'un nouveau Patron. =

PENDANT la durée de mon séjour à la pointe Chippeway, les officiers m'invitèrent souvent à venir reposer à leurs quartiers dans le fort; mais accoutumé à coucher dans les bois, je préfèrai le plus ordinairement ce dernier genre

genre de vie. Bientôt après mon arrivée il se passa un évènement que je vais raconter.

Par suite d'une perfidie des Indiens en l'année 1764 (époque où les Sauvages commandés par Pontiac, leur chef, formèrent, sous prétexte d'un jeu de balle, le projet de détruire les habitans & de s'emparer du fort, projet dans lequel ils ne réussirent malheureusement que trop, au grand chagrin des Anglais,) l'ordre étoit donné de ne laisser jamais entrer aucun Indien dans le fort avec des armes à feu : aucune fille ou femme n'obtenoit, sous quelque prétexte que ce fût, la permission de passer la nuit dans les murs de la garnison ; & pour la plus grande sûreté des habitans, lorsqu'un conseil se tient avec les chefs, on place toujours double garde.

Je désirois vivement y faire entrer la fille d'un grand chef & sa sœur, en dépit des ordres du gouverneur. Je confiai mes intentions à un officier, & réclamai son secours pour l'exécution de mon projet. Il me dit très-honnêtement qu'il ne pouvoit pas paroître favoriser mon dessein, mais qu'il me donneroit toutes les facilités qui pouvoient s'accorder avec le devoir de son poste. Je l'assurai qu'elles étoient les filles d'un grand chef & que je répondois de leur conduite.

R

De son consentement je m'adressai à deux soldats & leur demandai s'ils avoient le loisir de rouler une forte barrique de Porter en bouteilles depuis la pointe Chippeway jusques au fort. Ils me répondirent qu'ils étoient prêts à m'aider en tout ce qui pourroit m'être agréable. J'achetai donc la barrique & la descendis en la roulant au bas de la colline tandis que les officiers étoient à diner. Je communiquai mon projet aux jeunes filles; & lorsque j'eus défoncé la barrique & fait un bondon, je perçai plusieurs trous pour recevoir autant d'air qu'il étoit possible; je les engageai ensuite à y entrer, ce à quoi je ne les déterminai pas sans quelque difficulté. Je remis le fond, & courus sur le champ vers les deux soldats pour leur annoncer que le Porter étoit prêt, les priant de m'aider sans délai parce que je craignois que quelques bouteilles ne fussent cassées, & que je pensois qu'il étoit à propos de les passer en revue le plutôt possible.

Les soldats revinrent sur le champ avec moi, & appuyant leurs épaules contre le tonneau, le roulèrent au haut de la montagne avec beaucoup de peine & d'efforts, ne cessant d'observer qu'il étoit bien pesant. Dès qu'ils furent arrivés à la porte, le commandant & le com-

missaire vinrent à eux, & voyant la barrique, demandèrent aux soldats ce qu'ils avoient apporté là? Ceux-ci répondirent que c'étoit du Porter en bouteilles pour un trafiquant qui les avoit priés de le rouler depuis la pointe. Comme précisément un vaisseau venoit d'arriver du Déroit, le commandant fut très satisfait du compte que lui rendoient les deux soldats, & remarqua que cela étoit fort heureux, attendu qu'on auroit désormais une provision de bonne bière à boire. Les soldats avoient à peine roulé un tour de plus, que, pour mon malheur, l'un d'eux heurta rudement son pied contre une pierre; & tomba de la vive douleur qu'il en ressentit. L'autre ne pouvant soutenir lui seul toute la charge, lâcha prise, & la barrique roula du haut en bas de la montagne avec la plus grande rapidité. Dès qu'elle fut arrivée en bas, elle se défonça & les jeunes filles ne purent cacher le stratagème. Pour comble de disgrâce, le commandant se trouvoit tout près lorsque l'accident arriva, & quoique ce fût une infraction manifeste à ses ordres, il ne pût s'empêcher de sourire de l'imagination; & jettant un regard sur ces filles ainsi emprisonnées, « voila en vérité, dit-il, d'excellent Porter en » bouteilles. » Pour elles, leur confusion fut

si grande qu'elles coururent à toutes forces dans les bois, & ne reparurent pas de plusieurs jours.

Le commandant de retour au fort, fit chercher après moi. Il fallut me rendre à ses ordres, quoique, je l'avoue, ma position fût très embarrassante. Aussitôt que je parus en sa présence, il prit un air mécontent, & me demanda comment j'avois osé défobéir aux ordres de la garnison : que je devois savoir que le but étoit de prévenir des évènements funestes ; il ajouta que j'étois plus coupable qu'un autre, connoissant le caractère & les dispositions des femmes Indiennes ainsi que l'imprudence & le danger de se confier à elles, & conclut par dire que pour faire un exemple & empêcher à l'avenir que d'autres fussent tentés de commettre la même faute, il croyoit devoir m'envoyer à Montréal dans les forges.

Allarmé de ma position, je me justifiai le mieux qu'il me fut possible. Je l'assurai d'un repentir sincère, & lui dis que j'espérois qu'il me pardonneroit. Cette reconnoissance de ma faute le porta à l'indulgence ; il me dit que comme il ne voyoit en cela qu'un tour de jeunesse, il n'en tiendroit compte, mais que j'eusse à prendre garde de recommencer de pareils

tours. Je fus extrêmement sensible à cette bonté de sa part, & je lui promis de me comporter à l'avenir avec plus de réserve ; promesse à laquelle je fus très-fidèle : car, malgré que cette tentative pour introduire les deux jeunes filles n'eût été suivie d'aucunes conséquences fâcheuses, je ne voulois pas m'exposer de nouveau à encourir la disgrâce du commandant.

Le 11 Août, les trafiquans arrivèrent du Mississipi, & nous apprirent le bonheur extraordinaire qu'avoit eu un certain M. Ramsay & son frère d'échaper à une tribu de la nation des *Poës*, dans leur route à S. Joseph.

Les *Poës* sont un peuple affreusement sauvage qui a beaucoup d'aversion pour les Anglais, & leur fait ordinairement autant de mal qu'il peut lorsque ceux ci passent ou repassent le fort de S. Joseph, dans lequel des trafiquans français sont établis avec leur agrément.

Il paroît que les Canadiens furent invités par les Sauvages à prendre terre & que M. Ramsay imaginant qu'ils avoient à traiter de quelques fourrures, ordonna à ses gens d'aller vers le rivage. Comme il étoit debout dans son canot au moment même de débarquer, trois des guerriers de cette nation pénétrèrent jusques à lui à travers l'eau où ils étoient plongés

jusques au col, le tirèrent avec violence de son canot, & l'apportèrent sur le rivage. Les gens de M. Ramsay prirent terre sur le champ, & se préparoient à suivre leur maître, mais apercevant tout près d'eux onze de ces Indiens, & soupçonnant la mauvaise intention des chefs, ils redescendirent dans leurs canots, laissant sur le banc celui dans lequel étoit M. Ramsay & son fils, & naviguèrent vers une île voisine, attendant l'issue d'un danger qui menaçoit leurs maîtres d'une mort prochaine.

M. Ramsay fut attaché à un tronc d'arbre, & son fils observé de très-près : les Indiens visitèrent ensuite le canot & en apportèrent tout ce qu'ils crurent pouvoir boire de rum. Ils commencèrent alors à chanter leurs chansons de guerre ; & allumant un grand feu autour du tronc d'arbre auquel M. Ramsay étoit attaché, ils commencèrent à l'insulter en le traitant de *vieille femme* & forcèrent son frère à faire chorus avec eux.

L'exécution parmi les Sauvages se fait de la manière suivante.

Lorsqu'on a pris un guerrier, on le transporte dans une cabane, on l'attache avec de petites cordes d'écorce d'arbre de la forme à peu près d'un fil de cosse ; on le lie ensuite à

un tronc d'arbre, on lui met dans la main un petit instrument à sonnettes appellé *Cheffaquoi* qu'il agite, tout en chantant la chanson de guerre des morts : « *Wabindan payshik she-
« magonish kitchee mannitoo; nee Wee waybe-
« nan nee yoe Matchee Manitoo. »*

C'est-à-dire.

« Maître de la vie, vois-moi comme un brave
« guerrier ; j'ai jetté mon corps contre le mau-
« vais esprit. »

Lorsque la chanson est finie, on délie le prisonnier, & on lui fait courir le gantelet à travers deux rangs de femmes armées de petites baguettes pour le frapper. Après le supplice, on prépare un repas de chair de chien avec de la graisse d'ours & des graines, repas dont il est obligé de manger. On le ramène ensuite au pieu où l'on entasse du bois autour de lui. Il chante en ce moment la chanson de guerre, les femmes apportent du feu au monceau de bois, & le prisonnier chante tout en brûlant. On recueille ensuite ses os & on les attache à l'étendard de guerre qui est une haute perche peinte avec du vermillon. (1)

(1) On ne peut lire sans frémir d'horreur le récit que tous les

On dit que ceux de la nation des *Followens* ou des *aveines sauvages* tuent leurs femmes & leurs enfans avant d'aller au combat, afin qu'en cas de défaite, leurs ennemis ne puissent avoir aucun prisonnier de leur nation.

Les *Poës* commençant à éprouver l'effet du rum, examinèrent les cordes qui étoient faites d'écorce de saule, & firent placer du bois autour du tronc pour qu'il fût tout prêt lorsqu'ils se trouveroient disposés à brûler leur prisonnier. Bientôt après, ils le détachèrent, & le

voyageurs s'accordent à faire des cruautés que ces sauvages exercent envers leurs ennemis vaincus. Voici ce qu'atteste avoir vu le père Sébastien Rasles, missionnaire jésuite.

« Quand le prisonnier est condamné à la mort, ils plantent aussitôt en terre un gros pieu auquel ils l'attachent par les deux mains. On lui fait chanter la chanson de mort, & tous les sauvages s'étant assis autour du poteau, on allume à quelques pas de là un grand feu où ils font rougir des haches, des canons de fusils, & d'autres ferremens. Ensuite, ils viennent les uns après les autres, & les lui appliquent tout rouges sur les diverses parties du corps. Il y en a qui les brûlent avec des tisons ardents; quelques uns leur déchiquètent le corps avec leurs couteaux; d'autres leur coupent un morceau de chair déjà rotie, & le mangent en sa présence; on en voit qui remplissent ses plaies de poudre, & lui en frottent tout le corps, après quoi ils y mettent le feu. Enfin, chacun le tourmente selon son caprice, & cela pendant quatre ou cinq heures, quelquefois même pendant deux ou trois jours. »

Lettres édifiantes & curieuses écrites des missions étrangères, tom. 6, pag. 183 & 184.

portèrent à la chaudière de guerre pour lui faire faire son repas de mort, qui consistoit en chair de chien, et de chat-tigre, en graisse d'ours mêlée avec des graines sauvages & dont il fut obligé de manger. M. Ramsay connoissant le caractère des Indiens s'y prêta avec une apparence de résignation & leur dit qu'il s'en trouvoit fort bien. On le mena au lieu de l'exécution; & quand il eut été, de nouveau, attaché au tronc d'arbre, il leur demanda, avec beaucoup de sang froid, la permission de leur faire sa harangue avant de *changer de climat*; ce qu'ayant obtenu, il leur parla sur le champ de la manière suivante :

« Il est vrai que le maître de la vie m'a
 « envoyé ici à ces Indiens dont les cœurs sont
 « remplis de sang empoisonné; & comme ils
 « se proposent de me faire changer de climat,
 « j'irai avec courage vers un pays plus favo-
 « rable au trafic, où je trouverai de bons In-
 « diens. Ils m'ont toujours connu pour un
 « homme plein de tendresse pour eux, pour
 « leurs femmes, pour leurs enfans, depuis que
 « je suis trafiquant; ils savent que je leur ai
 « ouvert mon cœur dans toutes les occasions;
 « mais aujourd'hui le mauvais esprit a joint
 « son cœur à leurs cœurs pour me faire changer

« de climat, ce dont je suis charmé, étant
 « beaucoup mieux connu dans le pays où je
 « vais aller, & par de plus grands guerriers
 « que ne furent jamais ceux ci. Je regarde au-
 « jourd'hui tous les chefs comme de vieilles fem-
 « mes; & comme je suis le *Peshshekey*, ou
 « le buffle, je vais boire mon dernier coup
 « avec eux & j'en porterai des nouvelles aux
 « guerriers que je trouverai dans un autre
 « climat. »

Quand ils eurent écouté son discours avec beaucoup d'attention, ils se disposèrent à le faire mourir. M. Ramsay, s'apercevant de leur intention, dit à son frère de ne point se décourager, qu'il espéroit encore échapper à leur fureur. Il le pria de leur donner du rum & de tenir leurs chaudières constamment remplies. Son frère suivit les instructions qu'il lui donnoit, & leur distribua du rum en abondance. Lorsque M. Ramsay les vit enivrés de manière à n'en plus craindre aucun mal, il pria son frère de couper ses cordes. Étant libre, il se joignit à lui pour leur verser du rum dans le gosier jusques à ce qu'ils restassent tout à fait privés de sentiment. Alors, enflammé d'indignation en pensant à leurs projets barbares, il leur coupa la gorge à tous, aidé de son frère.

chargea sur son canot les divers objets qu'ils lui avoient enlevés, & s'éloigna du rivage aussi promptement qu'il lui fut possible. Ses gens le rejoignirent à quelque distance & furent ravis de le voir sain & sauf. Après avoir arrangé leur cargaison, ils poursuivirent leur route dans le pays Indien par différentes directions.

J'ai su que M. Ramsay retourna depuis à Michillimackinac où le commandant le félicita de son insigne bonheur : mais il crut prudent de ne jamais repasser par cette route.

A peu près vers ce tems, les trafiquans indiens formèrent une compagnie de milice à laquelle je m'attachai avec le rang d'adjutant & de lieutenant sous les ordres du capitaine *Jean Macnamara*. Au mois de Juin 1780 on nous apporta du Mississipi la nouvelle que les trafiquans Indiens avoient déposé leurs fourrures à la *Prairie des Chiens*, (où il y a une ville très remarquable, bâtie à la manière indienne,) sous la garde de M. *Longlad*, interprète du roi : que les Américains étoient en grande force aux Illinois, ville habitée par différentes nations, derrière l'état de Kentucke, sous les loix du gouvernement Espagnol qui a un fort sur le rivage opposé confié à la garde d'un officier &

d'environ douze hommes pour empêcher la contrebande.

L'officier qui commandoit à Michillimakinac me pria d'accompagner un parti d'Indiens & de Canadiens jusques au Mississipi. J'y consentis avec toute la satisfaction imaginable. Nous quittâmes le poste avec trente-six Indiens méridionaux de la nation des *Ottigaumies* & de celle des *Sioux* & vingt Canadiens dans neuf grands canots de bouleau, chargés de présens indiens : après une marche de trois jours, je me trouvai très-mal, ce que j'attribuai à la difficulté de vivre dans le pays Nipégon. Considérant cependant que l'expédition pressoit, & qu'il n'y en avoit pas un seul dans le parti qui fût capable de se charger du rôle d'interprète; je luttai contre mon mal, je craignois aussi, en ne continuant pas la route, de me trouver exposé à de grands inconvéniens : je redoublai donc d'efforts, bien déterminé à exposer ma vie à tous les dangers.

Le quatrième jour, nous campâmes au lac *les Puans*, ainsi appelé, j'imagine, de ce que les Indiens qui habitent ces côtes sont naturellement très-sales. Nous y trouvâmes en abondance du daim, des ours, du bled indien, des melons & d'autres fruits. Les Indiens mé-

ridionaux ont plus de villages, & font bien plus civilifés que ceux du Nord, le climat étant très-chaud, & la nature plus féconde, ce qui les met à portée de tirer des fruits de la terre fans beaucoup de travail. Leurs maisons font couvertes d'écorce de bouleau, & ornées d'arcs & de flèches & d'autres armes de guerre. Leurs lits font de l'écorce & des nattes faites de jonc.

Nous continuâmes notre route vers la belle rivière *d'Onifconfin*, qui a un fort courant d'environ fix lieues que nos canots parcoururent en un jour & demi. Nous y vîmes une immense quantité de canards, d'oies & d'autres oifeaux sauvages. Nous fûmes obligés de décharger nos canots fur cette rivière, afin de transporter nos marchandises à travers le portage qui a environ deux milles de longueur. Nous campâmes fur les bancs, & nous nous propofions de partir au point du jour, mais un des Indiens fut mordu d'un serpent à sonnettes que M. Adair appelle *l'hôte brillant des bois*, & qui avoit quatre sonnettes.

M. Beatty rapporte qu'un jour qu'il prêchoit aux Indiens & à d'autres personnes dans une petite maifon près la rivière *Juniata*, un serpent à sonnettes fe gliffa dans la chambre; qu'heu-

reusement on l'apperçut & qu'on le tua aussitôt. Il ajouta qu'avant que le monde fut revenu de sa frayeur, on découvrit dans l'assemblée un serpent d'une autre espèce, qui fut aussi tué sans autre événement fâcheux, que le trouble jetté parmi les assistants, ce qui le surprit étonnement : c'étoit, en effet, quelque chose de fort étonnant que ces reptiles eussent pu se glisser dans la chambre sans être rencontrés de personne, ce qui ne manque jamais de provoquer leurs morsures.

Les Indiens disent que lorsqu'une femme est en travail, tenir dans sa main la queue d'un serpent à sonnettes, aide beaucoup à sa délivrance. Il est, du moins, très-certain que les Indiens emportent avec eux la bourse qui renferme le poison de ce reptile venimeux, & qu'ils le portent tout vivant dans leur *boîte de médecine* quand ils vont à la guerre.

Ce fâcheux accident retarda notre voyage jusques à ce que le malheureux patient se soulagea lui-même en coupant la partie blessée depuis le gras de la jambe, y appliquant un remède de sel & de poudre à canon, & bandant la plaie avec des feuilles de saule rouge. Il fut bientôt en état de continuer sa route, supportant son mal avec ce courage qui distingue si éminemment les Sauvages.

A la pointe du jour suivant, nous campâmes près du fleuve. Il pleut à verse; les Indiens firent quelques cabanes de corce. Un d'eux se promenant à quelque distance dans les bois, découvrit une petite hutte de tronc d'arbre dans laquelle il trouva un Blanc, les bras coupés & couché sur le dos. Nous conjecturâmes qu'il avoit été établi sur ce lieu, & tué par quelque méchant Indien; ce qui avoit dû se faire très-récemment, le corps n'étant pas encore en putréfaction. Avant de partir, nous lui donnâmes la sépulture.

Le jour suivant, nous arrivâmes aux fourches du Mississipi où nous trouvâmes deux cents Indiens de la nation des *Renards* à cheval, armés de javelots, d'arcs & de flèches. Ils ne parurent pas satisfaits de nous voir, ce que me fit connoître *Warbisnar* chef de notre bande. Au moment où nous allions prendre terre, ils descendirent de leur chevaux & nous observèrent. Les *Sioux* me demanderent si j'avois peur; je leur dis que j'avois déjà vu un plus grand nombre de Sauvages plus terribles qu'aucun des Indiens méridionaux. *Warbisnar* donna des ordres pour prendre terre. Aussitôt que cela fut fait, les *Renards* prirent nos Indiens par la main & les invitèrent à venir dans leur camp. Au

bout d'une heure ils eurent préparé un festin qui consistoit en cinq chiens Indiens, de l'ours, du castor, du daim de montagne, du raton bouillis dans de la graisse d'ours & mêlés avec des graines. Après le repas les Indiens dansèrent & chantèrent. On tint ensuite un conseil, & le chef des *Renards* adressa la parole à *Warbishar* en ces termes.

» Freres, nous sommes heureux de vous voir,
 » nous n'avons pas un cœur mal intentionné
 » à votre égard. Quoique nous ne soyons pas
 » la même nation par le langage, nos cœurs sont
 » les mêmes : nous sommes tous Indiens, &
 » heureux d'apprendre que notre grand père
 » commun a pitié de nous, nous envoie de
 » quoi nous couvrir & nous donne la force de
 » chasser. »

A ce discours : *Warbishar* fit la réponse suivante.

» Il est vrai, mes enfans, que notre grand
 » père commun m'a envoyé par ce chemin pour
 » prendre les fourrures & les pelletteries qui sont
 » dans la Prairie des chiens, sous la garde du
 » capitaine *Longlad*, de peur que les *Grands*
 » *Couteaux* (c'est-à-dire les Américains) ne
 » viennent les piller. Je suis venu avec le *Blanc*
 » (voulant parler de moi) pour vous donner
 de

» de quoi vous couvrir & des munitions pour
» la chasse. »

Quand ce discours fut terminé, nous distribuâmes des présents, mêmes nos canots à l'eau, & quittâmes les Renards de la manière la plus amicale & la plus fraternelle.

Après un voyage de sept jours, nous arrivâmes à la *Prairie des chiens* où nous trouvâmes les pelleteries des marchands, en ballots, dans une hutte de tronc d'arbre, gardées par le capitaine *Longlad* & quelques Indiens qui furent charmés de nous voir. Nous restâmes quelque tems, prîmes environ trois cents ballots des meilleures pelleteries, & en remplîmes les canots. Il en restoit six de plus, nous les brulâmes pour empêcher l'ennemi de les prendre, n'ayant nous mêmes aucun endroit pour en enmagasiner davantage, & nous continuâmes notre route vers *Michillimakinac*. Environ cinq jours après notre départ, nous fumes informés que les Américains venoient pour nous attaquer; mais à leur grand chagrin, nous étions tout à fait hors de leurs atteintes. Dix sept jours après que nous eûmes quitté la *Prairie des chiens*, nous arrivâmes au lac les *Puans* où nous trouvâmes campé un parti d'Indiens. Nous nous embarquâmes le jour suivant, & arrivâmes à *Michillimakinac* après

quatre vingt jours d'absence. Bientot après mon retour, je rendis visite au commandant de qui j'attendois le payement de mes services. Mais je fus envoyé pour cet objet aux trafiquans Indiens dont je ne reçus jamais la moindre récompense.

Je me trouvai, par ce moyen, dénué des choses même nécessaires à la vie. Je ne restai pas longtems, il est vrai, dans cette situation décourageante, car je trouvai bientôt assistance & soutien parmi les Indiens. Mais comme leur secours ne pouvoit guères me procurer les moyens de paroître dans une société civilisée, je fus contraint de solliciter la bienveillance des marchands pour qu'ils me missent en état de retourner à Montréal, ce que j'eus le bonheur d'obtenir. Je quittai Michillimakinac au commencement de Septembre & arrivai à Montréal le 27 du même mois.

Je saisis la première occasion pour aller voir mon ancien patron, espérant le trouver en bonne santé; mais hélas! il avoit payé le tribut à la nature. Son neveu autrefois commis, en même tems que moi, lui avoit succédé. Il me permit de loger dans sa maison, une quinzaine de jours, mais après avoir passé quelques jours avec lui, je trouvai mon fort bien

différent de celui que j'avois du vivant de mon ancien patron : je le priaï donc de me faire un assortiment de marchandises pour le commerce de l'Inde, & lui promis de lui remettre la valeur en fourrures. Il me dit que j'étois bien le maître de choisir ce qui pourroit me convenir dans son magasin : mais en examinant ses provisions, je vis qu'on avoit déjà disposé de toutes les marchandises qui convenoient le plus aux sauvages, & qu'on n'avoit rien laissé qu'on pût employer d'une manière avantageuse.

Je quittai alors sa maison, après l'avoir remercié de sa bienveillance; & m'étant procuré par un ami quelques secours en argent, je pris des logemens dans la ville où je séjournai quelque tems. Je me rendis ensuite à Quebec où un particulier ayant entendu dire par hazard que j'étois sans emploi, & que je parlois les langues de l'Inde, m'envoya chercher & m'engagea à son service pour aller chez les Indiens du lac *Temiscaming* ou dans tout autre poste que je croirois le plus favorable pour le commerce.

 CHAPITRE XV.

Départ de Québec. = Tadoussac, ville au bout
 du fleuve Saguenay. = Indiens de Lorette de la
 nation des Hurons. = Leurs mœurs. = Ils
 sont les plus sociables des Sauvages de l'A-
 mérique Septentrionale. = Leurs usages. =
 Erreurs de Lahontan & de Kaims au sujet
 de la barbe des sauvages. = Remarques de
 Jacques Adair à ce sujet. = Querelle produite
 par l'ivresse. = Epidémie. = Fleuve Panebacash.
 = Chute du fleuve Panebacash. = Découverte
 d'un morceau de mine. = Lac Schaboomoo-
 choine. = Détails sur les Serpents à sonnet-
 tes. = Leur chair, mets délicieux. = Serpent
 Poule d'eau. = Serpent d'eau noir.

AYANT avec moi un assortiment de mar-
 chandises, je quittai Québec & pris ma route
 vers Tadoussac qui est au bout de la rivière
 Saguenay, près le fleuve St Laurent. Environ
 à neuf lieues de Québec, il y a un village
 habité par les Indiens de Lorette (1) qui sont

[1] L'église, ou plutôt la chapelle dédiée à Notre-Dame de
 Lorette donne le nom au village qu'habitent ces Sauvages. »
 Voyages de Lebeau parmi les Sauvages de l'Amérique Septentri-
 onale, 1er. vol. chap. 7, pag. 104.

de la nation des Hurons. (1) Ils ont embrassé le christianisme par le moyen des Jésuites , & suivent la religion catholique. Leurs femmes ont des voix d'une beauté remarquable , & chantent des hymnes en leur langue avec le charme le plus touchant. Ils cultivent la terre & en apportent les productions au marché. Ce sont les plus doux & les plus sociables de tous les sauvages de l'Amérique Septentrionale. Leurs maisons sont bien tenues & bâties à la manière des Canadiens. Contre l'ordinaire de la plus grande partie des Indiens , il boivent rarement des liqueurs spiritueuses ; ils sont presque tous grands , robustes & bienfaits , portent de très courts cheveux noirs qu'ils rasent sur le devant de la tête depuis une oreille jusqu'à l'autre , & ne se servent ni de bonnet ni de chapeau. A l'égard de leur barbe , quoiqu'à peine visibles , elle est à l'instar de celle des autres Sauvages ; mais comme toute excroissance leur est

[1] « Les *Hurons* ont été ainsi nommés par les Sauvages du Canada parce qu'ils avoient leurs cheveux brûlés d'une telle manière que leur tête ressembloit à une hure de sanglier. » *Ibid.* pag. 103.

désagréable, ils ont soin d'arracher chaque poil de la mâchoire supérieure & du menton avec du fil de métal de cuivre qu'ils entortillent en forme de pinces; & l'on fait que tous les trafiquans emportent avec eux cet objet de commerce exprès pour le leur fournir.

Lahontan paroît s'être trompé beaucoup lorsqu'en parlant des sauvages il dit qu'ils n'ont point de barbe. Le lord *Kaims* est dans la même erreur: il assure qu'on ne trouve pas un seul poil sur le corps d'un Indien excepté les cils, les sourcils, & les cheveux de la tête, que, d'ailleurs, il n'y a point chez eux d'apparence de barbe.

M. *Jacques Adair* remarque que cette observation est sans fondement, comme peuvent l'attester tous ceux qui ont eu quelque communication avec les sauvages; & le Major *Robert Rogers*, qui, certes, connoissoit les Indiens mieux que personne, dit qu'ils font disparaître *entièrement leur barbe*; ce qui prouve sans équivoque qu'ils ne sont pas naturellement *imberbes*.

Ce qui m'a conduit à faire ces observations, c'est la lecture des *Essais* du lord *Kaims sur l'histoire de l'homme* où non seulement il soutient que les Indiens n'ont pas de barbe, mais

encore où cette hypothèse lui sert de fondement pour prouver une création particulière au pays.

Tadoussac est du côté de la mer, au nord du fleuve St. Laurent. Ce lieu est habité par quelques Indiens appelés montagnards, qui se nourrissent principalement de poisson; & par un seul trafiquant, commis du patron au service duquel je m'étois engagé.

Il y a un ecclésiastique françois & une église pour les Indiens qui sont tous catholiques. Je passai dans ce village une quinzaine de jours pendant lesquels les armateurs Américains ne cessèrent de croiser aux environs. Un matin qu'il faisoit grand brouillard, nous pûmes cependant distinguer un vaisseau à une petite distance. Le prêtre & les Indiens s'en allarmèrent. L'Anglois, mon confrère, (je parle du trafiquant qui étoit établi en ce lieu) se joignit à moi pour solliciter les Indiens de rester sur leur terre, ce à quoi leur prêtre s'opposa fortement, quoique salarié par le gouvernement Anglois. J'en fus irrité & j'insistai pour emmener avec moi quelques Indiens de son bercail à l'effet d'aller reconnoître, s'il étoit possible, ce vaisseau, quoique je soupçonnâsse fortement que c'étoit un armateur Américain. Nous

suivîmes le long du rivage , mais nous ne pûmes
 découvrir le nombre de canons dont il étoit
 chargé. Nous retournâmes à notre camp , &
 sur la prière que je leur fis , les Indiens
 m'accompagnerent pour l'aller attaquer. Nous
 nous embarquâmes dans des canots , habillés
 tous de même , & quand nous fûmes plus
 près , nous vîmes qu'il avoit mis à l'ancre
 & que c'étoit un vaisseau très-peu redoutable ;
 car il n'avoit que huit petits mousquetons. Je
 me portai sur le champ d'un côté , & fis aller
 les Indiens de l'autre , afin d'envelopper l'en-
 nemi. Quand j'eus atteint le vaisseau , je me
 munis d'une corde & vins jusqu'à bord. Le
 capitaine en fut allarmé , & ses craintes aug-
 mentèrent lorsqu'il se vit lui-même environné
 de canots remplis de sauvages tous armés de
 fusils & de tomahawks. Il avança néanmoins
 vers moi & me frappant sur l'épaule , me deman-
 da de quoi j'avois besoin ? j'étois trop prudent
 pour lui répondre en ce moment. Il me deman-
 da alors si je voudrois avoir quelque biscuit ?
 je lui répondis : *Cawween* , ou non. Il remua la
 tête comme pour me dire : je fouhaiterois sa-
 voir de quoi vous avez besoin. Les Indiens vin-
 rent alors à bord & le capitaine n'ayant que
 sept hommes tandis que notre nombre montoit

à plus de quarante hommes bien armés, ne favoit ce qu'il devoit faire; enfin voulant sans doute m'être agréable, il donna ordre à ses gens d'apporter du biscuit & du rum. Tandis que ses matelots étoient partis à cet effet, je m'apperçus que c'étoit un vaisseau Anglois & je demandai alors au capitaine en Anglois à qui le vaisseau appartenoit, Il fut très agréablement surpris & me dit qu'il se nommoit *Alcerow*, & qu'il commandoit le paquebot le *Mercur* de Quebec. Cette découverte fit que je me félicitai de n'en être pas venu à des extrémités fâcheuses, & quand j'en eus donné avis aux Indiens, ils s'en réjouirent & donnerent les mains au capitaine en signe d'amitié.

Le capitaine nous accompagna ensuite jusqu'au rivage dans nos canots; & nous descendîmes à terre au lieu de notre campement; après quoi nous nous rendîmes à la maison de l'écclesiastique où nous dinâmes. *M. Martin* (c'étoit son nom) & moi, nous fumes invités à bord pour le jour suivant. Nous eûmes un repas excellent, du vin & d'autres liqueurs en abondance. Malheureusement nous bûmes avec un peu trop d'excès, & le soir, en revenant, l'écclesiastique commença à me faire reproche de ce que j'avois moi-même donné l'exemple

aux Sauvages. Ce reproche, joint au souvenir de la conduite qu'il avoit tenue en dernier lieu, m'enflama de colère, & dans la chaleur de mon ressentiment, je le renversai avec violence sur le bord. Il ne dut son salut qu'au secours des matelots. Quand nous fûmes à terre, de la dispute nous en vîmes aux coups, mais on nous eut bientôt séparés; revenus de notre ivresse nous nous donnâmes la main, & restâmes depuis fort bon amis.

Le jour suivant, les Indiens furent travaillés d'une fièvre épidémique qui les priva de l'usage de leurs membres, & leur donna le transport avec délire. J'en fus attaqué très rudement, mais grâces aux secours bienveillans de M. Martin qui avoit un petit coffre à médicamens, je me trouvai rétabli environ au bout de trois semaines.

Comme l'hiver approchoit, & qu'il n'y auroit pas eu moyen de se dispenser de séjourner à ce poste, je fus obligé de continuer le voyage avec mes chaussures de neige, emportant toutes mes marchandises sur des voitures Indiennes à travers les bois & sur de hautes montagnes. Nous voyageâmes vingt un jours, par une neige très épaisse, & fîmes environ cent lieues à travers le pays *Saguenay*, ce qui nous fatigua excessivement

jusqu'à ce qu'enfin nous arrivâmes à un lieu ap-
 pellé *Checootimy*. A moitié chemin au dessus du
 fleuve sur lequel est ce poste, coule une eau salée,
 Il n'y réside que quelques Indiens & un tra-
 fiqueur de l'Inde avec lequel je passai l'hiver,
 chassant & tuant un grand nombre d'animaux.
 Dès le commencement du printems, je pris con-
 gé de lui. Bien monté en canots, je continuai
 ma route jusqu'au lac de St. Jean; de là au
 fleuve *Panebacash*, au lac *Schaboomochoine*,
 situé au nord-est du lac *Arbitibis*, à distance
 d'environ sept journées indiennes.

Je campai près des chutes du fleuve *Paneba-
 cash*, & parvins, à force de gravir, jusqu'à une
 haute montagne, pour promener ma vue sur
 une vaste creux, d'environ deux cents toises de
 profondeur; la largeur à l'entrée étoit d'à peu
 près trois toises. J'y ramassai un morceau de mi-
 néral d'environ trois pouces en quarré; la croute
 extérieure étoit noire & très mince, & lorsqu'elle
 fut rompue, elle parut jaune. Je l'apportai à
 Québec, mais je la perdus par accident, ce
 qui m'affligea beaucoup; quelques uns de mes
 amis à qui je l'avois montré pensoient quelle
 étoit de grand prix.

Je pénétrai dans ce voyage près de quatre vingt
 lieues plus avant dans l'intérieur des terres

que ne l'avoit jamais tenté aucun trafiquant. Le seul établissement qui se trouve en cette partie du Canada est au lac *Saint Pierre* où existoit autrefois une maison françoise, & où résidoit un trafiquant Anglois employé par les commerçans au service desquels j'étois engagé.

J'arrivai au lac *Schaboomoochoine* le 26 Mai 1781. Je me proposois d'y rester quelques jours seulement : mais il arriva des Indiens qui m'assurèrent que ce lieu étoit très favorable à mon projet d'hivernement & me promirent de me fournir du poisson, des fourrures & des pelletteries. Cela me détermina à y rester, j'y bâtis une maison & pris deux Indiens & leurs femmes que je chargeai de chasser pour moi.

Le 29, nous jettâmes nos filets, & au bout d'environ quatre heures, nous attrapâmes de la truite, du brochet, du *maskenonjey*, du brocheton, & du poisson blanc en abondance. Comme le pays étoit rempli d'oiseaux sauvages, nous avions toujours deux services à table, & des racines en guise de productions de jardin.

Le 17 Juin, arriva une bande d'Indiens qui furent agréablement surpris de voir un trafiquant dans un lieu où aucun autre n'avoit jamais été établi auparavant : mais ce qui les charma

surtout , ce fut de m'entendre parler leur langue.

Pendant mon séjour près de ce lac , je vis une grande quantité de serpens. Un jour entr'autres que je me promenois dans les bois , je découvris un de ces reptiles sous l'herbe : au moment où je l'apperçus je coupai un long bâton & le laissai tomber tout doucement sur la tête du serpent , il se remua sur le champ & je pus entendre distinctement ses sonnettes. Tandis que j'observois le brillant de ses couleurs qui étoit d'une beauté au dessus de toute expression , il se replioit en cercle comme une corde pour se lancer autour de moi , cela m'avertit du danger que je courois ; je saisis le bâton par la pointe & lui laissai tomber le gros bout sur la tête : la force du coup l'étourdit , je profitai du moment , le frappai de nouveau & le tuai. Je le mesurai ensuite , & trouvai que sa longueur étoit d'au moins cinq pieds & demi , & la partie la plus grosse d'environ quatre pouces de circonférence ; il avoit neuf sonnettes à la queue , ce qui , selon les observations générales , annonçoit qu'il avoit neuf ans. Je ne crois pas cependant que ce soit un grand motif de certitude : car , on ne fait pas au juste en quel tems la sonnette commence à paroître.

La chair de ce reptile est délicieuse, & j'en ai souvent mangé avec grand plaisir. J'ai vu les Indiens l'empoisonner avec du jus de tabac.

Tandis que j'en suis sur cet article, quoiqu'il ne soit pas tout à fait de mon ressort, je me permettrai quelques remarques sur le serpent *poule d'eau* & sur le serpent d'eau noir.

Le serpent *poule d'eau* est plus long que le serpent à *sonnettes*. Il a des bandes sur le dos, une pointe au bout de la queue, recourbée comme une ancre & un double rang de dents dans chaque mâchoire. Il prend son nom de sa voix qui ressemble au cri d'une *poule* sauvage. Au Mississipi, il se nourrit de ris sauvage qui croît à travers les longues herbes; il porte sa tête le plus souvent droite, jette un cri semblable à celui de la poule pour attirer cette dernière: quand l'oiseau approche, le serpent lui lance sa queue dans le corps, & en fait facilement sa proie.

Le serpent d'eau *noir* est employé par les Indiens lorsqu'ils vont à la guerre. Ils lui arrachent les dents, noient sa tête & sa queue ensemble, & se l'attachent autour du corps, ce qui le fait bientôt mourir. Ils s'en débarrassent chaque soir, & se le remettent tous les matins.

En voyageant de la crique *Toniata* sur le fleuve St. Laurent jusqu'à la descente de *Pymiscotyran* sur le lac Ontario, je vis un de ces serpens qui nageoit avec un poisson plat dans sa gueule, j'eus le bonheur de l'atteindre d'un coup de fusil, & d'arracher ainsi la victime à la mort qui la menaçoit.

J'avois toujours sur mon petit fort un pavillon flottant. Les Indiens lui rendoient des honneurs par une salve de leur artillerie. Ceux de cette nation qui étoient alors avec moi tinrent un conseil & me firent présent de deux grande robes de castor, de plusieurs pelleteries de prix & d'une abondance de provisions, en retour desquelles je leur donnai du tabac, du rum, des coiffichets & de la munition. Deux jours après, il me quitterent, me priant d'attendre leur retour, ce que je leur promis sous la condition qu'ils m'apporteroient des fourrures & des pelleteries pour charger les canots, & que je leur donnerois en retour des marchandises Indiennes. Comme je dépendois de leur exactitude, je ne pus qu'être très satisfait.

Je restai alors avec deux blancs, deux Indiens & leurs femmes. Nous passions notre tems à la chasse & à la pêche; & comme il y avoit auprès de nous plusieurs petites îles, nous faisons

de fréquentes tournées pour tirer des oiseaux sauvages, ce qui nous mettoit en état de tenir bonne table. Sur l'une de ces îles, nous découvrîmes deux cabanes Indiennes, mais à les voir il ne paroissoit pas que personne les eût visitées depuis longtems. A un demi mille environ, nous vîmes une haute perche barbouillée avec du vermillon. Sur le haut on avoit placé trois crânes humains; les os étoient suspendus tout autour: mes Indiens pensèrent qu'elle étoit élevée depuis plusieurs années. Environ une heure avant le soleil couché, nous retournâmes à notre *wigwaum*. Le matin du jour suivant, en l'absence des Indiens, les Canadiens m'aidèrent à mélanger du rum & à assortir des marchandises pour que nous fussions tout prêts en cas d'arrivée des Sauvages, & aussi pour employer le tems dont le cours sembloit bien lent à notre impatience.

Le 24 Juin, il nous arriva du lac Arbitibis une bande d'Indiens qui apportèrent une quantité considérable de pelleteries & de fourrures excellentes avec de la viande sèche pour laquelle je fis des échanges. Quand le marché fut conclu, je leur donnai du rum, comme cela se pratique en pareilles occasions. Ils le goûterent avec délices après une marche si longue. Ils
en

en burent avec excès, car j'avois donné plus que la mesure ordinaire, mais leur cargaison en valoit bien la peine, & j'ai toujours trouvé mon intérêt à être généreux avec eux dans les échanges. (1)

Après leur départ, je pris un de mes Indiens pour guide, & j'allai faire une visite à un confrère trafiquant, à cent cinquante milles de mon établissement. Je passai avec lui environ une quinzaine, & j'étois sur le point de revenir lorsque deux Indiens vinrent m'informer de

[1] On ne trouvera peut être pas ici sans plaisir la pièce suivante qui est un tarif des échanges de la compagnie de la baye d'Hudson, tiré du supplément inféré dans les voyages du capitaine Robert Lade. Elle fera juger du profit immense que la compagnie dut faire à la baye d'Hudson dans l'origine.

Règle d'échange pour les marchandises de la compagnie.

Un fusil,	Dix bonnes peaux de Castor.
Poudre à tirer.	Un Castor pour une demie livre.
Plomb à tirer.	Un Castor pour quatre livres.
	Un Castor pour une grande & une petite.
Haches.	Un Castor pour six grands couteaux.
Couteaux.	Un Castor pour une livre.
Grains de colliers.	Six Castors pour un habit.
Habits galonnés.	Cinq Castors pour un habit rouge.
Habits sans galons.	Six Castors pour un habit.
Habits de femme avec galons.	Cinq Castors.
Habits de femme sans galons.	Un Castor pour une livre.
Tabac.	Un Castor pour une grande boîte ou pour deux petites.
Boëte à poudre de corne,	Un Castor pour le poids de chaque livre.
Chaudron.	Deux peaux.
Feigne & miroir.	

Voyages du capitaine Robert Lade, tom. 2 pag. 203 & 204.

la part de mes Canadiens qu'une bande de Sauvages attendoit après moi. Nous fûmes de retour au bout de cinq jours environ, & je fis des échanges contre toutes leurs fourrures.

Le 16 Juillet, il nous arriva une cinquantaine de Sauvages avec leur chasse de printemps pour la quelle je leur donnai aussi divers objets. Quoique leurs peaux fussent d'une qualité très inférieure à celle des pelleteries qu'on se procure l'hiver, comme j'étois déterminé à rendre mon commerce le meilleur possible, je m'empressai de profiter de toutes les occasions d'augmenter mon magazin.

A la fin du mois, la bande qui m'avoit promis de revenir, arriva en effet, & remplit sa promesse : elle m'apporta une grande quantité de fourrures. C'étoit avec la provision que je m'étois fait pendant leur absence, tout ce que mes canots pouvoient contenir. Ils me donnèrent aussi avis que la compagnie de la baye d'Hudson avoit perdu toutes ses fourrures par le pillage qu'en avoient fait les françois.

Dès les premiers jours d'Août, je terminai mes ballots, & m'embarquai pour Québec où j'arrivai au bout d'environ six semaines à la grande satisfaction de mes commettans à qui ma longue absence avoit causé de vives inquié-

tudes : la cargaïson , pourtant , leur fut très agréable & ne leur permit pas de douter de mon industrie & de mon intégrité dans leur service . Persuadés que j'avois essuyé de grandes fatigues , ils me firent , outre le salaire dont ils payerent mes peines , un fort beau présent , & je quittai leur service ainsi que la vie Indienne , avec la résolution de chercher un emploi moins périlleux & dans lequel je pourrois partager les plaisirs de la société sans épuiser autant le corps & l'esprit tout à la fois .

Je restai quelque tems à Québec , & me proposois d'y passer l'hiver : mais l'argent s'épuisoit , & mon esprit n'étant pas réconcilié encore avec l'idée d'un autre voyage parmi les Indiens , je retournai à Montréal où je trouvai des amis assez généreux pour subvenir à mes besoins jusqu'au printems suivant .

 CHAPITRE XVI.

Visite au fort George. = Trait remarquable de courage & de résolution de la part d'un Indien Mohawk. = Passion des Canadiens pour la danse. = Retour à Londres. = Nouveau départ de cette ville = Arrivée à Québec. = Histoire de l'Indien Jean. = Arrivée au lac Jenesee. = Contretens fâcheux. = Description de la maison où l'on fit un feu du conseil = Nouveau malheur. = Baye de Kenty. = Etablissement de royalistes dans le Canada. = Observations sur les terres situées depuis la Pointe au Baudet jusques à la Baye de Kenty. = Critique du système absurde de féodalité qui existoit en France. — Réflexions sur la population des nouveaux établissemens, sur la fertilité du sol, &c. = Dernier retour à Londres.

AU mois de Mai, je fis une tournée au fort George, situé sur un lac du même nom que les François appellent le lac du St. Sacrement. J'y restai avec quelques Mohawks campés en cet endroit. Au commencement de la guerre

entre les François & les Indiens en 1757, un de ces sauvages donna un exemple mémorable de résolution, de courage & de sang froid, à l'occasion d'une sentence qui condamnoit un soldat à recevoir soixante coups de verges pour s'être enivré.

Un Indien connu sous le nom de *Talons D'Argent* à cause de son agilité supérieure & de son admirable habileté dans l'art de la guerre, & qui avoit tué plus d'ennemis, lui seul, qu'aucune des tribus alliées de l'Angleterre, vint par hasard au fort dans le moment même où ce soldat alloit subir son châtement, & témoigna du mécontentement de ce qu'on faisoit descendre un homme à une pareille dégradation. Il s'approcha du commandant & lui demanda quel crime le soldat avoit commis. L'officier piqué de se voir questionné, ordonna à un de ses gens d'éloigner *Talons D'Argent* & de le prévenir que la compagnie des Indiens n'étoit pas nécessaire en pareille circonstance : *wa wa*, ou, oh! oh! répondit le Sauvage, pour quoi ce guerrier est il attaché? pour m'être enivré, répondit le soldat. « Est-ce là tout? » lui dit *Talons D'Argent*, en ce cas, prends « un autre paquet de verges, & attache

« moi là ton officier , car il s'énivre deux fois
 « par jour. » Ayant ainsi parlé , il quitta le
 fort en disant au soldat qu'il seroit bientôt de re-
 tour pour s'opposer de tous ses efforts à son
 supplice. Bientôt après celui-ci fut atta-
 ché & les tambours de quartier alloient donner
 le signal , lorsque *Talons D'Argent* revint ,
 & montant jusques auprès de l'officier avec un
 tomahawk & son couteau de scalpage , il lui
 dit : « mon pere , « crois-tu être un guerrier ?
 « Si tu es brave , tu ne souffriras pas que tes
 » gens frappent ce soldat pendant que je suis
 « dans ce fort. Ne répands pas , je te le con-
 » seille , du sang Anglois que nous aurons
 « besoin d'opposer demain à l'ennemi. = L'of-
 ficier , tournant les talons , se contenta de répon-
 dre avec le ton de l'indignation , que le soldat
 avoit violé les loix & qu'il falloit qu'il fût chatié.
 = « Eh bien répliqua *Talons D'Argent* » oles
 le premier , & nous verrons bientôt si tu es
 aussi brave qu'un Indien.

Environ deux jours après , l'officier se prome-
 noit à cheval à quelque distance du fort. *Ta-
 lons D'Argent* s'étoit couché à plat ventre ,
 selon son usage quand il vouloit surpren-
 dre un ennemi , l'officier passa sans l'apper-

cevoir, lorsque celui-ci se levant tout à coup & saisissant la bride du cheval, dit à l'officier de descendre & de se battre avec lui. L'officier qui ne jugeoit pas à propos de risquer sa vie contre un sauvage, refusa de descendre & se mit en devoir de pousser son cheval. *Talons D'Argent* s'aperçut de son intention, assomma d'un coup de tomahawk le cheval qui tomba sur le champ, et l'officier roula sur terre sans se faire de mal. « Mainte-
 « nant, lui dit *Talons D'Argent*, nos forces sont
 « égales, & comme tu as une paire de pisto-
 « lets & une épée, tu ne peux plus m'opposer
 « de raisons pour ne pas te battre contre moi. »
 Comme l'officier persistoit dans son refus, *Talons d'Argent* lui dit qu'il se croyoit un grand guerrier lorsqu'il avoit donné l'ordre de punir un de ses esclaves blancs pour avoir enfreint les loix militaires; mais qu'en ce moment il oublioit le caractère qu'il avoit pris alors, qu'autrement il n'auroit pas refusé de se battre avec lui, & lui jettant un regard sévère, il ajouta qu'il avoit une grande envie de le *faire changer de climat*; mais que comme cette manière de procéder ne répondoit point à ses vues & l'exposeroit à des dangers parmi ses frères d'armes, il pouvoit retourner chez lui s'il

vouloit ; qu'il se rendroit au fort le lendemain matin avec la crinière du cheval, & conteroit l'aventure. L'officier fut transporté de joie de l'échapper si heureusement quoique obligé de se rendre à trois lieues de là.

Le lendemain matin, *Talons d'Argent* arriva, & demanda à voir l'officier, mais il lui fut refusé de paroître en sa présence. Quelques uns des officiers ses camarades fortirent & lui demandèrent ce qu'il vouloit : il leur fit part de ce qui s'étoit passé entre l'officier & lui, & leur montra son trophée, ajoutant qu'il se proposoit d'aller le lendemain à la guerre & qu'il tâcheroit de faire prisonniere une vieille femme pour l'envoyer commander au fort, leur chef n'étant bon qu'à se battre contre son chat ou son chien, pendant qu'il mangeoit, de crainte que ces animaux n'eussent quelque chose de plus que lui. Il demanda ensuite du rum, qu'on lui donna, & quitta le fort pour aller tenir sa parole ; mais il fut bientôt après tué dans une action, en combattant vaillamment, à la tête d'un parti de Mohawks près l'Étang de sang qui joint à la route du lord Loudon sur le chemin d'Albany.

Quelques jours avant la gelée, je retournai

à Montréal & rendis visite à mes anciens amis de Cahnaga sur la route indienne. Je m'amusaï beaucoup avec eux, ayant toujours préféré leur société à celle des Canadiens. Malgré cela, je me livrai de tems à autre à des plaisirs plus rapprochés des mœurs civilisées, & comme je dantois assez bien, ma compagnie fut bientôt généralement recherchée.

Les Canadiens sont très-passionnés pour la danse, depuis *le seigneur* jusques à *l'habitant*, & quoique la basse classe du peuple n'y excelle pas, on trouve pourtant dans la sienne un certain air de bien être, une sorte de négligence qui, toute grossière qu'elle paroît, n'est pas sans agrément. Pour rafraîchissement, dans ces occasions, on a du vin rouge d'Espagne, très-aigre, appelé *cuir noir*; & ce vin, tout grossier qu'on le trouveroit dans les assemblées bien choisies, est regardé ici comme un très-agréable moyen de traiter ses amis.

▲ L'hiver une fois passé, je me déterminai à aller à Québec, & à tâcher de me ménager un passage en Angleterre, n'ayant la perspective d'aucun établissement solide dans le Canada. A mon arrivée, je me rendis dans une taverne & vécus le plus modestement possible, moins par inclination que par nécessité: car tout le monde

fait que les trafiquans indiens , comme des matelots , sont rarement assez sages pour conserver beaucoup d'argent. Heureusement , je rencontrai à Québec un ancien camarade de collège , capitaine de vaisseau , que je n'avois pas vu depuis seize ans. Je lui fis part de ma triste position , & j'en fus généreusement secouru. Outre cet acte de bienveillance , il me promit de me faire passer en Angleterre , à bord de son vaisseau , offre que j'acceptai avec autant de plaisir que de reconnoissance.

Quand il eût arrêté le tems de son départ , je pris la poste & retournai à Montréal pour mettre ordre à mes affaires ; de là à Québec d'où nous partîmes le onze octobre 1783 & fîmes voile pour Terre-Neuve. Quand nous fûmes arrivés à la vue du port , plusieurs de nous sollicitèrent la permission de prendre la chaloupe & de ramer vers le rivage , ce qui nous fut accordé , mais comme le tems étoit calme , nous n'avançâmes pas beaucoup. A peine avions nous fait une lieue depuis notre sortie du vaisseau , qu'il s'éleva un vent violent de Sud-Ouest qui nous retarda considérablement. Vers le soir , le vent tomba , & à forces de rames , nous atteignîmes le rivage environ à minuit , las & mourans de faim.

Le matin de très-bonne heure, le vaisseau entra dans le port, après avoir beaucoup souffert du vent qui l'avoit battu presque toute la nuit, ce qui détermina le capitaine à se débarrasser de sa cargaison. Le 9 novembre nous quittâmes Terre-Neuve, à bord d'un autre vaisseau; notre passage fut heureux. Il ne nous arriva rien de remarquable & nous arrivâmes à Londres le 30 du même mois.

J'avois été, pendant quinze années, absent de l'Angleterre. Mon pays natal me parut à mon arrivée, un nouveau monde; & ce fut avec beaucoup de peine que je retrouvai quelques uns de mes anciens amis: la plupart d'entr'eux étoient morts dans l'intervalle d'une si longue absence.

En février 1784, je pris un nouvel engagement avec un parent pour retourner au Canada. Je quittai Londres le 15 avril suivant, avec une bonne cargaison. Le 20, nous levâmes l'ancre & fîmes voile vers Portsmouth pour y prendre des vins. Après un triste & ennuyeux trajet de douze semaines, nous arrivâmes, en bon état, à Québec, d'où mes marchandises furent envoyées à Montréal dans une petite barque. Mais, la saison étoit trop avancée pour me permettre de tenter

de gagner Michillimakinac, & d'hiverner dans l'intérieur des terres, n'ayant pas l'espoir de pouvoir me procurer des canots propres à remplir mon objet. Mes marchandises, d'ailleurs, n'étoient pas convenablement assorties, & je n'avois pas assez de tems pour les arranger de manière à pouvoir faire le voyage en question. Je me déterminai à consulter un ami sur mon embarras. Il me conseilla de vendre publiquement mes marchandises. Je vendis donc, mais à perte, de sorte que je n'étois en état de remettre à mon ami de Londres qu'une très petite partie de son payement. Dans ce voyage, rien ne réussit au gré de mes vœux, car, grâces à ma sottise & à ma crédulité, tout en voulant réparer, s'il étoit possible, la perte que j'avois essuyée, je redoublai les obstacles, de manière que, peu de mois après mon arrivée à Québec, tous mes projets étoient manqués, & je me trouvai entièrement dénué de ressources.

En février, 1785, je quittai Montréal, & voyageai de la *Prairie* à celle de S. Jean où je trouvai par hazard un ami qui me prêta quelque argent pour aller à New-Yorck. J'avançai jusques à *Stony-Point* où je m'arrêtai deux jours avec quelques officiers royalistes dont plusieurs

m'accompagnèrent à *Crown-Point*. Nous y restâmes aussi trois jours. Nous partîmes ensuite tous ensemble, & je louai un bâtiment qui me transporta sain & sauf à New-Yorck où je pris un logement & vécus aussi modestement qu'il me fut possible.

Pendant mon séjour à New-Yorck, je rencontrai un Sauvage de Lorette, nommé *L'Indien Jean* qui avoit été au service d'Amérique pendant toute la guerre, & qui attendoit, pour recevoir une récompense de sa fidélité, le moment où le Congrès tiendrait ses séances. Il me dit qu'il avoit combattu neuf ans pour les Américains, tué un grand nombre de leurs ennemis, & qu'il n'avoit eu pour toute récompense qu'un fusil, deux couvertures, trois pièces de jarretières indiennes & cent dollars en papier monnoye dont il ne pouvoit pas se servir. Comme j'entendois sa langue, il me pria de lui rendre le service d'être son interprète auprès du gouverneur. Je l'engageai à venir chez moi, & je pris par écrit les différens détails qu'il me communiqua, afin d'être prêt à en donner une connoissance sommaire, en cas de nécessité.

Peu de jours après, il m'expliqua plus au long la nature de ses réclamations, & de

quelle manière il avoit été joué par le Congrès. Je lui demandai quels avoient été ses motifs pour s'engager au service d'Amérique. Il me répondit qu'au commencement de la guerre, les *Gros Couteaux* (il entendoit par ce nom les Américains) lui avoient conseillé d'abandonner tout penchant pour les Anglais, & lui avoient promis de pourvoir à ses besoins; qu'ils avoient ajouté, comme motif d'encouragement, qu'ils lui payeroient, pour chaque chevelure, une valeur plus considérable qu'il n'avoit accoutumé de recevoir, & qu'à la fin de la guerre, il auroit de la terre & des provisions suffisantes pour le faire exister lui & sa famille : mais qu'il étoit bien convaincu aujourd'hui qu'ils n'avoient eu en vue que leurs intérêts, ayant vainement sollicité plusieurs fois l'exécution de leurs promesses, qu'il vouloit donc se procurer satisfaction de manière ou d'autre.

Je lui dis que « je ne le plaignois pas de sa
 » disgrâce, que c'étoit un mauvais Indien d'a-
 » voir abandonné son bon pere qui vivoit de
 » l'autre côté de la grande mer & qui étoit
 » universellement aimé par tous ceux qui le
 » connoissoient, surtout par les Indiens de Lo-
 » rette; que, comme les sujets de ce grand
 » & bon pere vivoient près de son village &

» donnoient toute preuve de leur amour &
 » attachement pour sa nation, ce qu'il ne pou-
 » voit ignorer, j'étois surpris qu'il laissât son
 » cœur céder au souffle de tous les vents ;
 « que je le croyois le seul Indien de Lor-
 » ette capable d'avoir deux façons de penser ;
 » que je ne me souciois donc pas de parler
 » au congrès en sa faveur. »

Ces reproches sur sa conduite parurent l'affecter. Il me répondit qu'il espéroit que, malgré qu'il eût abandonné la cause de son *Grand Pere*, il trouveroit en moi un ami qui voudroit bien l'accompagner lorsque son affaire devoit être prise en considération par le Congrès, personne dans New-York ne pouvant lui rendre un service si essentiel. Je lui dis que, malgré mon juste mécontentement, sa situation avoit adouci mon cœur, & que je ne me refusois plus à sa demande.

Au bout d'environ quatre jours, il vint m'informer que le Congrès étoit assemblé, qu'il croyoit qu'on y feroit droit à sa demande, si je me présentois avec lui, & voulois bien être son interprète auprès du gouverneur. Comme j'avois eu une part très active à la guerre contre les Américains, je m'en ferois volontiers défendu, mais il me rappella avec tant d'instance ma promesse, que je ne pus résister. Je me

rendis sur le champ avec lui au conseil ou présidoit le gouverneur Franklin qui me demanda si je connoissois l'Indien Jean. Je lui répondis que je le connoissois seulement pour l'avoir vu à New-Yorck , & que j'étois venu d'après ses sollicitations pressantes , pour parler en sa faveur. Franklin me pria d'assurer l'Indien qu'il pouvoit compter que justice lui seroit rendue sous peu de jours , & de tranquilliser son esprit. Je fis part de cette bonne nouvelle à l'Indien qui en fut très satisfait.

Biertôt après , on l'envoya chercher & on lui remit un ordre de deux cents dollars sur un marchand. L'ordre ayant été présenté pour le payement , la somme ne fut point comptée : Jean , très-irrité me pria de dire au marchand que le congrès & ses agens étoient tous des voleurs. Le marchand s'excusa en disant que le trésor étoit bien pauvre , & ne pouvoit satisfaire à toutes les demandes.

Le jour suivant , Jean se présenta devant le gouverneur. Il l'informa du refus qu'il avoit essuyé , en reçut un ordre sur un autre marchand dont il fut payé sans difficulté. Sa joie fut extrême , mais , au bout de dix jours , il avoit déjà , en bon Indien , dépensé tout son argent à boire.

Mon

Mon entremise en faveur de l'Indien me fit connoître avantageusement, & me procura accès dans une respectable maison de commerce qui m'accorda du crédit pour le commerce de l'Inde. J'arrangeai ma cargaison, & fis voile pour Albany où j'arrivai le dix-huit Juin. En ce lieu je déchargeai mes canots, & les fis transporter dans un chariot jusqu'à *Schenectady* où j'achetai deux bateaux. Le 6 Juillet je montai la rivière Mohawk jusqu'aux plaines allemandes où je m'arrêtai trois jours, espace de tems pendant lequel une bande d'Indiens *Onédoës* vint me trouver, & me pria avec instance d'hiverner dans leur village qui étoit à dix journées de marche environ du fort Santwix. Je satisfis à leur demande, & partis avec vingt huit chevaux pour transporter mon bagage, étant obligé de voyager à travers les bois, & je vendis mes bateaux dont le prix me servit à payer ceux à qui j'avois loué mes chevaux. J'arrivai en bon état au village avec mes marchandises; mais commençant à me convaincre que le succès de mon plan ne seroit rien moins qu'avantageux, je fis des échanges, au bout de trois semaines de résidence parmi eux, contre le peu de pelleteries qu'ils avoient, & après avoir racheté mes bateaux, je quittai mes bons amis les Indiens, dirigeai sur le champ ma route

vers le lac Jenesee où j'arrivai le 14 Septembre.

Lorsque j'eus pris terre & mis en sureté mes marchandises, j'ordonnai à mes hommes de préparer une maison. Les chefs, apprenant mon arrivée, s'assemblerent & vinrent me trouver accompagnés de leurs jeunes gens & attendant des présens que je ne pouvois gueres me dispenser de leur faire. Je leur demandai la permission de m'arrêter sur leur terre. Les uns y consentirent, d'autres s'y refuserent; enfin après s'être consultés les uns les autres, ils me dirent que je pouvois entreprendre la construction. Mes gens se mirent sur le champ à l'ouvrage avec zèle & empressement dans l'espoir de pouvoir achever avant leur retour: mais, ô instabilité des choses humaines! tandis que mon monde étoit à l'ouvrage, quelques Indiens vinrent en grande hâte me prier de les accompagner au *feu du conseil*, qui étoit à une petite distance du lieu où je projettois d'établir ma résidence. Je me rendis à l'invitation, & m'assis auprès du chef. L'un d'eux se leva alors & m'adressa la parole en ces termes.

» Vous êtes le *sucre*, car c'est ainsi que nous
 » vous nommons dans notre langue, mais il ne
 » faut pas que vous ayez trop de douceur sur
 » vos lèvres. Tous les Indiens *Oneidoës* afflu-
 » rent qu'ils ont entendu dire que vous n'êtes
 » venu que dans l'intention de nous prendre

» nos terres ; cela ne doit pas être : nos jeunes
 » guerriers ne souffriront pas qu'aucun Anglois
 » s'établisse ici. Vous êtes comme le grand
 » chef, le général *Johnson* qui ne demandoit
 » qu'un morcecu de terres, un grand lit pour
 » y coucher, & lorsque *Hendrick*, chef des
 » *Mohawks* eut satisfait à sa prière, il prit
 » bientôt possession d'une grande partie de
 » terres où nous chassions. Nous n'avons pas
 » moins de raisons de penser que vous avez
 » le projet de nous ravir nos droits naturels.
 » Nous aimions *Sir-William*, & nous cédâmes,
 » mais vous êtes un étranger & ne devez pas
 » prendre ces libertés : mon avis est donc que
 » vous partiez demain matin à la pointe du
 » jour, ou vous serez pillé par nos jeunes
 » guerriers, & il ne sera pas en notre pouvoir
 » de vous rendre justice. »

Puisque je viens de parler d'un conseil, je crois
 devoir décrire la forme d'une maison construite
 pour cet objet près le fort Pitt. (1)

C'est un bâtiment long : deux feux y sont
 allumés à une distance convenable l'un de l'autre
 sans aucune cheminée ni cloison : on entre dans
 la maison par deux portes, une à chaque bout :

[1] « Dans leurs expressions métaphoriques, le feu du conseil
 a quelque chose de si sacré qu'il est censé toujours allumé. Il est

sur la porte étoit peinte une tourterelle, emblème de la tribu particulière : sur chaque porte on avoit sculpté la tête d'un vieillard pour désigner la sagesse & la gravité qui doivent caractériser un sénateur. De chaque côté, dans toute la longueur de la maison, est une plate-forme ou lit, large de cinq pieds, élevée au dessus du plancher d'un pied & demi, fait avec de grands morceaux de bois fendu & dont on se sert également & de lit pour dormir & de siège pour s'asseoir. Elle est couverte d'une belle natte de jonc, & c'est au bout le plus élevé du bâtiment que le roi ou grand chef s'asseoit.

Pour en revenir à mon récit, nous emballâmes nos marchandises, & avançâmes jusqu'au fort Oswego que j'essayai de passer. Mais j'en fus empêché par une sentinelle qui m'apprit qu'aucun bateau chargé de marchandises ne pouvoit passer outre sans la permission du commandant. Je lui dis que je n'étois point Américain, & je voulus aller trouver l'officier pour savoir s'il étoit vrai qu'il eût donné de pareils ordres. Je voyageois dans mon habillement indien : je laissai mes hommes à terre

même comme le symbole de toutes les affaires qui concernent la religion & le gouvernement. » *Voyages de Lebeau parmi les Sauvages de l'Amérique Septentrionale*, 1er. vol. chap. 16, pag. 273.

environ à une lieue & demie de la garnison. Je rendis à l'officier tous les égards dus à son caractère, & l'informai de ma situation : il me répondit qu'il se trouveroit fort heureux de m'obliger, mais qu'il me seroit impossible de passer le fort sans des lettres de créance express & bien en règle; & comme je n'en avois pas, il m'engagea à retourner aux Etats Unis pour éviter la saisie de mes marchandises. Malgré cet avis amical, je me déterminai à en courir les risques, &, à mon grand chagrin, elles furent toutes saisies par les officiers de la douane, déposées par eux dans le magasin du roi, & bientôt après, confisqués.

Dans cette déplorable situation, & ma santé devenant très-mauvaise, je descendis dans un bateau du roi jusques à Cataraqui, où j'arrivai le 8 novembre, & j'allai y loger à la taverne de M. Howell. Mon mal augmenta; je fus obligé de me tenir dans mes couvertures n'ayant pour me garder qu'une bonne fille très-fidèle. Je restai quelque tems dans ce malheureux état, attendant chaque jour le moment de *changer de climat*, quoique résolu à ne négliger aucun des moyens nécessaires pour recouvrer la santé. Dans ce tems si critique, mon correspondant arriva d'Angleterre, & malgré les pertes que mon imprudence lui avoit occasionnées, il rem-

plit a mon égard le rôle d'un bon Samaritain, versant de l'huile & du vin sur mes blessures. Trouvant ensuite que mon état exigeoit les secours de la médecine, il me fit examiner par un chirurgien, & je fus bientôt assez réabli pour continuer ma route jusqu'au village la Chine où je demeurai quelques mois occupé à préparer les marchandises qu'il avoit apportées d'Angleterre pour un voyage au Nord-Ouest parmi les Indiens. Il se proposoit d'aller, au printems suivant, à Michillimakinac; mais la mauvaise fortune qui nous poursuivait toujours déconcerta nos projets & nous obligea de quitter la Chine le 26 mai 1786. Nous dirigeâmes notre route vers Oswegatche dans un grand bateau de *Schenectady*. Là nous nous arrêtâmes quelques heures & prîmes terre dans un lieu appellé la *Crique de Toniata* où je me déterminai à demander cinq cents acres de terre en qualité de trafiquant établi pour le compte du roi. J'obtins cette satisfaction du gouvernement, & coupai sur le champ du bois de charpente pour construire une maison propre à traiter avec les Indiens, dans l'espoir d'en retirer des avantages considérables au moyen des échanges.

Au bout de quelques jours, les Indiens vinrent pour commercer avec nous, ce qui nous donna du courage & en même tems nous

fit naître des idées agréables & l'espérance flatteuse de réussir dans notre commerce : mais quelques affaires exigeant les soins de mon ami à Montréal, notre commerce en éprouva une suspension momentanée, & à son retour, il me dit qu'il nous falloit abandonner nos quartiers, parce qu'il craignoit d'être saisi pour dettes contractées en Angleterre.

Dans ce cruel embarras, la fuite étoit notre seul moyen de salut. Nous embarquâmes donc nos marchandises à bord d'un grand bateau, & avançâmes jusqu'à *Pimissicoyan*. Nous prîmes terre sur les bords du lac Ontario où nous entrâmes dans une crique, & trouvâmes à nous accommoder dans une maison de trafiquant. Le matin du jour suivant, nous préparâmes une maison pour notre commerce, & fûmes assez heureux pendant quelques jours : mais notre bonheur ne fut pas de longue durée : un officier nous poursuivit, prit possession de tout ce qu'il put trouver de nos effets, même de la tente qui nous servoit d'abri, contre les injures du tems, & les transporta à Montréal où ils furent vendus moins du quart de leur valeur originaire. Dans une telle position, dénués de toutes ressources pour le commerce, nous descendîmes à la baye de Keny & y restâmes dix mois parmi les commerçans établis

pour le compte du roi. La généreuse hospitalité qu'ils nous accordèrent réussit à adoucir la rigueur de notre détresse & à soulager nos peines. Au commencement du printems de l'année 1786; nous traversâmes l'île de Carlton d'où nous nous rendîmes au fort Oswego. Nous nous proposions de passer dans les Etats-Unis par ce poste; mais ne trouvant point de passage, il ne nous fut point permis de continuer notre voyage. Dans cette décourageante situation je conseillai à mon ami de dresser un autre plan, & lui indiquai un moyen de transport jusqu'à la *crique du Saumon*, à trente lieues environ du fort. Nous y restâmes un jour seulement, & munis de cinq livres de porc, de deux miches de pain, nous partîmes à pied, accompagnés d'une fille, espérant arriver au fort Santwix dans l'espace d'environ quatre jours; mais l'ancien chemin étoit tout à fait détruit, & nous fûmes obligés de retourner vers le soir à la crique, déconcertés dans notre projet. Nous renoncâmes à de nouvelles tentatives, & convînmes de retourner au fort Oswego. Quoiqu'il ne fût pas éloigné de plus de vingt lieues, nous mîmes six jours à parvenir jusqu'à la garnison.

Mon ami éprouva de rudes fatigues dans cette expédition, n'étant point accoutumé à dormir dans les bois. Un havresac du poids d'en-

viron trente livres qu'il avoit à porter, le chargeoit aussi excessivement : la pénurie de provisions augmentoit la détresse commune : car on ne supposera pas que cinq livres de porc & deux miches de pain pûssent mener bien loin trois personnes.

Avant la fin de notre voyage, nous fûmes douze heures sans autre nourriture que quelques oignons sauvages ; mais, par bonheur, nous trouvâmes sur le sable environ cent quarante œufs d'oiseaux. Nous les fîmes cuire & les dévorâmes avec avidité, malgré qu'il y eût des petits dans la plupart de ces œufs, & que les corps fussent déjà couverts d'un léger duvet.

A notre arrivée au fort, le commandant nous plaisanta sur notre entreprise ; & prenant mon ami à part, il lui conseilla ou de retourner à Montréal ou de monter à Niagara, persuadé qu'il n'étoit pas en état de soutenir les fatigues de la vie Indienne. Il suivit le conseil de l'officier, & me laissa au fort que je quittai bientôt après. Je vins à Montréal d'où je me procurai un moyen de transport à Québec ; & me trouvant dans une profonde misère, je m'adressai au lord *Dorchester* pour recevoir quelque soulagement. Celui-ci dépêcha avec beaucoup de bienveillance son aide de camp pour m'accompagner auprès du lieutenant général *Hope* & me recommanda fortement à son souvenir,

afin qu'il m'employât là où mes connoiffances fur les Indiens pourroient être utiles. J'éprouvai ainfi un peu de foulagement, & ayant reçu quelques dollards & autres chofes également néceffaires, je fus envoyé à Cataraqui.

Je quittai donc Québec & arrivai à Montréal le 14 de Juillet : le jour fuyant, je continuaî ma route à pied, mais voyant deux Indiens de ma connoiffance dans un canot, & ayant dans ma poche quelqu'argent pour acheter du rum, je fis prix avec eux pour qu'ils me transportaffent à Cataraqui, &, dans notre trajet, nous tuâmes du gibier en abondance.

Le 19 août, je remis mes lettres de créance à l'officier que cela regardoit, mais il ne pouvoit me rendre aucun fervice. Toutefois, il me recommanda par lettre à fon ami à l'île de Carleton. *Sir Jean Johnson* y attendoit un vaiffeau qui devoit le transporter à Niagara où il alloit pour tenir un confeil avec les Indiens : j'eus le bonheur de me procurer une entrevue avec lui & de pouvoir lui communiquer ma fituation. Il m'ordonna de me tenir prêt à lui fervice d'interprête à fon retour. Le 18 feptembre, *Sir Jean Johnson* nous rencontra à la tête de la baye de Kenty. A l'inftant où les Indiens apprîrent fon arrivée, ils le faluèrent d'une décharge de petites armes, & en

ayant reçu du rum, ils chantèrent & dansèrent leurs chansons de guerre : j'en remarquai particulièrement une qui étoit, à peu près, conçue en ces termes :

« Enfin, notre bon père est arrivé, il a
« rompu les petites branches & éclairci son
« chemin pour venir à notre rencontre. Il nous
« a donné des présens en abondance, & de-
« mandé seulement ce large lit. » (Voulant
ainsi parler d'une étendue considérable de terre
qui étoit décrite sur la carte.)

Le jour suivant, à midi, on tint conseil, & *Sir Jean* déploya sa carte devant eux, leur désignant comme objet de ses vœux une portion de terres depuis *Toronto* jusqu'au lac *Huron*. Les Indiens convinrent de la lui accorder, & dès qu'ils le virent se mettre en devoir de leur faire un présent, l'acte de concession fut signé par les chefs qui apposèrent, respectivement en guise de signatures, l'emblème ou la figure de leurs *Totams*.

Sir Jean Johnson les quitta alors, & s'embarqua pour *Cataraqui*, capitale des établissemens royalistes.

Avant son départ, je l'informai plus amplement de ma malheureuse situation & obtins de lui un secours momentané qui me mit à portée de descendre jusqu'à la troisième ju-

risdiction dans la baye de Kenty où je m'arrêtai parmi mes amis les royalistes jusques au printems de 1787. Pendant ce tems j'eus de fréquentes occasions de faire des observations sur l'état florissant des nouveaux établissemens.

Les établissemens de royalistes en Canada présentent à l'Angleterre un grand moyen de faire une acquisition importante. En cas d'une guerre avec les États unis, ils fourniroient non seulement quelques milliers d'hommes en troupes de vétérans, mais encore une génération qui s'élève d'hommes vaillans dont les principes pendant la dernière guerre, les portoient aux plus grands efforts, même au sacrifice de leurs propriétés, de leurs familles, de leurs amis, pour le soutien de la cause qu'ils avoient embrassée avec tant de chaleur. Il y avoit au reste, pendant mon séjour dans le pays un sujet de plainte qui sans être tout à fait de nature à troubler le bien être & la prospérité des habitans actuels, ou de nuire à la population, ne laisse pas que d'être, eû égard au nombre des terres incultes, très digne d'une sérieuse attention par les dangers qu'il pourroit entraîner dans la suite. Je vais, pour la satisfaction du public, essayer de le développer.

Toutes les terres depuis la *pointe au Baudet* (lieu où commencent les établissemens royalistes

sur le fleuve St. Laurent) jusqu'à la baye de Kenty, qui, selon ce que j'ai appris à cette époque, contiennent au moins dix mille ames, sont, dit-on, sujettes à ce vieux & ridicule systéme de féodalité des seigneuries en France, dont les possesseurs revendiquent le titre pour recevoir quelque rente ou exercer quelque droit souverain. Tout insignifiant que puisse être à présent un pareil droit, quelque honteux même qu'il soit de l'exercer, comme il rend chaque homme dépendant du seigneur du manoir, par suite de tems, à mesure que la terre acquiert quelque valeur, la perception de ces rentes ou l'exercice de ces droits, peuvent occasionner de fréquentes disputes. Je croirois donc, sans manquer à la soumission due au gouvernement, que, comme plusieurs centaines d'Américains, sont établies ici aujourd'hui & qu'il est probable qu'un bien plus grand nombre émigrera des Etats unis, soit par dégoût pour le gouvernement du pays, soit dans l'espoir de recueillir de plus grands avantages comme sujets de l'Angleterre, (1) il convient de faire disparaître

[1] On se souviendra que c'est un Anglais qui parle ainsi des Américains. La situation des Etats Unis, dément ses conjectures; il doit être convaincu aujourd'hui, s'il existe encore, que des hommes qui ont conquis la liberté n'émigrent pas du sol où leurs généreux efforts l'ont une fois fixée. *Note du traducteur.*

tous les obstacles, & de rendre, soit en les achetant, soit par tout autre moyen que l'administration jugera convenable, toutes les terres accordées à des sujets du roi, ou autres qui ont prêté ou prêteront volontairement le serment de fidélité, aussi *libres* que celles de l'Ecosse.

Des hommes qui par le plus noble des principes se sont engagés à servir la cause de leur pays, méritent toute l'indulgence possible. Or leur doit un bien être proportionné à ce qu'ils ont perdu par les maux affreux de la guerre, & l'esprit de parti ne doit dicter à cet égard aucunes réserves: le gouvernement sous lequel ces hommes vivent, doit les rendre aussi fortunés qu'il est en son pouvoir de le faire.

La population de ces nouveaux établissemens & leur situation parallele avec le fort Oswegatche, l'île de Carleton, Oswego & Niagara, démontrent peut-être plus fortement que jamais l'intérêt que nous avons de retenir ces barrières en notre possession, ce que j'ai expliqué au long dans la première partie de mon ouvrage; & comme la troisième juridiction, elle seule, (qui est de neuf milles en carré) contenoit en 1787, environ dix sept cents habitans, il est difficile de borner le nombre d'hommes utiles que ce pays peut produire dans la suite. Il est certain qu'il peut en soutenir des milliers, le terrain étant en général fertile & produisant,

d'après calcul fait, environ trente boisseaux de bled par acre, même avec la manière imparfaite dont on le débarrasse, puisqu'on laisse tous les marais à la hauteur d'environ trois pieds, & depuis cinq jusqu'à dix arbres sur un acre. Cette manière est en effet d'une nécessité absolue, parce que les terres nouvellement défrichées dans les climats chauds demandent de l'ombre pour les garantir de la chaleur dévorante du soleil qui dans le plus haut degré de sa force brûleroit jusqu'à la semence. On a trouvé aussi très-avantageux de laisser les pierres dans les terrains pierreux, parce qu'elles ont un suc favorable à la végétation.

Au mois de Mai, je quittai les nouveaux établissemens & descendis à Montréal où j'allai pour rendre visite au lord *Dorchester*. J'ai sçu depuis que ce lord étoit indisposé. Je me présentai alors chez le lieutenant général *Hope*, mais il s'étoit embarqué pour l'Angleterre.

Tant de contretens fâcheux m'affectèrent vivement ; mais comme d'ordinaire les motifs de découragement redoublaient mes efforts, je n'étois que plus occupé à trouver les moyens d'exister, & tandis que je formois des projets pour l'avenir, je reçus du secours d'un ami. Ce soulagement venu si à propos ranima mon existence, & je sentis un plaisir qui ne

pourra être bien conçu que par ceux qui ont éprouvé des peines & des fatigues semblables aux miennes.

Le cœur ainsi tranquille, toute idée sombre & triste entièrement dissipée, je me déterminai à quitter le pays, tandis que j'avois de l'argent dans ma poche. Ayant trouvé un autre ami pour me signer un passeport, je me mis à bord d'un vaisseau qui se trouvoit alors dans le fleuve St. Laurent, le 25 Octobre, & j'arrivai à Londres au commencement de Décembre suivant, réjoui de mettre le pied de nouveau sur la natale. terre

J'ai fini la partie historique de mon ouvrage. Il ne me reste plus qu'à solliciter la bienveillante indulgence du public pour les fautes de style que j'ai pu commettre, & à lui communiquer avec respect, comme je le dois, l'espoir que j'ai que ces voyages & le vocabulaire ne lui paroîtront pas tout à fait indignes de son attention.

FIN

t
s
e
i
t
i
y



37



2691682

